



Pierre FOUGERES

# Béa je elle

*Roman*

DIAMEDIT



Pierre FOUGERES

# Béa je elle

*Roman*

IDDN.FR.010.0038492.000.R.P.2002.035.40100

© Copyright 2002 DIAMEDIT/Pierre Fougères,  
DIAM - 20 rue de bourgogne - 45000 ORLÉANS

Tous droits réservés pour tous pays selon la loi du 11 mars 1957 interdisant toute reproduction ou traduction, même partielle, sans le consentement de l'éditeur. Toute contrefaçon serait sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal. Sont seules autorisées les copies strictement réservées à l'usage privé et non destinées à une utilisation collective.



*La barmaid avait dix-huit ans  
Et moi qui suis vieux comme l'hiver  
Au lieu de me noyer dans un verre  
Je me suis baladé dans le printemps  
De ses yeux taillés en amande  
Ni gris ni verts, ni gris ni verts  
Comme à Ostende et comme partout  
Quand sur la ville tombe la pluie  
Et qu'on se demande si c'est utile  
Et puis surtout si ça vaut le coup  
Si ça vaut le coup de vivre sa vie*

*Léo Ferré*



## I

Je fixe tour à tour les miettes de croissant sur la table, le cercle de sucre au fond de la tasse, les arabesques de fumée virevoltant autour de la fille qui me scrute dans le miroir. Pas belle, les joues creuses et pâles, les yeux délavés, même pas verts, même pas gris, et mornes, et tristes. Les cheveux raides ni blonds ni bruns, la bouche trop petite, oui elle est laide et je la hais, j'ai envie de lui jeter ma tasse à la figure, de voir son sang couler, pourquoi s'obstine-t-elle à me suivre partout, pourquoi s'obstine-t-elle à vivre ?

Je ne veux plus la voir, j'abaisse mon regard vers les trois pièces de monnaie posées dans la soucoupe, c'est tout ce qui lui reste tant mieux elle va crever, ma tête se pose dans ses mains qui aussitôt la serrent à la détruire, je ne pleure pas mes yeux sont taris, seuls d'absurdes sanglots creux me font tressaillir tandis que ses ongles lacèrent mes tempes.

*Béa je elle*

Dix minutes ou dix heures de cette étreinte abjecte et nous nous levons, je quitte le café, retrouve la rue, sale comme moi, ma voiture, vieille comme moi, c'est vrai que nous avons exactement le même âge, cela m'avait amusée le jour où je l'ai eue. Le jour où je l'ai eue, je ferme les yeux, c'était dans quel siècle, dans quelle galaxie, je riais à l'époque. Pourquoi ? Parce que j'avais plein d'années à vivre, plein de ces années dont toute la poussière m'est entrée dans la bouche jusqu'à m'asphyxier ? Tout tourne autour de moi, les maisons dansent, ricanent, à tâtons je cherche la serrure, introduit la clé, la portière grince, se bloque à mi-course. Je m'insère dans la maigre ouverture, tombe sur le siège gris déchiré.

Je jette le journal sur la banquette arrière, je ne l'ai pas même ouvert, vraiment à quoi bon ? Partir d'ici maintenant, quitter ce boulevard empli de scooters stridulants, de bus ronflants vomissant des panaches de fumée noirâtre, du bruit, du bruit partout, maman viens me chercher, donne-moi du silence. Du silence, par pitié.

Le démarreur se plaint mais s'obstine, parvient enfin dans un ultime spasme à animer le moteur, le capot vibre devant moi, l'aiguille de la jauge d'essence monte en tremblotant, hésite, se positionne sur le trait médian, un demi réservoir, mon dernier demi réservoir. Et mon dernier croissant, mon dernier café au lait, mes dernières cigarettes. Alors, tu vas te décider, oui, crève, mais crève...

## II

– Alors ? Hein ? Hein ?

Tout fier de son dernier délire le Yvon, sur l'écran la sulfureuse brune harnachée d'une guêpière de latex noir et de cuissardes rouges sang mitraille à bout portant les deux hommes d'une œillade pyrophorique, lascivement allongée sur les mots "SEX-SHOP" qui se déforment sous son poids, épousant fidèlement les courbes de son corps capiteux.

– Et la trouvaille, reprend-il, la trouvaille, c'est de la faire en longueur, avec l'asymétrie, tu vois, là, et le biseau !

Ça oui il voit, autrement dit c'est ENCORE du spécial, et comme c'est ENCORE sûrement pour avant-hier...

– Tu pourrais pas faire un peu de standard, pour une fois ?

L'autre ne répond pas, hypnotisé par sa perverse créature, "Elle est pas canon, dis, tu crois pas

*Béa je elle*

qu'elle va faire exploser toutes les braguettes du département ?".

- Elle est canon, elle est canon, tu me fais marrer, je vais y passer la nuit sur ta lulu, moi.

Yves rigole :

- Un conseil, dis autre chose à ta femme.

Lucien hausse les épaules, tout de même c'est vrai que c'est pas mal, pour la forme il grommelle encore un peu, fait modifier quelques dimensions, docile son associé obtempère d'une souris diligente, "Bon, sors-moi les cotes, le sticker tu me le donnes quand ?".

- Oh, demain si tu veux, mais de toute manière c'est pas trop urgent.

- Ouais, c'est à dire, en clair ?

- Mardi prochain, t'as pile huit jours mon Lulu, tu vois que c'est pas la peine de râler !

Huit jours de délai, faut reconnaître il s'améliore. Un coup d'œil à sa montre, dix heures, "Tu es là à midi ?", "Non, il faut que je sois à Mâcon à treize heures, tu sais chez Parvaud, alors le temps de me changer et de faire le plein... Je passerai chez Colette prendre un sandwich".

Lucien se secoue, se lève, piétine près de l'imprimante en attendant les mesures, s'empare du plan sitôt édité, "Je vais m'y mettre tout de suite, on ne sait jamais ce qui peut tomber cet après-midi", se dirige vers l'escalier. Arrivé à la première marche il se retourne :

- Au fait, Parvaud, c'est pas eux qui se sont associés avec Parmont ?

- Euh... Non, j'crois pas. Why ?

*Béa je elle*

Yves le considère, interrogatif, tandis que l'autre demeure muet, un sourire idiot sur les lèvres, il doit y avoir une astuce vaseuse, "Parvaud et Parmont...", ah !, "Par monts et par vaux". C'est consternant.

– Et ça te fait rire ?

– Ben oui. Bon, là je vais à la réserve chercher du profilé, n'oublie pas de fermer les bureaux en partant.

-T'inquiète, à ce soir.

\*\*\*

Lucien s'étonne, il ne lui semblait pas avoir laissé la porte de l'atelier entrebâillée; encombré de ses barres d'aluminium il en profite néanmoins, agrandit l'ouverture du pied, pénétrant dans le local il y aperçoit quelque chose qui, de dos, ressemble vaguement une fille en jean, plantée au beau milieu. Il aboie :

– QU'EST-CE QUE C'EST ?

Elle fait un bond de lapereau en balade imprudente un jour d'ouverture de chasse, se retourne affolée, le cœur en sonnette de passage à niveau, parvenant tout juste à balbutier :

– Pu... Publi-Diff ?

– C'est ici ! Et alors ?

– Je voudrais, je cherche, heu...

– Vous cherchez quoi, qui ?

– Mais personne, je... Enfin, du travail, je cherche du travail.

*Béa je elle*

Il se radoucit, pris au fond d'une grosse envie de rire devant cette gamine efflanquée et apeurée, qui n'a guère l'allure d'un cambrioleur, et quand bien même, un malandrin de ce gabarit ne constituerait pas un adversaire trop redoutable.

– Du travail ? Quel travail ?

Il la voit déglutir sa salive, se lancer bravement :

– Voilà, en passant devant chez vous j'ai vu votre plaque, "Publi-Diff", j'ai pensé que c'était de la distribution publicitaire, des tracts qu'on met dans les boîtes aux lettres, je l'ai déjà fait, et alors j'ai pensé que vous auriez peut-être besoin de quelqu'un, et alors je suis venue, j'ai vraiment besoin d'un travail.

Elle a lancé tous ces mots avec une hâte essoufflée, comme si elle craignait qu'il l'interrompît par un refus sec et sans appel, maintenant elle le regarde, pleine d'une espérance mal assurée, de cette sorte d'attente dont on sait bien au fond de soi qu'elle va être déçue.

– Mais ce n'est pas ça du tout ce qu'on fait ici !

Cela elle commençait à s'en douter, pratiquement en fait depuis qu'elle a pénétré dans cette sorte d'atelier empli de machines étranges montant une garde vigilante autour d'une immense table où sont jetés pêle-mêle des rouleaux de plans, des plaques de plastique translucide, des morceaux de bois, des pièces de métal.

– Ah...

– Mais non, d'ailleurs regardez !

Il retourne vers la porte qu'il claque au passage, manœuvre rapidement quelques commutateurs sur un tableau, " Regardez ! " répète-t-il, les murailles s'éclairent d'innombrables enseignes vantant de

*Béa je elle*

présomptifs commerces, là une pagode d'idéogrammes désigne un restaurant asiatique virtuel, ici un pavillon scintillant vante un lotissement en devenir, plus loin un mufle de bolide flamboyant de tous ses phares jaillit de l'ancre d'un putatif concessionnaire.

– Oh !

Elle n'a pu retenir cette exclamation d'enfant émerveillé, égayé il la regarde se déplacer comme malgré elle le long des murs, allant lentement d'un panneau étincelant à l'autre, papillon hésitant hypnotisé par une théorie de spots affolants, progressant sans y prendre garde sur des tortillons de plastique qui crissent sous ses pas, foulant des copeaux blonds murmurants, son mince visage successivement coloré de toutes les teintes des néons illuminés.

– Vous faites des enseignes...

– Des enseignes, oui. Et, malheureusement, je ne vois vraiment pas à quoi nous pourrions vous employer. Croyez bien que je regrette.

Elle hoche mélancoliquement le chef, s'apprête à prendre congé, émet pourtant encore : "Et du ménage ?", sans grande conviction, mais pour se dire qu'elle aura tout tenté.

– Du ménage ?

Perplexe, Lucien considère l'atelier envahi de débris de toutes sortes, où la poussière s'est installée sans que nul ne songe même à remettre en cause son règne absolu, " Du ménage, répète-t-il en se grattant la tête, je ne sais pas moi ".

– De toute manière c'est pas moi qui décide, c'est le patron...

– Mais je veux bien le voir !

*Béa je elle*

Elle a répondu vivement, ennuyé il discerne un espoir se lever dans ses yeux, tente de biaiser :

- Oui, bien sûr, mais là il est parti.

- Je peux l'attendre.

Il a un geste vague, "C'est que je ne sais pas à quelle heure il rentre, peut-être pas avant ce soir, en tout cas sûrement pas avant la fin de l'après-midi".

- Ah !... Mais alors je pourrais revenir cet après-midi ?

- Si vous voulez, mais vous savez, je ne pense vraiment pas que... Enfin, si vous êtes dans le quartier, repassez toujours.

- Je reviendrai. Merci monsieur. Au revoir monsieur.

- Au revoir, mademoiselle.

Comme pour ne pas déranger, comme pour se faire encore plus menue qu'elle n'est, elle entrouvre à peine le vantail pour ressortir, le referme soigneusement derrière elle, doucement, sans bruit.

Lucien soupire, déjà il n'aime guère éconduire les perpétuels postulants qui s'entassent aux portes de la moindre boîte qui se crée, mais cette gamine paumée... Les mômes n'ont même plus le droit de bosser, à peine le droit de claquer du bec en respirant un air pas encore tarifé mais ça pourrait venir, on bâtit déjà des fortunes avec de l'eau. Potable ou non du reste, mais qui a dans tous les cas des relents de fric douteux.

- Vérole, grommelle-t-il.

Heureusement que son gamin à lui est casé... En tout cas pour cette petite, merde après tout, Yvon se débrouillera. Et puis peut-être qu'elle ne reviendra

*Béa je elle*

pas, il lui a quand même bien fait comprendre qu'elle n'avait pas énormément de chances.

Marmonnant d'inaudibles imprécations il se remet à son châssis, vérifie des cotes sur le plan, perce, coupe, assemble, jure, démonte, râle, lime, ajuste, au bout d'une heure il s'étire, allons ça ne vient pas si mal.

En sifflotant, il allume un des petits cigarillos qu'il affectionne, au moins l'autre comique n'est pas là pour lui dire que "ça pue", et ses Gitanes, ça pue pas sans doute ? Il va se décrasser les mains, visse sa casquette sur son épaisse chevelure à peine grisonnante, coupe le compteur, verrouille la porte de l'atelier, va vérifier celle des bureaux, avec lui on ne sait jamais tiens non il y a pensé, se dirige enfin vers chez Colette – leur cantine attitrée – de son pas chaloupé de vieux briscard qui a roulé sa bosse sur tous les chantiers du monde. Et qui en a ramené, sinon la fortune du moins un cuir épais aux coups de l'existence, et une solide absence d'illusions quant aux bontés d'icelle.

Comme il tourne le coin du bâtiment il aperçoit, stationnée non loin de sa Peugeot, une inénarrable 4L d'une teinte pouvant à la rigueur évoquer le rouge, enfin pour la caisse, parce que le reste relève davantage du patchwork, une aile jaune, une portière bleue, un hayon vert constellé d'autocollants. En outre immatriculée dans le Nord, pas vraiment le coin, intrigué il se rapproche, découvre sa visiteuse du matin assise au volant, perdue dans la contemplation de la muraille de briques, toute droite, figée.

Il a le temps d'apercevoir un amoncellement de sacs et de fourre-tout sur la banquette arrière, doucement il toque à la vitre, elle sursaute, le

*Béa je elle*

reconnait, fait péniblement coulisser sa glace tandis qu'il rigole :

– Décidément je vous ferai toujours peur ! Qu'est-ce que vous attendez là ?

– Eh bien... votre patron. Vous m'avez dit qu'il reviendrait cet après-midi.

– Et vous allez rester là ?

– Sauf si cela vous dérange. Peut-être, je prends la place de quelqu'un ?

– Oh, la place...

Du menton, il désigne vaguement la vaste esplanade sablée parsemée de-ci de-là de touffes d'herbe jaunâtre, d'empilages de palettes, de dévidoirs de câble au bois vermoulu et de quelques vieux fûts achevant de rouiller le long des hangars aux vitres brisées, "La place, c'est pas ça qui manque".

– Vous n'allez pas déjeuner ?

Elle répond hâtivement :

– Non, non.

Il s'apprête à dire quelque chose, se ravise, émet enfin :

– Bon, faites comme vous voulez. En tout cas ne vous inquiétez pas, vous ne gênez personne.

– Merci monsieur.

Il reprend son chemin, passe le portail jadis bleu, s'engage sous les arbres de l'avenue, le nez au ciel, tentant d'apercevoir dans le feuillage naissant le piaf qui le nargue de ses pépiements effrontés.

Vrai, il aime bien ce temps d'un printemps comme quand il était gosse, à l'air vif, au soleil acidulé

*Béa je elle*

qu'on a envie de croquer comme un bonbon, et qui donne des soifs de baguenaude, de braconnages dans des savanes d'herbe tendre au long d'un ruisseau cristallin, à traquer la sauterelle, à guetter l'éclair d'argent d'une truite.

– Alors, la mère, tu le bouges ton cul, j'ai soif !

– Ah! la paix, t'es né en gueulant, toi. Et pis sois poli !

Colette, la maîtresse incontestée des lieux, ronchonne pour la forme, elle serait infiniment désolée que ses vieux habitués se désintéressassent complètement de ses fesses – peut-être atteintes par la limite d'âge mais certes toujours imposantes – et ne leur rendissent plus hommage, à tout le moins verbalement.

– Qu'est-ce tu bois ?

Il néglige de répondre, elle n'a d'ailleurs pas attendu une quelconque réplique pour empoigner la bouteille de pastis et le servir généreusement, tout en annonçant sur un ton de triomphe : "À midi, blanquette !"

– Pas pour moi.

Elle s'emporte, "Comment ça, pas pour toi, c'est ton plat préféré", avant de froncer soudain des sourcils soupçonneux : "Tu vas manger ailleurs, maintenant ?".

Il soupire :

– T'arrêtes de dire des conneries ? Tu vas me faire des sandwiches, je vais manger à l'atelier, et des sandwiches tu vas même m'en faire quatre, parce que là-bas il y a une gamine qui a faim.

Il lui narre en détail la visite de la jeune fille, son attente farouche dans sa voiture, son teint pâle

*Béa je elle*

aussi, "J'ai dans l'idée qu'elle n'a pas mangé depuis un petit bout de temps, peut-être depuis hier, peut-être plus, on ne peut pas la laisser comme ça".

Tout de suite elle s'émeut, inoxydable mère poule, "Mais va donc la chercher, on va la faire déjeuner ici, allez, va vite".

– Non, non, elle voudra pas, et puis elle va se vexer, tu sais pas toi comme on est con quand on est pauvre, non seulement on a faim, mais on en est humilié.

Il n'ajoute pas que si lui le sait c'est parce qu'il y est passé, même si ce n'est pas d'hier c'est encore assez vif, la faim s'apaise, mais l'humiliation...

– Espère un peu.

Elle part dans la salle prendre une commande, distribuer les corbeilles de pain, houspiller machinalement la serveuse, pour revenir enfin, le front plissé par la réflexion :

– Des sandwiches, des sandwiches, c'est pas avec ça qu'elle va se remonter, ta petite. T'as toujours ton réchaud, là-bas ?

– Ben oui, pour la colle.

– Bon, alors je vais faire une gamelle, tu la réchaufferas. Attends-moi là.

Un bon quart d'heure se passe, quart d'heure à l'issue duquel elle est de retour, nantie d'un carton obèse.

– Emmène ça !

Il riboule des quinquets en billes de loto :

– C'est tout ? Je te rappelle qu'on est deux, pas douze.

*Béa je elle*

– Et avec quoi tu vas la faire manger, innocent ? J'ai mis deux assiettes, des couverts, et un fait-tout pour le bain-marie. Et des verres.

– Des verres, j'en avais.

– Ouais, mais ceux-ci sont propres. Bon, alors il y a deux gamelles, une pour la blanquette, une pour le riz, tu feras réchauffer dix minutes à l'eau fré-mis-san-te, tu as compris, pas à gros bouillons, hein ? Allez, file !

Il soulève le colis en grommelant, "Ça pèse un âne mort ton truc, tu me fais faire un drôle de métier ma pauvre vieille, ouvre-moi la porte au moins !". Il sort sans omettre de préciser : "Tu mettras ça sur mon compte".

– Mais oui, mais oui.

Elle le regarde s'éloigner en hochant une tête emplie de commisération, pauvre tiote, c'est-y dieu possible d'avoir faim encore maintenant, ça sert à quoi leur progrès et le temps qui passe, à part à nous faire vieillir ?

Lui bougonne tout au long du chemin de retour, repasse le portail, fait un écart pour ne pas longer la 4L de trop près, retrouve l'atelier.

Laissant la porte ouverte pour tenter d'en chasser les odeurs de résine, il va remplir le fait-tout d'eau tiède, y dépose les gamelles, allume le réchaud.

– Bon, c'est pas tout ça, où ce qu'on l'installe la petite princesse ?

Il hésite un peu en considérant la table de travail, tout de même c'est pas bien propre, le bureau du contrôle, au fond, oui peut-être ce sera mieux, plus loin des machines et des copeaux; il le débarrasse rapidement des dossiers et des plans qui le

*Béa je elle*

jonchent, le nettoie du mieux qu'il peut à l'aide de papier d'essuyage.

– C'est une nappe qu'il faudrait.

Une nappe, une nappe, avec la meilleure volonté... Ah! si, peut-être, les grandes feuilles du tableau, dans le bureau d'Yvon. C'est une idée, il monte arracher quelques pages du paper-board, redescend, vite, faudrait pas que ça crame, étale le papier, rabat tant bien que mal les bords, tire les assiettes du carton, les fourchettes, les couteaux et les verres, bon dieu qu'est-ce qu'elle a tout mis là-dedans, des serviettes en papier, une bouteille d'eau, pffft, du vin ah! tout de même, du fromage, du beurre, du pain, des fruits, faut quand même pas dire, elle n'a rien oublié la Colette. Il dresse le couvert, dispose les victuailles, se recule un peu pour considérer son œuvre, a un hochement de tête satisfait.

Un coup d'œil à sa montre, ça doit être chaud, bon, maintenant il faut aller la chercher.

Il a pris soin de se racler un peu la gorge en arrivant près de l'auto, il ne va pas lui flanquer une crise cardiaque à chaque fois; elle a tourné la tête et le regarde s'approcher, interrogative, tandis qu'il cherche ce qu'il va bien pouvoir lui dire.

– Heu... Vous ne voudriez pas me rendre un service ?

– Mais... si, bien sûr.

– Alors venez voir.

Intriguée elle ouvre la portière, agrippe par sa bandoulière une petite sacoche au cuir fatigué, "Fermez votre voiture à clé, on ne sait jamais", elle s'exécute. Il tourne les talons, elle lui emboîte le

*Béa je elle*

pas, lui n'ouvre pas la bouche jusqu'à la porte de l'atelier, là, la main sur la poignée, il l'apostrophe :

– Vous n'avez toujours pas faim ?

– Non.

– Eh bien moi oui. Et comme j'aime pas trop manger tout seul vous allez me tenir compagnie.

Il s'incline cérémonieusement devant elle, "Après vous, jeune fille", puis la mène jusqu'à la salle à manger improvisée.

– Installez-vous !

Elle hésite, "Mais pourquoi ?", il se fait plus bourru que nature, "Je viens de vous dire que je n'aimais pas manger tout seul, en plus je sais pas à quoi elle pensait aujourd'hui, elle en a mis pour un régiment. Si vous n'avez pas faim je vous préviens qu'il faudra vous forcer, moi je ne jette pas de la nourriture".

– Bon, on va pas causer pendant dix ans, asseyez-vous !

Finalement elle prend place, gauche et intimidée, tandis qu'il s'active près du réchaud, tirant successivement les deux gamelles de l'eau bouillante par leur anse, les posant sur l'établi pour les faire égoutter.

– Vous êtes prête ?

Il ramène les récipients, en rajoute dans la jovialité et le tonitruant pour l'étourdir un peu, "ATTENTION, CHAUD DEVANT !", dépose son chargement, ouvre les couvercles, "Sentez-moi ça, hein, c'est pas appétissant, ça ?", s'empare aussitôt de son assiette, la garnissant généreusement de riz et de viande tandis qu'elle proteste, "Pas trop, là, ça ira, merci, merci".

*Béa je elle*

Il ne l'écoute pas, poursuit ses entassements, nappe enfin l'édifice d'une impressionnante couche de sauce, "Allez, mangez tant que c'est chaud", se sert à son tour.

– Mangez tant que c'est chaud, répète-t-il, vous allez voir, c'est fameux.

Mais elle ne consent à toucher à son repas que lorsqu'il a pris place en face d'elle, seulement alors elle commence, à menus gestes hésitants et bien élevés. Il l'observe du coin de l'œil, un petit écureuil songe-t-il, un petit écureuil perdu chez les hommes, hébété de crainte, et tout tremblant.

Comme il veut la servir de vin elle l'arrête, "Non, merci, je préfère prendre de l'eau", elle tend la main vers la bouteille mais il la devance, emplit son verre, s'exclame fortement : "Alors c'est pas bon ? Maman Colette, c'est la reine de la blanquette !". Elle a un gentil sourire :

– "Maman Colette" ? C'est votre femme ?

– Non, c'est la patronne du bistro, au coin de l'avenue, c'est mon fils quand il était gamin qui l'appelait comme ça. Il l'appelle toujours comme ça, d'ailleurs, et du coup nous aussi. Ma femme, elle me fait à manger le soir, moi j'habite pas tout près, alors le midi c'est Colette.

– Vous mangez dans votre atelier tous les midi ?

Il hésite, répugnant à mentir tout à fait, émet un vague grognement, élude :

– Dépêchez-vous, ça va refroidir.

Lorsqu'elle a fini, il veut la resservir mais elle décline vivement, il agite alors un doigt menaçant : "Bon, du fromage alors, à votre âge il faut manger; sinon je me fâche, et quand je me fâche c'est TERRIBLE !". Elle n'ose refuser, une généreuse

*Béa je elle*

portion de reblochon atterrit dans son assiette, "Et du pain, et du beurre, voilà !"

- En tout cas avec du fromage on boit du vin, ici c'est comme ça. Videz votre eau, là, beurk, c'est bon pour les grenouilles ça, l'eau.

Elle ne se fait pas prier davantage, ils trinquent, elle entame son fromage, "Il est bon" apprécie-t-elle, "Pas qu'il est bon ?", attendri il regarde ses joues reprendre des couleurs, ses yeux s'animer.

Elle veut faire la vaisselle, "Il n'y a rien ici pour ça, laissez, je rapporterai le tout là-bas", elle insiste pour au moins débarrasser, rangeant soigneusement les assiettes et les couverts dans le carton, après les avoir méticuleusement essuyés à l'aide des serviettes en papier.

Bien sûr il n'a rien voulu savoir pour qu'elle retourne s'enfermer dans sa 4L, "Vous pouvez très bien attendre ici"; il l'a installée au bureau qui a accueilli leur dinette, a branché la radio, lui a même déniché un vieux magazine. À présent feignant de lire elle le regarde travailler, emplie de gratitude émue, elle n'a plus depuis longtemps l'habitude qu'on lui témoigne de la sympathie, voire que l'on prête simplement attention à elle.

Elle a appris qu'il s'appelait Lucien, Lucien Gourvil, "C'est joli, Béatrice" a-t-il dit quand elle a à son tour décliné son prénom, et ne s'est pas esclaffé lorsque elle y a ajouté son patronyme, Martin : "Il n'y a pas qu'un âne à la foire...". Elle lui en sait gré, on la lui a un peu trop faite celle-là.

Elle se sent mieux depuis qu'elle a mangé, son dernier croissant datait d'hier matin, dans le bar, elle perçoit la vie revenir dans ses veines, la chaleur aussi, qui sait même, l'espoir. Si seulement... Pourtant comme elle redoute de le voir arriver, ce

*Béa je elle*

*patron* qui d'un mot va peut-être, va sans doute, la renvoyer à sa voiture, son ultime logis. "Dernier domicile connu : une épave, raille-t-elle intérieurement, une épave, comme moi".

Les heures passent, elle surveille leur lente progression sur la pendule murale, se fait l'un de ces petits paris que l'on se fait avec l'existence pour tenter de l'apprivoiser : "S'il arrive à dix-sept heures pile, il voudra bien".

Dix-sept heures quinze, puis vingt, puis trente, quarante, elle a envie de s'enfuir, et de pleurer, oh! oui pleurer, de lassitude absolue, de découragement définitif.

Un bruit de moteur soudain, puis le silence, une portière qui claque, "Ah! Je crois que c'est lui" annonce Lucien, elle lui lance un regard d'animal apeuré, un regard suppliant de chien qu'on va jeter dehors.

– Attendez-moi là, fait-il en posant son outil.

Il sort, pétrifiée elle se recroqueville sur sa chaise comme pour s'y inclure, mais qu'on la laisse, qu'on l'oublie.

Même en tendant l'oreille elle n'entend nulle voix, nul bruit au-dehors, que se passe-t-il, que va-t-il se passer ? Toujours immobile elle attend, la pendule ne bouge plus, que personne ne s'avise de lui soutenir que les minutes comptent soixante secondes, qui pourrait croire cela ?

Enfin il revient, "Venez, ça va peut-être s'arranger", incrédule elle le regarde, sûrement elle a mal entendu, "Vous venez ?" insiste-t-il, elle balbutie "Oui, oui, bien sûr", se lève, avance comme une somnambule.

– Suivez-moi.

*Béa je elle*

Ressortis dans la cour, ils se sont dirigés vers un bâtiment adjacent dont la porte s'ouvre sur un petit hall d'accueil, quatre fauteuils autour d'une table de verre, des plantes vertes, quelques cadres aux murs. Sur la droite se trouve un escalier en spirale, il l'y précède, "Par ici, montez"; elle tremble comme une feuille, il s'en aperçoit et rigole, "Il ne va pas vous manger, vous savez".

À l'étage ils traversent une première salle vierge de toute présence humaine, elle y aperçoit des écrans d'ordinateurs, deux armoires à rideaux, un bureau métallique, une chaise dactylo, et, juchée sur deux grands pieds une machine qui l'intrigue mais dont, la tête sur le billot, elle ne pourrait indiquer l'usage. Des dossiers aussi, entassés à même le sol en de précaires empilages, "C'est tout droit, la porte en face" lui indique son cicérone.

Le seuil franchi, elle se retrouve dans une vaste pièce claire dont l'épaisse moquette fauve s'harmonise chaudement avec le mobilier de bois blond et les murs drapés de tissus vert bouteille; au bureau, un homme d'une quarantaine d'années, à la cravate desserrée et aux manches de chemise relevées, l'air fatigué mais souriant, et qui se lève à son approche. Courtoisement il la salue, l'invite à prendre place dans l'un des grands fauteuils de cuir vert capitonné. Elle a émis un timide "Bonjour monsieur", a jeté un bref coup d'œil en arrière comme pour vérifier que son protecteur était toujours là, puis elle s'est assise, tout au bord du siège. L'homme a alors pris la parole :

– Mademoiselle, monsieur Gourvil vient de m'informer que vous sollicitiez un emploi chez nous. Je préfère être franc avec vous, nous sommes une toute petite société, fort jeune de surcroît, et nos

*Béa je elle*

moyens ne nous permettent malheureusement pas d'engager du personnel.

Béatrice se tasse sur elle-même, atterrée, mais l'homme poursuit, toujours souriant :

– Néanmoins, votre *ami* Lucien – qui semble vous tenir en très haute estime – m'a indiqué que vous paraissiez être fort désireuse de travailler. Et comme il paraît, toujours selon lui, que nous avons impérativement BESOIN d'une bonne fée pour ôter la poussière, également BESOIN d'une employée au classement, et BESOIN enfin et toujours d'une opératrice de saisie, voire d'une standardiste, il m'a paru possible que nous trouvions un terrain d'entente, à tout le moins transitoire.

Il se tait, semble chercher ses mots, reprend :

– Voilà ce que nous pouvons éventuellement vous proposer : vous nous aidez à faire tout cela, en contrepartie nous vous versons un petit salaire hebdomadaire (il cite un chiffre modeste mais raisonnable), cependant, bien que ce ne soit pas très légal – et même pas légal du tout – nous ne pouvons pas vous déclarer, cela nous est financièrement impossible. Toutefois, sachez que vous aurez tout le loisir, durant vos heures de présence, de rechercher un vrai poste dans une autre entreprise, et d'user pour ce faire du téléphone, du télécopieur, d'un micro, que sais-je encore. Qu'en pensez-vous ?

La jeune fille arbore une mine catastrophée :

– C'est que je ne crois pas que...

– Hélas c'est tout ce que nous pouvons faire, mademoiselle. Cependant, si cela vous ennuie de travailler... disons, non officiellement, je le comprends très bien.

Elle réplique avec vivacité :

*Béa je elle*

– Oh ! non, ce n'est pas cela monsieur, mais...

Elle se mord les lèvres, lâche enfin :

– Le ménage, je peux le faire, le classement aussi, répondre au téléphone, oui bien sûr, mais "opératrice de saisie", je ne sais même pas ce que ça veut dire, et si c'est sur un ordinateur, je ne sais pas comment ça marche.

Elle l'a dit, en paraît tout à la fois soulagée et infiniment désolée, persuadée désormais que l'entretien va tourner court, mais l'homme sourit à nouveau, et Lucien s'esclaffe en lui tapotant gentiment l'épaule :

– C'est des machines du Diable, moi non plus je ne sais pas m'en servir – et je m'en passe très bien – mais lui il sait, c'est un drogué de ces sales trucs, et il vous montrera, vous êtes jeune, ça viendra vite. Bon alors, c'est d'accord ?

– Oui, oh oui !

Elle a jeté ces mots avec une hâte comique, transfigurée, essoufflée de joie. L'homme reprend alors la parole :

– Eh bien dans ce cas c'est entendu, mademoiselle... Martin, n'est-ce pas ? Moi je m'appelle Yves Herment. Je vous dis donc à demain, venez vers huit heures ce sera parfait, j'habite au-dessus et je serai là pour vous accueillir.

Elle acquiesce avec empressement, salue chaleureusement ce monsieur si affable, si elle s'écoutait elle sauterait au cou de Lucien, folle de gratitude, mais bien sûr elle n'ose pas, se contente de lui serrer la main le plus fortement qu'elle le peut.

*Béa je elle*

– Merci, merci encore, messieurs, à demain, je serai à l'heure vous savez, ne vous inquiétez pas. Au revoir. Merci.

Et elle s'en va, s'enfuit plutôt, les deux amis se regardent, amusés.

– Elle a l'air gentille, dit Yves.

– Ouais. Et puis j'ai l'impression qu'elle est sérieuse.

Ils n'ont pas à tendre désespérément l'oreille pour ouïr la 4L démarrer, le pot d'échappement doit être d'époque, puis le tintamarre décroît, s'éloigne.

– Bon, c'est pas tout ça, profère Lucien en s'étirant, moi je vais ranger un peu en bas, et puis je vais y aller. Salut, Yvon, bonne soirée.

Il se lève pesamment, se retourne sitôt arrivé à la porte :

– Merde ! J'ai pas pensé, on aurait dû lui donner une petite avance. Elle va encore pas bouffer ce soir.

Son copain a une grimace ennuyée :

– Tu crois ?

– J'en ai bien peur, oui, elle avait faim à midi, tu sais.

– C'est con, je n'y ai pas pensé non plus. Bon, maintenant qu'elle est partie...

Lucien hausse des épaules fatalistes, sort. L'autre le hèle :

– Eh! Demain matin, achète des machins avant de venir, des brioches, des croissants, ce que tu veux.

– Oui, je vais faire ça. Allez, adieu.

Bâillant sans retenue, Yves empoigne le petit tas de courrier déposé sur son bureau, le trie

*Béa je elle*

sommairement, facture, re-facture, pub, tiens une commande, ah! pas mal, la TVA, pas de danger qu'ils oublient ces vampires, encore des pubs, bon, ça ira.

Il se déplie, gagne un des micros dans la pièce à côté, l'allume, revient chercher son paquet de cigarettes, prend place devant l'écran, commence à travailler.

Au bout d'une petite demi-heure, il entend se fermer la porte de l'atelier, la voiture de Lucien démarrer, il est seul maintenant dans cette usine désaffectée où ils se sont installés par la grâce de la Mairie, ça sert toujours d'avoir des relations. Le loyer est symbolique, il a pu s'aménager un appartement correct au second, que demande le peuple ?

C'est le hululement du téléphone qui le tire de son labour, quelle sonnerie mon dieu il ne s'y fera jamais, un coup d'œil à sa montre, déjà dix-neuf heures trente, qui cela peut-il bien être, un client à cette heure c'est peu probable, quant à Sophie (ses amours clandestines), son légitime époux doit être déjà rentré et il serait fort surprenant qu'elle l'appelât en cette maritale compagnie.

– Publi-Diff, bonsoir.

– Yvon ?

– Qui veux-tu que ce soit ?

– Dis, la petite, elle est garée sur l'avenue à trois cents mètres de l'usine, je l'ai vue en passant.

– Quelle petite ? Ah! oui, la gamine. Et alors ?

– Et alors, et alors, sûrement elle va passer la nuit là, et sans manger, et dans le froid.

*Béa je elle*

– Et dans la neige aussi, pourquoi pas, bloquée par des congères et cernée par des loups hurlants, c'est si courant à Dijon. En gros, ça veut dire ?

– Ben... Tu pourrais peut-être aller la chercher, et lui donner à dîner ? Et puis la faire dormir...

– Bien sûr, dans mon plumard, et moi j'irai roupiller dans sa bagnole. Des idées comme ça, t'en as d'autres ?

Résolument imperméable à l'ironie, son interlocuteur s'obstine :

– Écoute, on ne va pas la laisser comme ça. Tu pourrais lui faire un lit avec les fauteuils de l'accueil, elle y serait tout de même mieux que dans sa poubelle. Et au moins elle aurait chaud.

– Tu m'emmerdes, mon pauvre vieux, mais tu m'emmerdes ! Toi et ta manie de récupérer tous les chats paumés qui traînent ! Bon, allez, salut.

– Tu y vas ?

– Merde !

Il raccroche à pulvériser le combiné, sans douter une seconde que son "ami" (tu parles) arbore désormais un sourire satisfait, bien sûr qu'il va aller se coucher tranquillement en sachant la môme scotchée dans son épave. Ah il savait bien ce qu'il faisait l'autre en l'appelant ! Il n'abdique pas tout de suite cependant, tourne et vire en marmonnant, se rassoit devant le micro, tapote distraitement sur le clavier, allume une nouvelle cigarette, enfin se lève, descend.

La fraîcheur du soir le surprend, c'est vrai qu'il ne fait pas torride-torride, il s'emmitoufle dans son veston comme il peut, traverse la cour au pas de charge, entrouvre le portail métallique qui grince comme dans un film d'épouvante. Un coup d'œil à

*Béa je elle*

gauche, un coup d'œil à droite, ah! là-bas, bon dieu elle est à dix bornes, je t'en ficherais des "trois cents mètres".

Elle a dû le voir arriver dans son rétroviseur car elle est descendue de son véhicule comme il s'approchait, et l'attend, une vaste interrogation dans les yeux.

– Venez ! lui jette-t-il.

– Pardon ?

Il répète :

– Venez.

– Mais...

Il a un mouvement de tête agacé, déjà se donner en spectacle dans la rue n'est pas son fort, mais y entamer un débat à cette heure...

– Écoutez : si vous êtes là en pleine nuit, c'est que vous ne savez pas où aller dormir, ne me racontez pas d'histoires. Alors vous venez avec moi, on va se débrouiller, vous remontez dans votre voiture et vous retournez vous garer dans la cour de l'usine. Et dépêchez-vous, je n'ai pas chaud.

Sans attendre sa réponse il repart, toujours à grandes enjambées.

Le temps qu'elle démarre péniblement son moteur et qu'elle effectue un demi-tour ferraillant, il est déjà revenu à la grille, l'a ouverte dans un long grincement; dès que la 4L est passée il referme en pestant, tout de même un peu d'huile ne serait pas un luxe ébouriffant, il ferait mieux de faire ça l'autre emmerdeur plutôt que de jouer les Saint-Bernard, les Saint-Lucien, les Saint-Casse-Bonbons.

– Bon, vous prenez vos affaires et on y va !

*Béa je elle*

La jeune fille obéit sans mot dire, sort un petit bagage de l'arrière, "Et les autres ?" jette-t-il, "C'est qu'il y en a beaucoup, et je ne voudrais pas...".

Il la sent apeurée, malheureuse, se fait moins rogue :

– C'est plus prudent de tout vider, demain nous aviserons, ne vous inquiétez pas.

Elle le remercie d'une esquisse de sourire, se met en demeure de vider la banquette arrière, en effet il y a ce qu'il faut, avec une grimace amusée il enfle les bandoulières de deux énormes sacs de toile, en empoigne deux autres, la regarde se charger des trois derniers, "Ça ira ?", "Oui, oui".

Dans le hall d'accueil ils déposent leur fardeau, il tergiverse un instant, tout de même il ne va pas la faire dormir dans des fauteuils; il se décide brusquement :

– Bon, comme je vous l'ai dit j'ai un appartement au-dessus des bureaux, ce n'est pas immense mais on va s'arranger.

– Et votre femme ?

– Je n'en ai pas.

Il sent son hésitation, devine l'évidente image qui naît dans son esprit, sourit :

– Ne craignez rien, je ne vais pas vous violer, d'ailleurs ne le prenez pas mal mais vous n'êtes pas mon genre.

Tout d'abord un peu déconcertée par cette définitive déclaration elle se déride, finit même, ô miracle, par plaisanter : "Dans ce cas, moi non plus je ne vous violerai pas". Content de la voir se détendre il rigole, la jugeant ironiquement du

*Béa je elle*

regard : "Tant mieux, avec vos quarante kilos toute mouillée, je tremblais d'effroi !".

– Eh bien puisque nous sommes rassurés l'un et l'autre sur ce point crucial, montez, c'est au second.

Elle s'engage dans l'escalier en spirale tandis qu'il la prévient prudemment que l'appartement en question n'est peut-être pas, comment dire, d'une propreté exemplaire ni d'un ordre... rigoureux, mais que, dame, il ne comptait pas faire visiter ce soir.

– Si vous saviez ce que ça m'est égal, vous êtes déjà si...

Il l'interrompt, en homme qui prise peu les effusions :

– Oui, bon, c'est bien, vous n'avez peur de rien, alors allons-y.

Passé le premier étage des bureaux, les marches mènent directement dans un salon, enfin disons une pièce, difficile en effet d'affecter un usage précis à ces quelques meubles disparaissant sous des cartons de déménagement jamais déballés, des boîtes d'archives sommairement entassées; au sol elle recense un ventilateur, deux packs d'eau, un de bière, une caisse de vin, six rouleaux d'essuie-tout, un sac de terreau, deux valises, ainsi que des pots de peinture et des rouleaux de moquette arrivés là un beau jour, et visiblement jamais importunés depuis.

Il y a même un vélo, oui oui, un *vélo*, négligemment appuyé contre un de ces porte-manteaux "perroquet" en bois sombre comme l'on en voit parfois dans les cafés des films d'avant-guerre.

En ce qui concerne la propreté elle peut difficilement mesurer l'étendue des dégâts, mais sérieusement, y a-t-il encore de la place pour de la

*Béa je elle*

poussière ? Et sur tout ce bric-à-brac flotte une odeur de tabac brun refroidi à couper à la hache.

Elle n'a pu celer tout à fait son étonnement devant cette incroyable brocante, il s'en aperçoit bien sûr, grommelle un "Je vous avais prévenue" mécontent, ajoute en se dirigeant vers la fenêtre, "Je vais ouvrir, ça sent un peu le tabac", "Oui, peut-être un peu" articule-t-elle sans rire, bien élevée jusqu'au bout des ongles. Sur la droite elle aperçoit une cuisine, où ne s'amoncelle pas – trop – de vaisselle sale, au fond un petit couloir, "La porte là-bas c'est ma chambre – n'y allez pas vous trouveriez que c'est encore pire qu'ici – et puis à droite la salle de bains et les toilettes, voilà, vous savez tout, vous êtes chez vous".

Tout à coup, avec une brusquerie de timide, elle lui demande si elle peut prendre une douche, "Bien sûr, s'empresse-t-il, attendez je vais vous donner de quoi vous essuyer".

Il disparaît dans sa chambre dont il a soin de refermer minutieusement la porte, elle l'entend fourrager, dans un placard sans doute, le voit revenir au bout de quelques minutes en lui tendant une serviette-éponge, "Tenez, elle n'est pas repassée, mais elle est propre".

### III

De l'eau, enfin, de l'eau. Je me savonne soigneusement les cheveux, puis tout le corps, et la laisse couler sur moi, infiniment. Deux jours, deux jours entiers sans ressentir ce flot éblouissant ruisseler sur ma peau, je ferme presque complètement le robinet d'eau chaude pour mieux m'imaginer roulée dans un torrent de montagne, plongée au cœur d'une source cristalline, fraîche, et pure.

Je me sèche avec cette serviette qui ne m'appartient pas, dans cette salle de bain inconnue, chez cet étranger que j'entends aller et venir derrière la cloison. S'il ouvrait la porte brusquement il me verrait nue, que fais-je ici, n'ai-je réellement plus rien, même plus une chambre d'hôtel, ce n'est pas un cauchemar et je ne vais pas me réveiller, pourquoi, pourquoi ?

Heureusement qu'il me reste un peu de linge propre, j'enfile un slip blanc, un soutien-gorge, un tee-shirt, des chaussettes, remets mon jean, mes

*Béa je elle*

baskets, je la vois bouger vaguement, peigner ses cheveux humides, vas-t'en, je crache sur la glace embuée, la salive coule lentement sur ses joues, en larmes répugnantes.

#### IV

– Avez-vous une toile ?

– Plaît-il ?

– Une toile à laver, c'est pour éponger dans la salle de bains.

Il s'étonne :

– Il y a un problème avec la cabine de douche ? D'habitude elle est bien étanche.

Embarrassée, elle avoue qu'elle ne peut supporter d'être enfermée, et qu'elle a laissé la porte vitrée ouverte. Il se retient de rire tellement elle a l'air confus, "Ce n'est pas grave vous savez, une toile, oui, oui, je suis sûr que j'en ai une, attendez...". Il farfouille sous l'évier, "Ah! voilà", elle file prestement réparer les dégâts.

Lorsqu'elle revient, il lui propose un apéritif.

– Non, je vous remercie.

– Bon, alors un petit kir.

– Mais je...

Il la coupe :

– Ce n'est pas un apéritif le kir, à Dijon c'est une tradition locale. Vous n'allez tout de même pas piétiner nos traditions locales !

Il écarte comiquement les bras comme si une telle supposition dépassait son entendement, chaleureux, sympathique, elle se rend dans un sourire esquissé. Tandis qu'il part à la cuisine, elle regarde autour d'elle, ne reconnaît presque plus la pièce, il a bien travaillé pendant qu'elle se lavait : la table basse est désormais vierge de tout amoncellement, le canapé de velours brun débarrassé de ses cartons lui tend des coussins un peu fripés mais apparemment moelleux, et tout, même la bicyclette, a été rangé contre le mur du fond. Enfin, rangé... Quand même, c'est mieux, beaucoup mieux.

– Mais asseyez-vous donc !

Il revient lourdement chargé d'un impressionnant plateau de bois massif d'une facture à défier les siècles, sur la table de verre il dispose plus ou moins adroitement deux flûtes, des petites coupes de terre vernissée emplies d'olives, de chips, de petits gâteaux salés, une bouteille de Crémant de Bourgogne, une autre d'une liqueur rouge sombre qu'elle suppose être du cassis. Il en verse un fond dans chaque verre, débouche le Crémant avec maestria, sert, lui tend le breuvage rubis pétillant, "À votre santé", "À votre santé" reprend la jeune fille en écho, il prend place en face d'elle sur une chaise pliante bancale qu'il a dénichée Dieu sait où.

Il boivent tous deux en silence, ne sachant trop que dire, elle intimidée et honteuse de sa situation de sans-logis hébergée, lui répugnant à être

*Béa je elle*

indiscret, à poser des questions forcément maladroitement. Leurs mains se frôlent un instant dans la coupelle des olives, lui – pourtant si inflammable – n'en ressent nul trouble, il n'a pas menti tout à l'heure, elle n'est vraiment pas son genre. Pas laide, non, mais malgré tout un peu jeune, et puis – surtout – terriblement dépourvue de ces avantages aptes à contenter des mains avides; il goûte les femmes épanouies à la chair triomphante, et ce petit chat malingre ne saurait lui inspirer autre chose qu'une infinie commisération.

D'ailleurs oui, un petit chat, c'est bien à cela qu'elle lui a tout de suite fait songer, à tous ces chatons perdus que le père Lucien accueille sans désespérer dans son atelier, qui se bourrent avidement de croquettes sous son regard de bonne grosse brute attendrie, dorment quelques heures dans un carton vide pieusement conservé à cet effet - et douillettement garni d'un vieux pull - avant que de repartir à la découverte du vaste monde sur leurs hésitantes pattes grêles. Mais elle ne se contentera pas d'un carton, le canapé n'est pas transformable, et pas bien grand, comment faire... Préoccupé, il prend une Gitane, va pour l'allumer, se ravise, lui tend son paquet, "Non, je vous remercie", "Vous ne fumez pas ?", "Si, un peu, mais des blondes".

– Eh bien ne vous gênez pas.

– Je... Il ne m'en reste plus.

Il se lève, "Attendez, je crois que j'en ai au bureau pour les clients", descend prestement, remonte quelques minutes plus tard en brandissant triomphalement un paquet neuf, "Voyez, il me semblait bien".

Il l'observe tandis qu'elle aspire avidement la fumée, un instant elle clôt ses paupières, il est

*Béa je elle*

frappé, remué, de son air las, des cernes de fatigue qui bordent ses yeux, du pli désenchanté de ses lèvres, de la solitude qu'il sent l'enserrer comme un carcan. Il manque presque se pencher vers elle et prendre ce petit visage triste dans ses mains, oh! pas pour l'embrasser non, juste pour remplacer les mots qu'il ne trouve pas, des mots de sollicitude, de fraternité, de repos. Mais bien sûr elle se méprendrait, bien sûr il s'abstient.

– Savez-vous ce que nous allons faire pour cette nuit ?, énonce-t-il soudain.

– Non ?

– Nous allons partager mes ressources, en frères : de mon lit, je vais garder le sommier, et vous allez prendre le matelas, que nous installerons dans cette pièce.

Elle proteste :

– Non je ne veux pas, vous êtes idiot, vous serez mal, et moi je peux dormir sur le canapé.

Il la toise, les yeux plissés d'une simulée colère :

– Jeune fille, il me souvient d'un film où Victor Lanoux apostrophait Claude Brasseur en ces termes : "T'es tout seul dans ton petit costume pour me parler sur ce ton là ?", alors moi je vais vous demander : "T'es toute seule dans ton petit jean pour me traiter d'idiot ?".

La jeune fille pouffe, son air mélancolique s'envole aussi vite qu'un moineau à la vue d'un matou, son rire découvre soudain d'adorables quenottes à ruiner les espoirs de tous les dentistes de la Création, "Ce n'est pas ce que je voulais dire...", "Oui, mais vous l'avez dit !", elle redevient la gamine qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, quémande

*Béa je elle*

plaisamment son pardon, "Je ne le ferai plus, promis-juré", mignonne comme un cœur.

C'est une boîte de raviolis qui constitue leur hâtive pitance, il a mis les assiettes sur la table basse en lui avouant que d'habitude il mange à la va-vite, le plus souvent sur son lit. Vient ensuite un morceau de fromage, "Comme dessert je n'ai rien, s'excuse-t-il, moi je n'en prends jamais". Elle proteste que c'est sans importance, accepte un demi verre de vin, lui se sert plus généreusement, se tortille un peu sur son inconfortable siège, pour se décider enfin après quelques instants à la rejoindre sur le canapé, "Puisque vous m'avez donné votre parole que vous ne tenteriez pas d'abuser de moi".

Il se cale contre l'accoudoir, le plus loin possible d'elle tout de même, il ne tient pas à l'effaroucher, et exhale un soupir d'aise :

– Eh bien, on n'est pas si mal, hein ?

Elle acquiesce, "Ce n'était pas trop mauvais ce dîner ? s'inquiète-t-il, évidemment ça ne vaut pas la blanquette de Colette", "Ah, vous savez ?", "Oui".

Un silence, puis elle dit, sérieusement :

– Il est gentil, hein, monsieur Gourvil ? Mais vous aussi, se hâte-t-elle d'ajouter, pourtant vous savez, quand il m'a parlé de son patron, j'avais peur.

Il s'ébaubit :

– Son patron ? Quel patron ?

– Mais...vous.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne suis pas son patron, nous sommes associés, cinquante-cinquante.

– Alors, pourquoi a-t-il dit...

Il râle :

– Pourquoi ? Je vais vous le dire, moi, pourquoi : parce que M<sup>o</sup>ssieur Gourvil déteste virer les gens qui viennent demander du boulot alors qu'on est – largement – au complet, et qu'il préfère grandement me laisser cette agréable besogne en se retranchant derrière un "C'est pas moi, c'est le patron" ! Et démerde-toi Yvon !

Elle sourit tout d'abord de son courroux comique, puis ses sourcils se froncent, ses yeux s'assombrissent, au souvenir de quelques-uns de ses mots :

– Si vous êtes au complet vous n'avez pas besoin de moi, alors, pour quelle raison m'avez-vous embauchée ? Par pitié ? Parce que je suis une pauvre fille, une paumée, une clocharde ?

Sa voix tremble de larmes sur les dernières syllabes, désolé il bredouille "Mais non, écoutez, ne prenez pas...", elle ne répond pas, se lève, se dirige vers ses sacs demeurés à terre, "Que faites-vous ?" s'étonne-t-il, "Je m'en vais, je n'ai besoin de personne".

D'un bond il est sur elle, fermement il la contraint à lâcher le bagage qu'elle a empoigné, elle crie "LAISSEZ-MOI", il gronde : "Je vais vous laisser, mais pas avant que vous m'ayez écouté. Et calmement !".

La tête obstinément basse elle ne répond pas, mais au moins ne tente pas de reprendre le sac.

– Bon, alors voilà : je ne sais pas ce que vous êtes, et ça ne me regarde pas. Ce que je sais en revanche, c'est que vous avez des ennuis, que vous êtes contrainte de dormir dans votre voiture, et que vous n'avez pas de quoi vous payer à manger. Si vous

*Béa je elle*

vous figurez être la seule dans ce cas, vous vous gourez, si vous en avez honte c'est crétin, et si vous n'acceptez aucune aide vous êtes une conne. Oui, oui, une conne, vous avez bien entendu. Vous n'avez besoin de personne, dites-vous ? Et bien vous êtes très forte, parce que tout le monde a besoin de quelqu'un, moi le premier, et Lucien aussi, et sa femme, et Colette, qui sais-je encore, tout le monde enfin. C'est normal, c'est humain, et c'est même *bien*. L'existence n'est déjà pas marrante, mais si en plus on avait besoin de personne... Vous savez, la fierté, c'est parfait, mais la fierté ne consiste pas à repousser la main que l'on vous tend, ça c'est de l'orgueil imbécile. Ici je vous propose, nous vous proposons – et de bon cœur – un havre, une étape, peut être une occasion de vous en sortir, en apprenant un peu d'informatique entre autre, ce qui est quand même assez utile de nos jours, et en mangeant à votre faim, ce qui n'est pas non plus à négliger; vous êtes libre de refuser, je ne vous retiendrai pas, mais réfléchissez bien avant de le faire : croyez-moi, la vie ne passe jamais deux fois les mêmes plats, si vous vous ne vous servez pas du premier coup, ensuite c'est fini.

Les yeux toujours rivés au sol elle se tait, il poursuit plus doucement :

– Écoutez-moi Béatrice, je vous le répète, c'est de bon cœur. De toute manière vous ne nous devrez rien, vous travaillerez en échange. Et vous parliez de pitié tout à l'heure, eh bien oui, vous avez fait pitié à Lucien, comme vous m'avez fait pitié. Et alors ? Vous n'avez jamais eu pitié de personne, vous ? Vous ne pensez pas que si les hommes pouvaient avoir davantage pitié de leur prochain la vie serait un petit peu moins moche ?

*Béa je elle*

Elle hoche imperceptiblement la tête, la prenant affectueusement aux épaules il la contraint à le regarder :

– Je vous ai appelée par votre prénom à l'instant, n'y voyez aucune familiarité, simplement de la sympathie; si vous en éprouvez à mon égard vous pouvez faire de même, et m'appeler Yves. Ici, maintenant vous le savez, il n'y a pas de patron, il n'y a que deux amis qui essaient de s'en sortir comme ils peuvent. Si vous le voulez, eh bien... nous serons trois amis.

Émue, elle le fixe de ses yeux un peu brillants de quelques pleurs de passage, murmure un "Je veux bien" à peine audible.

– Alors on ne refuse pas l'aide de ses amis, et surtout on n'en a pas honte.

– Non...

Un silence puis, comme pour le remercier, ne sachant comment le faire autrement :

– Vous pouvez dire "Béa", vous savez.

Il se met en demeure d'appliquer son programme de couchage, transporte son matelas dans le salon, lui donne des draps "propres-mais-pas-repassés" – elle pense qu'il doit faire sa lessive dans une laverie en libre-service – et deux couvertures, et un oreiller. Il la laisse faire son lit, "Je ne suis pas très doué" avoue-t-il, lui souhaite une bonne nuit.

\*\*\*

– Déjà levée ?

*Béa je elle*

Il s'est détourné de son micro en l'entendant descendre, la regarde arriver, un petit sourire ironique aux lèvres.

– Il est tard n'est-ce pas ? s'effare-t-elle.

– Dix heures et des. Mais quelle importance ? Vous aviez besoin de dormir, et puis c'est mercredi, le mercredi les petites filles ont le droit de se lever tard. Avez-vous faim ?

– Oh oui !

Tiens elle n'en rougit plus, elle s'acclimate, "s'apprivoise" pense-t-il.

– Eh bien tout est prêt, il y a du café dans la Thermos, fait-il en désignant le récipient isotherme trônant sur le bureau métallique, un bol, du sucre, du lait si vous en voulez, vous allez manger près de moi, ça me tiendra compagnie. Les brioches, c'est Lucien, précise-t-il.

Il se remet à pianoter tandis que la jeune fille se sert et commence à manger avec application. Sans détourner son regard de l'écran il s'esclaffe :

– Vous avez la cote avec lui, il est déjà venu voir quatre fois si "la petite princesse" – figurez-vous que c'est ainsi qu'il vous nomme – était debout.

"Une princesse, songe-t-elle, drôle de princesse, en haillons et au château de tôles rouillées", elle lutte contre des poussières de larmes qui s'obstinent à ne jamais déserrer complètement ses paupières.

– L'enveloppe sur le bureau, c'est votre première quinzaine, lance-t-il négligemment, ici on paye d'avance.

Il y a pensé ce matin, sachant à quel point on se sent inexistant sans au moins quelques billets dans

*Béa je elle*

la poche. Ou dans un sac à main, pour ce cas précis.

– Pourquoi faites-vous tout cela pour moi ?

– Je ne fais rien pour vous, vous allez travailler, vous touchez votre salaire, c'est on ne peut plus normal.

– Et m'héberger, et me nourrir, c'est normal aussi ?

– Vu le montant du salaire, oui.

– Tout de même...

Il cesse de tourmenter son clavier, se tourne vers elle, la considère un instant, soupire :

– Vous tenez vraiment à ce qu'on tombe dans des dialogues de série B ? OK, alors voilà : figurez-vous que je n'ai pas d'enfant, mais si j'avais une fille de votre âge et dans votre situation, je serais bien content que quelqu'un la dépanne si, pour une raison ou une autre, j'étais moi-même empêché de le faire. J'ajoute que j'ai eu faim aussi jadis, que des gens m'ont aidé, et que je ne l'ai pas oublié. Cela répond-il à votre question ?

– Oui.

Elle n'ajoute rien, lui reprend sa tâche, pas mécontent de fuir ce climat mélo qu'il redoute comme la peste.

Ils entendent la porte du bas s'ouvrir, le pas lourd de Lucien dans l'escalier, dès le seuil il s'exclame : "Elle a bien dormi la petite princesse ?"; il s'approche d'elle pour lui serrer la main mais elle le devance, se lève et lui donne deux grosses bises sur les joues, elle n'a pas trouvé d'autre moyen de lui dire à quel point elle était heureuse de revoir sa bonne figure plissée de gentillesse.

– Merci pour les brioches.

– Elles sont bonnes ?

– Elles *étaient* bonnes.

Il rigole, content de la voir là, elle se met à rire aussi, contente aussi, tandis qu'Yves râle : "On peut avoir un peu de silence, non, je travaille *moi* !". "Qu'est-ce qu'il a l'autre ?" s'amuse son copain, elle lui souffle : "Il est peut-être jaloux parce que lui il n'a pas eu de bise".

– Ah ! C'est que moi je suis beau, se rengorge Lucien, il faut que je vous dise qu'il a toujours été envieux de ma beauté.

Elle fait chorus, avant d'ajouter :

– Et puis vous au moins, vous ne m'avez pas traitée de conne !

– Il vous a *déjà* traitée de conne ? s'égaie-t-il franchement, eh bé il perd pas de temps.

– Comme je vous le dis.

Douloureux, il soupire :

– Je dois vous prévenir ma pauvre Béatrice, que ce monsieur est positivement odieux, dans la vie en général et dans le boulot en particulier; quand vous en aurez assez de lui, venez me voir en bas, moi je suis très gentil.

Pleinement satisfait de lui il redescend en sifflotant, la jeune fille débarrasse le bureau des reliefs de son petit déjeuner, "Que voulez-vous que je fasse ce matin ? demande-t-elle à Yves, avez-vous du travail à me donner ici, ou...".

– Ou... ?

– J'avais pensé commencer par faire le ménage là-haut.

*Béa je elle*

Il la cueille sèchement d'un "Pourquoi, c'est sale ?" rien moins qu'amène, elle se trouble, balbutie "Mais non, mais...", tandis qu'il la considère, les prunelles allègres :

– Je plaisante, je sais bien que c'est sale, faites comme vous voulez, mais ne préféreriez-vous pas vous reposer un peu ?

– Oh ! non, j'ai déjà trop dormi, laissez-moi me racheter au contraire.

Il s'est remis à travailler, elle le regarde de dos quelques instants, lui dit soudain ex abrupto :

– Tout de même, pour avoir une fille de mon âge, vous auriez dû vous y prendre de bonne heure.

– Enfin, répond-il sans cesser de tracer un schéma à l'écran, j'ai quarante-cinq ans, vous dix-huit ou dix-neuf, je ne vois pas où serait le problème.

Elle proteste, horriblement vexée :

– Mais j'ai vingt-cinq ans, pas dix-huit !

Il en lâche son stylet de saisissement, se retourne, les yeux écarquillés :

– Vrai, sans être radin, je ne vous aurais jamais donné... Bon, admettons, mais cela ne change rien, je pourrais quand même être votre père.

– Je préfère que vous ne le soyez pas, parce que lui...

## V

Sur ses - vagues - indications, j'ai réussi à rassembler les instruments d'un nettoyage de base, on finira après, un aspirateur, la toile à laver, un seau, des éponges, de la poudre à récurer, un produit pour le sol. Je commence par la salle de bain où je m'acharne sur des concrétions calcaires en bonne voie de se muer en stalactites et stalagmites, tout en chantonnant ce que me répétait ma mère lorsque j'hésitais entre les deux : "*les stalacTites Tombent, les stalagMites Montent*".

Puis les toilettes, les sols, dans la cuisine la vaisselle, l'évier et la cuisinière, je travaille le plus vite possible, il faut que tout soit fini lorsqu'il remontera, j'ai envie de lui faire plaisir.

Elle me laisse à peu près tranquille, je pourrais presque l'oublier si je ne l'apercevais me contempler narquoisement lorsque je passe devant le miroir, mais je détourne aussitôt les yeux, cette fois-ci je vais t'échapper, je le sens, je le veux, je branche l'aspirateur pour ne pas l'entendre me murmurer,

*Béa je elle*

ignoble, "Il faudra bien que tu partes d'ici, alors tu verras, ne crois pas que tu en as fini avec moi". Tais-toi, c'est toi qui va partir, tu vas disparaître, et moi je serai libre, et heureuse, n'est-ce pas maman que je serai libre et heureuse ?

## VI

Lorsqu'il remonte il peine à reconnaître son logis, admire sans retenue tandis qu'elle se récrie : "Oh! ce n'est pas comme je veux mais je n'avais pas beaucoup de temps, je le ferai à fond la semaine prochaine".

– Vous plaisantez ?

Elle a une moue pour soutenir que non, ce n'est pas fait à son idée, qu'il verra bien.

– Vous devez-être un croisement de Belge et de Suisse, ce n'est pas possible autrement, bougonne-t-il, impressionné par ce petit génie du ménage. C'est vrai qu'elle est du Nord, mais tout de même...

Leur vie commune – par la force des choses – s'organise rapidement. Au bureau elle dépouille le courrier, répond au téléphone, prend ses rendez-vous, classe les papiers, s'initie progressivement au fonctionnement de la modeste entreprise; le midi ils déjeunent chez Colette avec Lucien, sa "petite

*Béa je elle*

princesse" y a été adoptée d'emblée par la maternelle patronne, le soir ils dînent tous les deux.

Il s'est bien habitué à elle, au début cela lui faisait un peu drôle de sentir une vie bouger près de lui dans cet appartement de solitaire, mais maintenant ça va, et elle a l'air d'être bien. Enfin, pas toujours, par moment elle se retranche brutalement, semble avoir mal, et peur. Il se dit que ça finira bien par s'arranger, ne sait pas par où elle est passée, n'a pas osé la questionner à ce sujet, si elle veut lui parler un jour elle le fera.

En tout cas ses craintes de voir sa vie de célibataire trop bouleversée par sa présence se sont évanouies, elle s'est révélée d'une discrétion hors pair, d'une éducation sans faille. Et propre, oh la la, c'est tout juste s'il ose désormais se laver les mains dans ce lavabo rutilant, procéder à ses matutinales ablutions au sein de cette douche immaculée, fouler ce lino de clinique.

Un soir pendant le repas, elle lui demande s'il a déjà été marié.

– Oui, quatorze ans. Quatorze ans de malheur, raille-t-il, j'avais dû casser deux miroirs par inadvertance.

– À ce point ?

– Une horreur.

Elle dit doucement :

– Une horreur ? Plutôt peut-être une *erreur* ?

– Ouais, ben les deux, croyez-moi !

Elle ne peut réprimer complètement son sourire à cette si convaincue proclamation, il lui verse un peu de vin, se sert à son tour, elle continue à le

questionner, sa curiosité l'emportant sans trop de peine sur sa timidité :

- Et après ?

- Oh, après, c'est tout aussi banal, et tout aussi sans importance du reste. Bon excusez-moi, lance-t-il en vidant brusquement son verre, je suis fatigué, je vais me coucher.

Le samedi de la semaine suivante - il y a maintenant onze jours que sa jeune hôte est arrivée - Yves traîne sur le canapé après son café, le nez enfoui dans un magazine. Béatrice a déjà pris sa douche, il l'entend maintenant laver leur vaisselle de petit déjeuner, ranger un peu la cuisine.

Hier après-midi il lui a fait une surprise : alors qu'elle avait décidé de procéder au nettoyage de l'atelier, en bousculant sans trop de ménagements un Lucien inquiet et marmonnant mais n'osant protester ouvertement, il a installé un grand rideau séparant le salon en deux, lui ménageant ainsi une chambrette. "Votre domaine" lui a-t-il annoncé fièrement lorsqu'elle est remontée. Il a été largement payé de sa peine par sa stupéfaction heureuse, par son "Vous avez fait ça pour moi ?" incrédule et ému. Et par son enchantement de petite fille en découvrant la malle-cabine - inestimable héritage de son adorée mère-grand - qu'il lui a prêtée pour mettre ses affaires : "Ils sont grands dites les tiroirs, et là la tringle des cintres qui se tire, et puis plein de compartiments, oh! que c'est drôle !".

Étouffant un bâillement il se ressert de café, se replonge dans sa lecture. Il ne l'entends pas s'approcher, "Il y a des filles nues là-dedans ?", "Pardon ?" sursaute-t-il, "Je vous demande s'il se trouve dans votre revue des femmes en tenue légère tant vous semblez captivé". "Absolument pas, c'est

*Béa je elle*

très sérieux !" proteste-t-il hautement, en brandissant comme irréfutable preuve le périodique d'informatique.

- De toute manière les filles nues, ajoute-t-il d'une voix chevrotante d'ancêtre à jamais délivré de l'aiguillon de la chair, moi, à mon âge...

Elle a une moue amusée et sceptique :

- Je ne m'y fierais pas tant que cela.

Puis, après un temps :

- Quoique moi je ne risque rien, puisque je ne suis pas votre genre.

Il opine gravement du chef.

- Dites-moi, reprend-elle, comment faites-vous pour le linge ? Parce que dans le lavabo, ce n'est pas très pratique.

- Je vais à la laverie, au centre commercial. D'ailleurs nous pouvons y aller si vous voulez, on en profitera pour faire un marché, il ne doit plus y avoir grand-chose ici, et la supérette du coin a ses limites.

Elle acquiesce, enchantée de sortir, d'aller faire des courses avec lui, mais précise :

- Vous savez, même en mettant toutes mes affaires, je n'ai pas de quoi remplir une machine. Vous n'en avez pas à laver aussi ?

Aussitôt il arbore un air affreusement embarrassé :

- C'est que...

- Cela vous ennuie de mettre votre linge avec le mien ?

*Béa je elle*

– Oh! non, ce n'est pas cela, évidemment non, mais... C'est du linge de vieux célibataire, avoue-t-il finalement, et il est un peu... troué.

Elle rit, heureuse vraiment qu'il ne soit pas dégoûté d'elle, hausse comiquement les épaules :

– Et alors ? Qu'est-ce que ça fait ?

Comme elle part vers sa "chambre", elle se retourne, lance :

– Et puis vous n'êtes pas vieux.

– Je sais, je sais, je suis un gamin.

Ils conquièrent de haute lutte une place de parking, un samedi évidemment, mais constatent – ô divine surprise – en arrivant à la laverie, que presque toutes les machines sont libres. Béatrice vide dans l'une d'elles leurs effets mêlés, Yves a mal, bien mal d'un seul coup en la voyant faire, brutalement happé en arrière, c'était exactement comme cela avec... Mécontent il secoue la tête, fouille ses poches à la recherche de monnaie mais n'en trouve pas, s'adresse en désespoir de cause à la femme qui nettoie consciencieusement la rangée d'appareils.

– De la monnaie, c'est bien facile mon pauvre monsieur, et si vous voulez aller faire vos courses avec votre dame, je vous mettrais votre linge dans le séchoir, vous n'aurez qu'à le reprendre en sortant.

D'un regard il consulte sa jeune lavandière, celle-ci semble ravie, apparemment la perspective de demeurer une heure l'œil rivé à un hublot de machine ne la transportait pas d'allégresse.

– Vous avez entendu, elle m'a prise pour votre femme, pouffe-t-elle en sortant.

– Elle a besoin de lunettes.

*Béa je elle*

Ils pénètrent dans l'hypermarché bondé, buttent dans un enchevêtrement de chariots et de chalands hypnotisés par un bateleur de troisième zone tonitruant des promotions "incomparables, inouïes, à saisir sur l'heure messieurs-dames" et soutenu dans sa noble tâche par une sono démente vomissant sans relâche un torrent de décibels. Ils se fraient péniblement un passage dans la masse compacte des "messieurs-dames" fascinés, grimacent de douleur en passant près des baffles, abordent enfin un rivage – un peu – plus calme.

– Il me faut un balai-brosse ! déclare péremptoirement la jeune fille.

– Bah, pour quoi faire ?

Elle bondit :

– Parce que j'en ai assez de passer la toile à quatre pattes, figurez-vous, nous ne sommes plus au temps des esclaves tout de même ! Et il me faut aussi un fer à repasser, toutes vos chemises sont fripées.

Précipitamment il bat en retraite, entendu, entendu, tout ce qu'elle voudra, il préfère largement acquérir l'entièreté du magasin que d'affronter une femelle râleuse, ce qui à son sens relève de toute manière du pléonasme.

Pour désamorcer son ire, il blague

– Si j'avais su que vous passiez la toile à quatre-pattes je serais monté voir ça.

Elle s'immobilise et le regarde fixement. Gêné, honteux de l'avoir choquée il grommelle

– Je plaisante, je plaisante.

Mais bon, pour être tout à fait honnête il regrette quand même un peu, parce que le spectacle d'un

*Béa je elle*

petit derrière moulé dans une étoffe bien tendue, bougeant en cadence et pointant effrontément vers le ciel... Bon, enfin.

Comme ils passent devant le rayon lingerie elle l'arrête :

- Vous permettez, je voudrais m'acheter une chemise de nuit.

Son antique pyjama est vraiment dans un trop piteux état, elle meurt de honte chaque fois qu'il la voit ainsi affublée, quelle bonne idée il a eue de lui verser sa paye à l'avance.

Avec sérieux elle détaille les articles exposés, semble fixer son choix, hésite, sélectionne un autre modèle, le décroche, le montre à son compagnon en l'interrogeant du regard.

Il a une moue peu enthousiaste, après tout puisqu'on lui demande son avis, elle repose aussitôt la chemise colorée, revient à la première, blanche et assez sage mais agrémentée d'une légère dentelle, la présente devant elle en la moulant un peu sur son corps :

- Et celle-ci ?

Plus tard il se dira que c'est à ce moment là que c'est arrivé, que c'est à cet instant précis qu'il est tombé amoureux d'elle. Pour l'heure il ne soupçonne rien, éprouve juste une chaleur au bas-ventre, met cet émoi passager sur le compte d'une inhabituelle abstinence, il y a près de deux semaines qu'il n'a présenté ses hommages charnels à son illégitime partenaire.

Ils repartent, arrivent dans le secteur alimentaire, là il la laisse faire, un peu inquiet malgré tout du nombre de légumes qu'elle entasse dans le caddie, il

*Béa je elle*

a horreur de ça, sa timide protestation est occise dans l'œuf par un sans appel :

– C'est très bon pour la santé les légumes !

Ouais, pour la santé, peut-être...

Finalement ils en terminent vite et leur linge n'est pas encore prêt. Leurs emplettes entassées dans la voiture, il se regardent, indécis, encore une bonne demie-heure à attendre... Soudain Yves lui demande :

– Ça vous amuserait de venir voir des clients avec moi ?

– Maintenant ?

– Mais non bien sûr, pas maintenant petite cruche, la semaine prochaine. Vous verriez comment cela se passe, ce ne serait pas mauvais pour vous, et moi je vous présenterais comme mon assistante, ça fait grosse boîte, rigole-t-il, et puis une présence féminine c'est toujours bon pour les affaires.

– Merci pour la cruche. Quoiqu'il en soit, poursuit-elle en désignant son jean, je voudrais bien mais, vous savez, je n'ai que ça à me mettre...

– C'est bien pour cela que je vous en parle, on va vous acheter autre chose.

Elle ouvre la bouche mais il ne la laisse pas proférer une syllabe :

– Ce n'est pas pour vous faire plaisir, c'est pour l'entreprise. Si vous acceptez, c'est vous qui me rendez service.

Elle n'est pas complètement dupe mais abdique en soupirant comiquement :

*Béa je elle*

– Si je saisis bien, vous voulez me vendre à de vieux messieurs vicieux pour remplir votre carnet de commandes.

– Vous avez tout compris, allons-y.

Ce ne sont pas les enseignes de mode qui manquent dans ce centre commercial bâti sur trois niveaux, "Vous m'aidez à choisir ?" s'est-elle inquiétée, ils vont de vitrine en vitrine, hésitent, reviennent sur leur pas, indécis.

Finalement ils pénètrent dans un magasin assez vaste, un modèle de robe exposé leur a plu à tous deux, une vendeuse, mignonne et agréablement souriante, se dirige vers eux, "Bien sûr, madame, si vous voulez me suivre." Comme Yves s'est arrêté, Béatrice lui souffle à l'oreille "Venez, vous avez promis de m'aider". Elle passe dans une cabine d'essayage, ferme le rideau, quelques minutes s'écoulent, elle réapparaît :

– C'est bien ?

– Oui, c'est parfait, à part les chaussettes peut-être ?

Elle pouffe

– Évidemment, mais je pouvais prévoir, moi ?

Il la fait tourner sur elle-même, le vêtement tombe bien, la jeune fille demande à voir aussi "l'ensemble de la vitrine de droite, vous savez, le marron"; dès que la vendeuse est repartie, elle se dépouille de la robe sans songer à refermer le rideau, Yves l'aperçoit soudain en slip et en soutien-gorge, découvrant un corps incroyablement mince, fluet même, un corps de fillette à la peau pâle dont la fragilité l'émeut. À nouveau le même choc, la même chaleur que tout à l'heure quand elle a présenté la chemise de nuit devant elle, leurs regards se

*Béa je elle*

croisent dans la glace, elle ne cille pas, c'est lui qui détourne le sien.

Ils acquièrent plein d'autres choses, un manteau, un imperméable, des chemisiers, des chaussures, un pantalon, un blouson, tout lui va, tout se sculpte à merveille sur sa silhouette androgyne. Le montant du chèque est conséquent, il le signe pourtant sans nul regret, c'est une véritable résurrection dont il est et le spectateur et l'auteur, tout à coup elle n'a plus cet éternel brouillard de tristesse dans les yeux, tout à coup elle est jeune et heureuse. Et belle.

Ils retournent à la laverie reprendre possession de leur linge qu'ils découvrent soigneusement plié et rangé par la brave femme, à qui Yves glisse discrètement un petit billet pour sa peine.

Sitôt sortis, sans qu'il ait pu, embarrassé de ses paquets, esquiver le moindre geste de défense, sa petite compagne dépose un baiser furtif sur sa joue.

– Je vous remercie, du fond du cœur.

Il grimace, feint de s'essuyer la pommette de son épaule, et bougonne :

– Parce que les filles ont un cœur maintenant, c'est nouveau. Déjà un cerveau on n'était pas sûr...

Le dimanche s'est passé en allées et venues entre l'appartement et le grenier de l'atelier, tout les cartons y sont maintenant soigneusement rangés, et le salon commence à mériter à nouveau ce nom. Le soir, comme elle fait la vaisselle – son hôte a l'interdiction absolue de la seconder dans les tâches ménagères mais ne semble pas s'en désespérer outre mesure – il la suit à la cuisine, s'adosse au congélateur, l'observe faire en finissant à petites

*Béa je elle*

gorgées le Pomerol divin qui a somptueusement arrosé leurs vespérales agapes.

– Vous savez, parfois j'ai envie de vous appeler Blanchette.

– Blanchette ? Pourquoi Blanchette ?

Il rigole :

– Blanchette c'est, si ma mémoire est exacte, le nom de la chèvre de Monsieur Seguin. Et vous me faites irrésistiblement penser à une petite chèvre.

– Quoi ? Une *chèvre* ?

Le sourire d'Yves s'accentue devant son air scandalisé, il insiste, "Si, si, je vous assure, vous avez un air décidé, un petit front buté, tout à fait cela", il récite : "*Ah! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de monsieur Seguin ! Avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants... Un amour de petite chèvre.*"

– Je vous sais infiniment gré du front buté, encore bien davantage de la barbiche et des sabots. C'est agréable, si j'avais su que je me ferai traiter de la sorte...

– Vous ne seriez pas venue, hein ?

– Peut-être que si en plus...

La dernière assiette rincée elle passe une éponge sur l'évier, voilà c'est propre. Comme il lui souhaite le bonsoir elle lui demande s'il ne pourrait pas lui prêter un livre, "Quel genre ?", "Quelque chose de drôle".

Tiens, aujourd'hui il ne lui interdit pas l'accès à sa chambre, "Sa tanière" pense-t-elle immédiatement en y découvrant, effarée, un désordre plus impressionnant encore que celui de la pièce principale à son arrivée : partout des piles

*Béa je elle*

croulantes de magazines, de cassettes vidéo, des étagères lançant à l'assaut d'un plafond assiégé de toutes parts des corps d'armée de bouquins de tous calibres, sur le lit d'autres revues encore, imbriquées dans un dantesque amoncellement de vêtements jetés pêle-mêle au hasard des déshabillages successifs. Il y a même, trônant majestueusement entre deux dictionnaires un antique poste de radio en bois, "De 1937, et qui fonctionne !", lui précise-t-il fièrement.

Il fouille dans sa "bibliothèque", quelque chose de drôle a-t-elle dit, Balzac, Zola, non, Maupassant, non, Kafka, oui ça c'est désopilant... Il ne voit pas. Ah! si, bien sûr.

– Fallet, vous connaissez ?

– Qui ?

– Fallet, René Fallet. Un type génial. Un style, une "patte"... Si vous ne l'avez jamais lu vous allez découvrir quelque chose, croyez-moi.

Elle n'en démord pas :

– C'est drôle ?

Il pontifie :

– Ma chère enfant, sachez que *Monsieur* Fallet, sublime auteur et non moins sublime soiffard, avait de son propre aveu deux veines dans son œuvre: la veine Beaujolais et la veine Whisky. La première a donné des livres irrésistibles à la verve époustouflante, la seconde – là je le cite à peu près – de déchirants romans d'amour "à saigner dans un bol". Pour ce soir, je vous conseille le Beaujolais.

– Après le Pomerol ?

Décidément elle lui plaît cette fille, qui apprécie les vins et ne semble pas trop ignare dans l'ordre de

*Béa je elle*

leur service. Il lui choisit "Le braconnier de Dieu", lui en livre avec gourmandise les deux premières phrases : "*C'est en allant voter Pompidou que Frère Grégoire rencontra le péché. Paradoxe des paradoxes, le suffrage universel chassa le saint homme du royaume des élus, l'immola sur les autels de la démocratie.*"

– Voilà, le reste étant du même tonneau – et c'est le cas de le dire – il m'étonnerait que je vous entende sangloter.

Elle le remercie, lui souhaite courtoisement une bonne nuit, demeure pourtant quelques instants encore devant lui, serrant son livre contre elle comme une lycéenne ses cahiers. Attendri, il effleure gentiment sa joue d'un doigt léger, "Bonne nuit à vous aussi, Béatrice".

Le lundi matin, tandis qu'elle s'est courageusement attelée au classement des dossiers clients – un imbroglio décourageant, comment diable fait-il pour s'y retrouver ? – et qu'il est près d'elle en train d'imprimer des stickers d'enseigne sur la table traçante, elle entend la porte du bas s'ouvrir, un piétinement de talons féminins pressés dans l'escalier, et voit une pulpeuse créature envahir soudainement leur espace.

Tout sourire la dame qui se dirige vers Yves, du moins jusqu'à ce qu'elle découvre Béatrice assise bien sagement sur sa chaise, c'est d'une voix de banquise qu'elle articule à l'endroit de l'homme – semblant soudain infiniment moins à l'aise – "Je peux te voir ? *Seul* ?".

– Bien sûr, bien sûr Sophie, bredouille-t-il, viens. Heu... Béatrice, vous surveillez le tirage s'il vous plaît.

– Oui, Yves.

*Béa je elle*

La femme sursaute à cette familiarité, s'engouffre rageusement dans le bureau, piteusement suivie du maître de céans qui referme soigneusement la porte de communication derrière eux. Béa tend aussitôt une immense oreille avide, elle a bien évidemment parfaitement saisi la nature de leurs relations, tout autant que les raisons du courroux de la dame, ou plutôt la raison – elle – et s'amuse à l'avance, peu charitable mais bien féminine, de la scène qui ne va pas manquer de suivre.

L'huis de parchemin étouffe à peine les voix :

- Tu peux m'expliquer ?
- T'expliquer quoi ?
- Qui est cette gamine.

Il n'hésite qu'une nanoseconde :

- Une... stagiaire.

Ah! tiens, c'est nouveau ça.

- Une stagiaire ? Et elle t'appelle Yves ?
- Et alors ? Je ne vois pas où est le mal.
- Tu couches avec ?

Il hausse les épaules sans doute, tente bien entendu de la calmer :

- Mais arrête Sophie, tu es ridicule, tu as vu son âge. Bon, écoute, là je travaille, nous en reparlerons plus tard si tu veux bien.

Malheureusement pour Béa le téléphone sonne, elle doit répondre et manque de ce fait plusieurs répliques de cette pièce captivante; lorsqu'elle a raccroché elle n'entend plus rien, mais son imagination supplée assez bien à cette panne de son, ils ont dû se réconcilier. En effet quelques minutes plus tard, Sophie, puisque Sophie il y a,

*Béa je elle*

réapparaît, jetant un regard à la fois triomphant et méprisant à la jeune "stagiaire". Elle lance à Yves, marchant sur ses pas, un intentionnellement fort tendre "Je t'appellerai", avant que de redescendre, altière, abandonnant derrière elle un long sillage de parfum coûteux.

Lui retourne vers son imprimante, tourne un peu autour, nerveux, mécontent, allume maladroitement une cigarette.

– Vous n'avez pas d'ennuis ? s'enquiert Béatrice d'une voix suave.

– Non, non.

Il pourrait parfaitement en demeurer là, pourquoi diable se croit-il obligé d'ajouter :

– C'est une amie, enfin plutôt une... relation de travail, là elle venait me voir à propos d'une commande.

La jeune fille se mord les lèvres au sang pour ne pas lui éclater de rire au nez.

Un soir avant le dîner il décide de lui donner sa première leçon d'informatique; ils redescendent au bureau nantis d'un petit kir, "Après tout ce sont des heures supplémentaires, il faut se soutenir" a-t-il péremptoirement proféré, et elle n'a pas protesté, elle aime bien quand ils prennent l'apéritif tous les deux.

Après lui avoir doctement expliqué la différence entre "hard" et "soft", entre "système d'exploitation" et "progiciels", et avoir initié aux principales commandes et périphériques ce petit clown ("Mais si j'ai peur des souris, moi, qu'est-ce que je fais ?"), il décide de passer sans plus attendre aux exercices pratiques :

*Béa je elle*

– Voilà : nous allons, ou plutôt vous allez, saisir grâce à un tableur – servant à construire des tableaux comme son nom l'indique si justement – les valeurs d'un relevé de compte bancaire. Alors comme je vous l'ai montré à l'instant il y a sur le bureau – non, pas la table petite andouille, l'écran, là – un raccourci permettant d'y accéder plus rapidement.

Précautionneusement elle déplace le curseur sur l'icône ad hoc, peine avec le double-clic, il pose pour lui montrer sa main sur la sienne, menue, fraîche, et douce... L'application se lance, Béa se retrouve devant des rangées de lignes et de colonnes, il lui explique leur affectation, commence à lui dicter les chiffres.

Il demeure debout derrière elle, de temps à autre se penche pour la guider, lui donner des indications, lui apprendre des petits "trucs". À chaque fois qu'il frôle ses cheveux il les respire malgré lui, malgré lui il contemple sa nuque si frêle, découvre soudain qu'il adorait y promener ses lèvres, s'aperçoit tout à coup avec terreur qu'il meurt d'envie de l'embrasser éperdument. Et de la mordre, oui, de la mordre. Si elle tournait la tête leurs lèvres se rencontreraient, égaré il supplie un Dieu auquel pourtant il ne croit guère qu'elle le fasse, et qu'elle ne le fasse pas.

Le téléphone sonne, "Sauvé par le gong !" pense-t-il. Dans un enchevêtrement de soulagement et de regrets, il s'arrache d'elle, va répondre.

– Publi-Diff, bonsoir.

– .....

– Ah! c'est toi. Non, non...

– .....

- Ce soir ?

- .....

- Mais si je suis content, mais c'est que... Bon, je viens. Oui, moi aussi. Mais oui. À tout de suite.

Il raccroche, s'approche d'elle, elle le sent hésiter, sait déjà parfaitement ce qu'il va lui dire.

- Ma petite Béatrice, euh... Excusez-moi mais je dois sortir, nous continuerons demain. Vous... vous dînez toute seule, cela ne vous ennue pas ?

- Si vous devez sortir !

Elle n'a pas détourné les yeux de l'écran pour lui répondre, trop froidement elle s'en rend bien compte mais n'ajoute rien pourtant, ne cherche nullement à tempérer la sécheresse de son ton.

- Je vais éteindre le micro, nous continuerons demain, répète-t-il.

- Comme vous voudrez.

Elle se lève en évitant soigneusement de le toucher, "Pardon", dès qu'ils sont remontés elle va s'étendre sur son lit, où elle s'empare d'une revue. Elle l'entend se préparer, passer dans la salle de bain, remuer des flacons. Au bout d'une dizaine de minutes il revient, embarrassé, et fleurant l'eau de toilette à quinze pas, "Bonne soirée, ma petite Béatrice", il essaye de plaisanter "Cela vous fera au moins un repas tranquille !", mais elle ne saisit pas la perche qu'il lui tend, se contente d'articuler un "Bonne soirée" glacé.



## VII

Rageusement elle jette le magazine à travers la pièce, bien sûr c'est chez cette Sophie qu'il va, qu'il court ventre à terre, dès qu'elle le siffle, comme un chien.

– Comme un chien !

Ah! elle s'est bien trompée sur lui, elle qui le prenait pour un homme fort, quelle blague, c'est un... un paillasson dès que l'autre fronce les sourcils.

Et ils vont faire l'amour, bien sûr, non, pas l'amour, ils vont baiser, *baiser* ! L'amour, c'est ce qu'ils auraient fait peut-être ce soir tous les deux si cette putain n'avait pas appelé, oui cette *putain*, maquillée à la truelle.

Oui ils auraient fait l'amour, il avait envie d'elle, elle en est sûre, viscéralement sûre.

Mais comment a-t-il pu partir, comment n'a-t-il pas compris ? Compris quand elle a retiré sa robe dans la cabine d'essayage, exprès, pour qu'il la voie

*Béa je elle*

presque nue ? Il croit peut-être qu'elle se montre ainsi à n'importe qui ? Pourquoi n'a-t-il pas réalisé qu'elle l'aimait ? Parce qu'elle l'aime, elle l'aime, et il est avec une autre. Ses yeux s'emplissent d'eau, elle pleure silencieusement, les épaules secouées de frissons.

Tout à l'heure tandis qu'il lui montrait le maniement de l'ordinateur, qu'il la frôlait sans cesse, qu'elle sentait son souffle dans son cou, elle fermait les yeux, attendait, attendait, certaine que sa bouche allait se poser sur elle. Et ce téléphone soudain... Mon Dieu...

Elle se lève, tourne un peu dans la pièce, désorientée d'être seule dans cet appartement qui lui redevient instantanément étranger, et hostile. Il faut absolument qu'elle trouve quelque chose d'autre, qu'elle s'en aille, vite; elle lui laissera tous les vêtements qu'il lui a achetés, elle ne veut rien de lui.

Dans la cuisine elle contemple, désolée, la salade composée, elle avait essayé de faire quelque chose de joli, quelque chose de bon, pour lui... Machinalement elle y pioche avec ses doigts quelques feuilles, un croûton... Non, ça ne passera pas. Elle range le saladier dans le réfrigérateur après l'avoir recouvert d'un film transparent, retourne s'abattre sur son lit.

– "Ma petite Béatrice" !

Mais de quel droit l'appelle-t-il ainsi ? Elle n'est pas à lui, elle n'est à personne.

Oh! non ce n'est pas difficile de deviner ce qu'ils vont faire, et après sans doute il fumera, allongé près d'elle, et il dira d'un petit air protecteur : "C'est une pauvre fille qui traînait dans la rue, je n'ai pas eu le cœur de l'y laisser", alors l'autre salope

*Béa je elle*

susurrera "Quand même, tu ne vas pas la garder chez toi, mon chéri ?", et lui, ce lâche, qui s'aplatira : "Mais non, je lui trouverai une chambre quelque part, ne t'inquiète pas".

La jeune fille se crucifie à évoquer ce supposé dialogue, redoublant de sanglots, humiliée, déchiquetée.

Une heure plus tard elle contemple toujours la même tache au plafond, elle a essayé de lire mais a renoncé, même son Fallet n'est pas parvenu à l'arracher à sa peine. Soudain elle tressaille, la clé dans la serrure du bas, comment, déjà ? À la manière dont il claque la porte elle devine qu'il n'est pas content, un sourire cruel et satisfait étire ses lèvres, ça n'a pas dû aller, oh! comme c'est bien, mais il faut qu'elle en soit sûre, il faut qu'elle le voit. Bien sûr il ne viendra pas près d'elle pour lui raconter, elle se lève, fait mine de se rendre à la cuisine.

– Tiens, vous êtes rentré ?

Un bref acquiescement, il affecte un air insouciant qui ne la leurre pas une seconde, à cet instant elle sait avec certitude qu'il ne s'est rien passé de ce qu'elle redoutait si fort, il n'a pas sur le visage – tant s'en faut – cet air rassasié et suffisant du mâle revenant de copuler. Un immense soulagement l'envahit, elle danserait de joie mais n'en laisse rien transparaître, ça non, elle lui en veut trop. Minutieusement indifférente elle l'informe que la salade se trouve dans le réfrigérateur, s'il n'a pas mangé il peut se servir. Puis elle regagne sa couche.

Yves n'a pratiquement pas dormi quand le jour se lève. Évidemment. D'abord cette scène chez Sophie, sa suspicion, ses reproches dès son arrivée, la colère qui l'a empoigné lui d'un seul coup, "Tu

*Béa je elle*

m'emmerdes, d'ailleurs cela ne te regarde pas, je n'ai pas de compte à te rendre. Oh! et puis ça suffit, j'en ai marre, je me casse !". Il a claqué la porte, un peu abasourdi de cette rupture éclair, a-t-il tout fait pour l'éviter ou a-t-il saisi au bond l'occasion de mettre un terme à une liaison où l'habitude tenait sans trop de doute la plus grande place ? Il faut dire aussi que, pas une seconde, il n'a cessé de penser à cette gosse, et qu'il brûlait de la retrouver. Mais qu'est-ce qu'il a, bon dieu ? Et en plus elle aussi faisait la gueule quand il est rentré, de toute manière les bonnes femmes ne savent faire que ça, dès le berceau. Et merde, à elle non plus – à elle surtout – il n'a pas de compte à rendre, non ? De quoi se mêle-t-elle ? Et il n'est pas arrivé à quarante-cinq berges pour se laisser emmerder par des gonzesses. D'ailleurs il a déjà donné.

Bien entendu la gueule elle la fait encore ce matin, dans la cuisine où ils se succèdent en échangeant des bonjour froidement polis, dans le salon où ils se croisent sans s'approcher. Surtout pas. Pourtant non, elle ne fait la tête, en fait finalement un peu gênée de son attitude d'hier soir elle attend qu'il fasse la paix, qu'il lui parle gentiment, qu'il efface tout d'une parole, d'un rire. Mais rien ne vient, c'est sans desserrer les lèvres qu'il s'en va prendre sa douche, ensuite elle se lave à son tour, quand elle sort de la salle de bains il est déjà descendu au bureau, il ne profère pas un son lorsqu'elle l'y rejoint.

La matinée se passe ainsi, glacée et interminable, à peine ponctuée de quelques brefs échanges scrupuleusement professionnels.

Le midi, il prétexte un rendez-vous pour ne pas aller déjeuner chez Colette, il ment, Béatrice le sait

*Béa je elle*

bien puisque c'est elle qui tient désormais son agenda.

À Lucien qui s'étonne durant le repas de son silence et de son air triste, elle répond que ce n'est rien, qu'elle a mal dormi, puis elle continue de pétrir machinalement des petits tortillons de mie de pain.

– Princesse, tu viens quand même prendre le café à l'atelier tout à l'heure ?

Lui la tutoie maintenant, pour lui c'est un bébé en jupons qu'il aurait largement pu faire sauter sur ses genoux, elle ne s'y résout pas, toujours un peu intimidée par ce colosse au verbe haut, mais elle l'aime bien.

– Oui, oui, bien sûr...



## VIII

Impitoyable elle me fixe, implacable elle martèle "Il ne t'aime pas, il ne t'aimera jamais, regarde-toi, tu es laide, tu n'as même pas de seins, regarde-la elle, ça c'est une femme, une vraie, qu'est-ce que tu croyais, qu'il allait la quitter, pour toi ?". Et elle s'esclaffe, son rire haineux et triomphant crépite dans ma tête, va-t'en, VA-T'EN, je hurle en jetant mon poing fermé sur sa figure satanique, son visage explose, son sang se mêle au mien, coule le long de ma main, je frissonne de dégoût.

– Que se passe-t-il ? Mais vous êtes blessée !

Il a fait irruption comme un fou, je crie :

– De quel droit entrez-vous dans la salle de bains quand j'y suis ?

Il balbutie :

– Mais j'ai entendu...

*Béa je elle*

– Laissez-moi, je vous le paierai votre miroir si c'est cela qui vous inquiète, mais laissez-moi je vous dis. Et surtout ne me touchez pas !

Ses traits se crispent, tiens il semble avoir mal, tant mieux, statufié il me dévisage, je le chasse, "Sortez", sans un mot il m'obéit, quitte la pièce, referme la porte. Je chancelle, me rattrape au lavabo, ouvre le robinet d'eau froide, regarde dans un brouillard les traînées rouges virer au rose, écœurantes.

## IX

Trois jours s'écoulaient, désertiques à hurler, il n'est pas revenu une seule fois au restaurant le midi, il doit traîner dans sa voiture sans manger, quand il rentre il a l'air fourbu, et désespéré.

Elle continue de travailler, sans joie mais avec opiniâtreté, bien sûr il ne lui a pas proposé à nouveau de lui apprendre à se servir des micros.

Juste un matin elle s'est écroulée en larmes dans les bras de Lucien, n'a toutefois apporté aucune réponse à ses interrogations emplies de sollicitude embarrassée.

Pour ce dernier c'est un mystère complet, mystère qui ne s'est éclairci que lorsque Colette, à qui il racontait la scène, a proféré sur un ton d'absolue évidence :

– C'est pas difficile à deviner, elle est amoureuse d'Yves, ta petite.

– Non ? Tu crois ?

La femme a haussé les épaules :

– Le nez au milieu de la figure. Ah! t'es pas fin, je te jure.

– Merde, il ne manquait plus que ça ! Il a grimacé, tandis que Colette poursuivait placidement :

– Et lui aussi, mais il n'ose pas, parce qu'elle est trop jeune. Trop "petite" justement.

– Qu'est qu'on peut faire ?

– Rien, bien sûr, les laisser se débrouiller. S'ils doivent se rejoindre, ils y arriveront bien tout seuls. Rappelle-toi qu'il dorment – ou font semblant – à cinq mètres l'un de l'autre. Ça m'étonnerait que ça dure éternellement, et il n'aura pas besoin de nous pour trouver son lit. Ou elle le sien.

Le jeudi soir, alors qu'Yves et Béatrice dînent face à face sans se regarder, elle tentant d'avalier quelques bouchées, lui fixant vaguement son assiette, elle lui annonce soudain qu'elle a téléphoné à un foyer qui accepte de l'héberger quelques temps, "Je partirai demain matin". Il relève brusquement la tête, la regarde, semble sur le point de lui dire quelque chose, se ravise, hausse les épaules, "Comme vous voudrez", puis se lève, disparaît dans sa chambre.

Groggy il se laisse tomber sur le lit, elle va partir, ses tripes se lacèrent à cette idée, ce n'est pas possible.

"Qu'est ce que tu as Ducon ? grince-t-il, tu veux te taper une petite jeune, c'est ça ? Mais regarde-la, elle n'a pas de nichons, pas de fesses, qu'est-ce que tu veux en foutre, bordel ?". Il s'applique à employer des termes précis, "Je serais curieux de voir sa chatte, tiens, une chatte de même !", averti par un sûr instinct qu'il demeure infiniment moins dangereux de parler de cul que de cœur.

*Béa je elle*

Malheureusement ces mots mêmes le torturent davantage, *sa chatte*, il aimerait bien la contempler, justement. Et c'est dans l'hypermarché qu'il revoit soudain la jeune fille, lorsqu'elle a plaqué sur elle cette chemise de nuit si blanche, si chaste, qu'il voudrait tellement maintenant retrousser, pour dévoiler ses cuisses, et sa chatte, oui.

Il l'entend aller et venir dans la salle de bain, la devine s'apprêtant pour la nuit, se torture à l'imaginer revêtant cette virginale tunique.

Lorsqu'elle sort il l'entend s'arrêter devant son huis, hésiter, y gratter enfin timidement :

– Yves ? Je voulais vous dire bonne nuit. Je voulais aussi m'excuser de... de n'avoir pas été très gentille ces derniers jours. Je vous laisserai les vêtements, je crois que c'est mieux, mais ne pensez pas que c'est parce que je vous en veux, je vous jure que ce n'est pas cela.

Elle se tait quelques secondes, reprend :

– Je voulais vous dire aussi que vous avez été très bon pour moi et que... que je ne vous oublierai jamais.

Elle demeure encore quelques secondes à la porte, s'éloigne finalement.

Il se prend la tête dans les mains, se lève, tourne en rond, se rassoit, pousse un grognement, sans réfléchir plus avant il se rue dans le salon, écarte brutalement le rideau de séparation. Elle est debout près de son lit, le regardant, ne semblant pas même surprise de sa cavalière intrusion, attendant.

– Écoutez... commence-t-il.

Elle le considère toujours, qu'elle est belle, bon dieu qu'elle est belle, une rage le prend, contre lui, contre elle, contre le monde entier. Il s'approche, la

*Béa je elle*

saisit aux bras, la secoue sauvagement, saoulé de colère, de douleur, grondant, hurlant :

– Écoute-moi, écoute-moi bien : que tu veuilles te tirer c'est ton droit et d'ailleurs je n'en ai rien à foutre, tu as compris, *rien à foutre* ! Mais figure-toi que quand je donne quelque chose on ne me le refuse pas, les fringues tu les prends, et tu les foutras sur ton cul, tu m'entends, DIS TU M'ENTENDS ? SUR TON CUL !

Elle ne répond pas, ne bouge pas, ne tente pas un geste pour échapper à son étreinte furieuse. Devant lui juste ses yeux pâles, qui semblent le scruter jusqu'à l'âme. Elle ne réagit pas davantage à son soudain tutoiement qu'à sa grossièreté, et cette inertie décuple sa rage, mais qu'elle l'arrête, qu'elle le gifle, qu'il redescende sur terre. La voir nue, oui la voir nue, maintenant, et la prendre, il ne peut plus résister, cette fois-ci tant pis, il la lâche mais c'est pour l'agripper aussitôt par sa chemise de nuit qu'il déchire d'un coup, dévoilant sa poitrine de fillette, son ventre, la petite vallée triangulaire de son sexe. Elle laisse échapper un gémissement, il lui en faudrait bien plus pour le stopper à présent, il écrase sa bouche sur sa bouche, heurte ses dents, cherche sa langue, la trouve et s'en empare, tandis que sa main parcourt fébrilement son corps exhibé; elle trébuche sur le matelas, tombe, tout de suite il est sur elle, écartant ses cuisses, il se contorsionne pour se dégrafer, sans ménagement il la pénètre, elle pousse un cri.

## X

Atterré il reprend conscience, c'est ça un violeur ? C'est cette fumée rouge sang qui aveugle, pour un éclair de peau nue, un parfum de femme, une tiédeur de chair ? Toujours dans son ventre, il psalmodie à l'infini : "Pardonne-moi, pardonne-moi ma petite fille, je t'en supplie pardonne-moi", il n'ose pas même lever les yeux sur elle, jamais il n'a eu autant honte de lui.

Il croit tout de bon rêver éveillé lorsqu'il entend sa voix, étrangement tendre et caressante :

– Vous pardonner de quoi ? De m'avoir fait l'amour, alors que je le voulais ?

Il se redresse, désorienté, la regardant lui sourire, sans comprendre :

– Tu le... voulais ?

– Oui. Plus que tout.

Il ne semble pas réaliser, elle murmure :

*Béa je elle*

– Si je n'avais pas voulu je me serais débattue, j'aurais crié, et vous m'auriez laissée, j'en suis sûre.

Lui n'en semble pas si certain que cela, il paraît même si malheureux, si coupable qu'elle insiste :

– Évidemment vous m'auriez laissée, vous n'êtes pas un soudard, ne vous torturez pas ainsi, croyez-vous que je serais restée chez vous sinon ?

Elle l'enlace éperdument, avant de lui souffler tout bas : "Je voudrais dormir avec vous cette nuit".

– Mais... Oui. Oh ! oui. Attends.

Tout doucement il se retire d'elle puis se relève, "Tu vas voir, nous allons rapporter ton lit là-bas".

La jeune fille retire les draps, lui traîne le matelas à travers l'appartement tandis qu'elle se précipite dans sa chambre, ôte le tas de vêtements, arrache la literie qu'elle jette rageusement dans un coin de la pièce, peut-être la putain s'y est-elle vautrée, elle en frémit de répugnance, et d'irritation. D'ailleurs elle les passera à l'eau de Javel.

Il tire le matelas sur le sommier, amoureuxment elle refait le lit, *leur* lit. Enfin tout est prêt, elle vient contre lui, se coule dans ses bras, cherche sa bouche, "Maintenant j'ai le droit de vous embrasser, souffle-t-elle, j'en avais envie vous savez, tellement envie".

Il ne se fait pas prier, elle embrasse un peu maladroitement, il le lui dit en souriant, elle ne sourit pas elle, c'est avec une mine posée et réfléchie qu'elle profère : "Vous m'apprendrez, je veux que vous m'appreniez tout".

– Tout ? "Vaste programme !" comme disait jadis un général au nom bien de chez nous. Mais tu ne vas pas continuer à me vouvoyer...

*Béa je elle*

Elle fait timidement "non" de la tête, se niche vite dans son cou pour lui murmurer à l'oreille, bien cachée : "Écoutez-moi : je t'aime".

Elle frissonne, évidemment sa chemise de nuit en lambeaux ne doit pas lui tenir bien chaud, il s'en inquiète, "Tu n'as rien d'autre ?" "Si, mon pyjama, mais il est trop moche". Elle a une autre idée :

– Prêtez... Prête-moi un des tiens.

– Tu vas être belle !

Hélas si, même comme cela elle l'est. La veste lui suffit amplement – et c'est le mot – pour recouvrir et recouvrir et ses charmes et sa décence, elle est à craquer ainsi, petite fille déguisée en petit garçon. Mais lorsqu'elle le voit ramasser la pauvre chemise de nuit lacérée et la rouler négligemment en boule, elle s'inquiète, "Que fais-tu ?", "Poubelle" lâche-t-il laconiquement, comme une lionne elle bondit, lui arrache le tissu des mains :

– Ne touche pas à cela, c'est à moi !

– Mais c'est tout déchiré.

– Justement !

Il ne cherche pas à approfondir ce curieux "justement", sûr qu'il ne serait pas arrivé à son âge respectable s'il avait jamais cherché à comprendre ces étranges bipèdes qui nous sont compagnes de temps à autre, amour parfois et croix toujours.

Il la porte, adorable fêtu de paille, sous la couette, l'y rejoint, blottie dans ses bras elle est si bien. Bien ? Non, ce mot est ridicule, elle n'est plus qu'émerveillement, extase, bonheur pur, éblouissante lumière. Elle se serre contre lui, qui sent sa peau tiède épouser tout son corps, bien sûr il s'émeut, veut la reprendre, elle l'arrête, infiniment désolée : "Excuse-moi, mais tu m'as fait... un peu

*Béa je elle*

mal tout à l'heure, je crois qu'il vaut mieux attendre demain". Aussitôt il se désespère, "Mon pauvre bébé, c'est vrai que je t'ai fait mal ? Je suis une brute...", mais elle le couvre de baisers, "Ce n'est rien, si tu savais comme je suis heureuse, justement".

Encore un "justement", cette fois-ci il veut savoir, l'interroge, l'interroge aussi – tant qu'il y est – sur sa si jalouse sauvegarde d'un morceau d'étoffe déchiqueté. Elle le fixe, toujours de son petit air sérieux qui le fait fondre :

– Pourquoi ? Parce que cette chemise de nuit je la garderai toujours. Je ne sais pas si tu m'aimes, je ne sais pas si tu m'aimeras un jour, ni pour combien de temps mais ta violence de ce soir m'a été... douce, oh! oui douce, si tu savais. Et tes cris, tes jurons mêmes, pour moi c'était des mots d'amour. Tu vois, chaque fois que je la regarderai je pourrai me dire qu'au moins une fois dans ta vie tu as eu envie de moi, vraiment envie de moi. C'est pour cela aussi que je suis heureuse que tu m'aies fait mal. Et... fière.

C'est peut-être – c'est sans doute – la plus belle parole d'amour qu'on lui ait jamais dite. Mais il tient à rectifier, à rétablir la vérité :

– Une fois dans ma vie ? Parce que tu crois que je n'ai eu envie de toi qu'une fois depuis que tu es là ? Mais dix fois, cent fois, mille fois hélas. Dès que tu parlais, dès que tu bougeais, chaque fois que tu respirais. Et quand tu étais près de moi, quand tu remettais tes cheveux, quand tu penchais un peu ton visage pour écouter ce que j'étais en train de te dire, tu sais, comme tu fais, j'avais envie de prendre ta bouche, et de te dévêtir, et de te prendre dans mes bras, comme une enfant et comme une femme, et de te garder là, contre moi, pour toujours. Et

*Béa je elle*

quand je te touchais, oh ! quand je te touchais, même par inadvertance... *Une fois ?*

Elle s'écrie, bouleversée, radieuse :

– C'est vrai, Yves, c'est vrai ? Mais tu m'avais dit que je n'étais pas ton genre, alors moi je croyais...

Ouais, il a dit ça. Et aussi qu'elle pourrait être sa fille. Comme si les mots savaient élever de si solides barrières.

– Moi je t'attendais, tu sais, poursuit-elle. Je me suis mise presque nue devant toi dans la cabine d'essayage, exprès, pour que tu le comprennes. Aussi, elle baisse la voix, pour que je... que je sache si je pouvais te plaire quand même un petit peu.

Un silence, puis :

– Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ? Plus vite ?

À cela il a une réponse hélas, évidente et douloureuse, douloureusement évidente :

– Parce que tu es une petite fille, et que je suis un vieux monsieur.

Elle bondit :

– Ce n'est pas vrai !

– Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? Que tu es une petite fille ou que je suis un vieux monsieur ?

– Les deux. Moi je suis une femme...

– Très âgée !

– Non, pas très âgée, mais une femme, à vingt-cinq ans on n'est plus une gamine, et toi tu n'es pas un vieux monsieur mais un homme mûr, et c'est - entre autre - ce qui me plaît chez toi.

Il se retient de lâcher un "Ça te passera" désabusé, pourquoi gâcher cette nuit ? Tendrement il se

*Béa je elle*

penche sur elle, ôte doucement le drap qui la recouvre, défait un par un les boutons de sa veste de pyjama, en trouve d'autres en écartant le tissu, tout petits, tout roses, infimes boutons d'amour qu'il contemple, ébloui. Elle tremble, mais le froid n'y est pour rien :

– Ne me regarde pas comme cela, je ne veux pas, je suis laide, balbutie-t-elle.

– Laide ???

– Oui. Et puis je n'ai pas de seins.

Il sourit :

– Mais si tu en as, il ne sont pas... énormes, voilà, c'est tout. Mais ils sont mignons, si mignons...

Il rit soudain, "Connais-tu ce qu'a écrit à cet adorable sujet Louis Bouilhet, un poète du XIX<sup>ème</sup> siècle, grand ami de Flaubert ?"

– Ben, non...

Il déclame :

– *Qu'importe ton sein maigre, ô mon objet aimé  
On est plus près du cœur quand la poitrine est plate  
Et je vois comme un merle en sa cage enfermé  
L'amour entre tes os, rêvant sur une patte.*

Elle éclate de rire, "Non, *entre tes os*, tout de même, tu exagères je ne t'aime plus", puis vite elle l'embrasse, pour conjurer ses derniers mots.

Elle hésite lorsqu'il lui murmure "Ouvre tes jambes", d'une voix sourde il réitère son ordre, elle obéit lentement, gênée, elle n'a pas l'habitude de s'offrir ainsi à un regard. Doucement, très doucement il pose ses lèvres sur ses seins si injustement décriés, les embrasse, les sent durcir, il descend, souffle : "N'aie pas peur, je ne te ferai pas

*Béa je elle*

de mal", descend encore, sa bouche effleure son ventre, prend possession de son sexe.

\*\*\*

Elle a crié, oh! comme elle a crié, il s'en est trouvé aussi troublé que s'il avait assisté à une naissance, après elle s'est jetée dans ses bras, toute palpitante d'amour, lui a juré que jamais, pas une seule fois, un homme ne l'avait ainsi anéantie. Et il s'est accordé l'illusion de la croire.

– Tu sais, a-t-elle murmuré à son oreille, personne ne m'avait encore embrassée... là.

Le Ciel en soit loué, Yves ouvre les yeux à l'aube, bien avant que le réveil ne fasse retentir son appel comminatoire. Précautionneusement il s'écarte de la petite chair chaude lovée en boule contre lui, se lève, récupère sans bruit ses affaires, gagne la porte qu'il ferme ensuite dans le silence le plus absolu, ouf, elle ne s'est pas réveillée.

Tandis que la cafetière fait entendre ses chuintements de gargouille, il tourne et vire dans la cuisine, équitablement partagé entre l'allégresse et la circonspection, entre l'enchantement et la terreur. Avec mille précautions il se verse une tasse de café, va s'asseoir sur le canapé, pose doucement sa tasse sur la table de verre, surtout ne pas faire de bruit, Blanchette dort. Sa Blanchette. Il sourit, s'attendrit, puis s'emporte, "Arrête, tu veux, arrête !".

À froid évidemment son âge lui bondit au cœur, au ventre, les lacère consciencieusement. Vingt-cinq ans... N'importe quoi ! Non, il faut qu'il lui parle, qu'il lui dise que ce n'est pas possible, qu'ils se sont égarés, que d'ailleurs elle doit comprendre qu'elle ne

*Béa je elle*

l'aime pas, que c'est juste parce qu'elle était seule et malheureuse qu'elle a ainsi succombé à un peu de tendresse, et de protection.

Mais la porte de la chambre s'ouvre, elle arrive, titubante de sommeil, sans mot dire elle investit ses genoux, s'y installe commodément, niche son museau dans son cou, et son beau discours se désagrège avant même d'avoir été prononcé.

– Que fais-tu déjà debout ? gronde-t-il à voix basse.

– Mmmh... envie de faire pipi.

– Eh bien vas-y, tu ne vas pas faire pipi sur mes genoux ?

– Si, pourquoi pas, je suis bien là, moi.

Et elle se trémousse un peu comme pour mettre sa menace à exécution, évidemment il ne reste pas longtemps insensible au contact de son petit minou tout nu, tout doux, tout chaud, elle le sent se dresser contre elle, "Tu veux ? souffle-t-elle, viens...", il a l'incommensurable héroïsme de refuser, "Pas encore, je t'ai fait mal hier soir".

Ils se saoulent de baisers, nonobstant l'heure matinale elle ne veut rien savoir pour aller se recoucher s'il ne vient près d'elle, "Non, j'ai du boulot en retard, je vais descendre".

– Je viens avec toi.

– Non !

– Si !

– Je t'ai dis non, tu vas retourner dormir. À la fin, qui commande ici ?

– C'est toi mon chéri, c'est toi. Mais moi... je n'obéirai peut être pas toujours.

Elle se fait câline, suppliante :

*Béa je elle*

– Laissez-moi aller dans la montagne, monsieur Seguin, je ne risque plus rien, le loup m'a déjà mangée.

Il soupire :

– Ce n'est sans doute pas ce qu'il a fait de mieux, le loup. Et puis, ajoute-t-il dans un ultime sursaut d'autorité, je dois me laver, j'ai besoin de la salle de bain.

– La belle affaire, tu ne m'y gênes pas, je me doucherai pendant que tu te raseras.

– Et vice-versa ? grommelle-t-il.

Tandis qu'il se rase en effet, tentant de s'apercevoir dans le seul éclat de miroir qui subsiste, pestant "Ah! c'est commode je te jure, trois centimètres carrés, comment fichtre as-tu fait ton compte ?" elle se glisse derrière lui sans répondre, ôte prestement sa veste de pyjama, pénètre dans la douche en laissant à son habitude la porte coulissante ouverte; Yves attend qu'elle ait commencé de se savonner pour s'approcher.

– Voyeur !

Puis, plaintivement :

– Laisse-moi, pas quand je me lave.

Il se campe devant elle, "Pourquoi ?", "Ça me gêne", il s'empare du savon, "Tu vas encore mettre de l'eau partout, prétexte-t-il, c'est moi qui vais te laver"; parole elle rougit, sa pudeur l'amuse et l'enchanté, tout de même comme elle devait être amoureuse pour se dévêtir devant lui dans cette cabine d'essayage. Elle lui obéit pourtant quand il ordonne "Tourne-toi", s'abandonne même quand il insiste entre ses reins, ferme les yeux, quémende un baiser pour masquer son trouble à la fin de la cérémonie.

*Béa je elle*

Comme de bien entendu ces sensuelles ablutions ont rendu son amant plus triomphant que jamais, la jeune femme pouffe, "Si vraiment tu ne veux pas que nous..., alors je te suggère de l'eau froide, beaucoup".

Heureusement qu'ils sont descendus tôt, car dire qu'ils œuvrent d'arrache-pied ce matin-là serait excessif : à chaque seconde elle se lève pour se rapprocher de lui sous les plus fallacieux prétextes, "Qu'est-ce que tu as écrit, là ?", "Ça c'est bien la date de livraison ?", voire : "Je n'ai plus de stylo, tu peux m'en donner un autre ?".

Bien entendu à chaque fois il l'enlace, l'embrasse, elle ne consent à regagner sa place que dûment pourvue de sa provision de baisers, "d'oxygène" soutient-elle, "Est-ce ma faute si je ne peux vivre sans oxygène, tu ne comptes quand même pas que je meure pour te faire plaisir, n'espère surtout pas te débarrasser de moi aussi rapidement".

Et si ce n'est elle qui s'approche c'est lui qui vient rôder près de son amoureuse, mettre ses mains sur ses seins, dans ses cuisses, mordiller cette nuque fragile qui le fascine, elle crie : "Arrête, je vais avoir des bleus !", mais voudrait en avoir partout, que le monde entier voit bien du premier coup d'œil qu'elle lui appartient.

On peut penser comme le travail avance vite.

Lui s'en alarme soudain, voyant l'heure tourner :

– Bon, maintenant ça suffit, un peu de sérieux !

Il a grondé, impressionnée elle se remet à ses dossiers, à peine dix minutes s'écoulent qu'il s'écrie : "Mais j'y songe, comment cela tu n'as plus de stylo ?". Il se lève, se dirige à pas résolus vers son bureau, se plante devant elle et articule, sévère :

*Béa je elle*

– Mademoiselle, je me suis aperçu que depuis votre arrivée au sein (elle glousse), pas de déplorables calembours je vous prie, au sein disais-je de notre chère entreprise, notre consommation de fournitures de bureau en général et de stylos en particulier a fait un bond prodigieux. En tant que gestionnaire de la dite entreprise, je m'en inquiète, légitimement, et je dois vous avouer, à mon vif regret, que je vous soupçonne de les dérober.

– Oh, c'est même pas vrai !

Il a une moue hautement sceptique, poursuit sans tenir davantage compte de son exclamation indignée :

– J'ai le pénible devoir de m'en assurer, pour ce faire il va me falloir vous fouiller.

Elle soupire, le plus hypocritement du monde :

– Si c'est votre devoir, monsieur...

– Levez-vous.

Elle obéit, le laisse s'approcher, avec une lenteur exaspérante il défait un à un les boutons de son chemisier, l'écarte complètement, elle ferme les yeux quand il relève sa jupe, qu'il fait glisser son slip le long de ses cuisses, qu'il le retire complètement. Elle s'accote au bureau, s'offre, il la contemple et elle le laisse la regarder sans protester cette fois-ci, "Viens" souffle-t-elle au bout de quelques instants, il ne réagit pas elle insiste : "Viens, je te veux dans mon ventre". Il cède, doucement il entre en elle, tremblant de la blesser à nouveau, doucement toujours il bouge en elle, elle répète : "Viens, prends-moi, je veux te sentir venir, venir dans moi, je suis ta femme".

\*\*\*

Ils chuchotent, enlacés, soudés l'un à l'autre. Il s'inquiète, tout bas :

– *Tu n'as pas joui, toi.*

– *Je ne voulais pas.*

– *Pourquoi ?*

– *Parce que je voulais te donner, sans rien prendre pour moi. Tu comprends ?*

Il hoche la tête, oui il comprend, comme elle est...

– *Je ne t'ai pas fait mal ?*

– *Non. Je te jure.*

Il rit soudain, "Je suis heureux tu sais", "Tu m'aimes ?" demande-t-elle comme en suppliant, elle le sent hésiter, insiste, "Si tu m'aimes dis-le moi, j'en ai besoin tu sais, tellement besoin". Il sait à cette minute qu'elle dit vrai, qu'elle a en effet besoin de l'entendre le lui dire, viscéralement besoin, alors dérogeant à son principe sacré de ne jamais plus prononcer ces syllabes mortifères, ces phonèmes qui nous dénudent jusqu'à l'âme pour nous livrer pantelant aux coups de l'adversaire – des coups qui arriveront obligatoirement, un beau jour ou une sale nuit – il la serre encore plus fort, embrasse ses cheveux, murmure à son oreille : "Oui, mon amour, oui, je t'aime".

S'il ne la tenait pas si embrassée, elle défaillera de bonheur, où trouve-t-elle la ressource de s'enquérir soudain malicieusement : "Mais dis-donc, tu as bien prétendu que c'était un *pénible devoir* de me fouiller ? Espèce de mufle !". Et lorsqu'il lui rétorque : "Le devoir... conjugal", elle ne retient, midinette, que le dernier mot.

*Béa je elle*

Il descendent, "On va aller prendre le café avec Lulu, il doit être arrivé", ils arrivent à l'atelier main dans la main, deux gamins battant les chemins des amours buissonnières, essoufflés et rieurs.

Le plus obtus des bipèdes ne s'y fourvoierait pas une seconde, bien sûr il n'a suffi que d'un regard à "Lulu" pour saisir, "Ça va comme vous voulez ?" interroge-t-il, à peine narquois.

- Pas... mal. Tu as du café ?

- Ça va être.

L'œil en coin il lorgne sa petite princesse, transfigurée de joie, resplendissante d'amour, allons, Colette avait raison, il a bien su trouver son lit, "Ou elle le sien" rigole-t-il in petto.

Sitôt le café passé il les sert, prend place derrière son bureau, les regarde, goguenard, en soufflant sur sa tasse sans articuler un mot. La jeune fille se tient scrupuleusement à quelques centimètres de son "patron", soudain ce dernier l'attire à lui, passe la main autour de sa taille, considère Lucien farouchement, hurlant par toute son attitude : "Elle est à moi, et alors, tu as quelque chose contre ?".

- Vous avez fini les plans de Parmont ? lâche l'autre tranquillement.

Il a dit "vous", donnant à sa manière son satisfecit à la situation, Béa sent Yves se détendre contre elle, sans doute craignait-il la réaction de son associé.

- Presque, tu les auras tout à l'heure.

Elle devine qu'elle doit les laisser, finit sa tasse, "Je vais monter faire le lit, et un peu de ménage", s'éclipse. "Le" lit, Lucien se réjouit silencieusement.

Dès qu'elle est sortie, il contemple son associé allumer négligemment une Gitane, négligemment

*Béa je elle*

souffler la fumée par les naseaux, s'intéresser soudain passionnément au plafond et aux murs. Il ne pipe mot, attend.

– Tu la trouves trop jeune ? l'interroge Yves brusquement.

– Je ne vais pas te dire qu'elle est vieille. Mais enfin, on est jamais trop jeune.

Un claquement de lèvre agacé :

– Ne joue pas au con. Pour moi, je veux dire.

– C'est peut-être à elle de juger, non ?

– Ouais. Mais enfin, il ne m'était pas interdit de juger, moi aussi...

Lucien a un haussement d'épaules fataliste qui tonitrué à tous les échos : "Maintenant c'est peut-être un peu tard", sentant bien quand même que son copain est un peu-beaucoup paumé, il se lève, fait le tour du bureau, pose familièrement sa main sur son épaule :

– Tu peux pas te laisser aller à être heureux, pour une fois ?

Yves hoche la tête, sans se retenir toutefois de penser que ce bonheur là il risque de le payer cher. Et chair.

## XI

Tambour battant elle prend possession de sa vie pour l'organiser à sa guise, commence bien entendu par l'appartement, et dans celui-ci non moins évidemment par la pièce la plus sinistrée, la chambre. Yves a préféré battre en retraite au premier dans son bureau, il a déjà confié ce qu'il pensait des tautologiques femelles râleuses, et à quel point elles le terrorisaient. Peu soucieux d'ouïr une fois de plus son amour (?) vitupérer cette "écurie d'Augias", il retrouve sans déplaisir ses micros, elle finira bien par se calmer. N'a-t-elle pas en outre péremptoirement déclaré qu'il lui fallait une table, "une vraie", qu'on n'était pas en camping, que ce n'était pas bon pour la digestion de manger plié en deux, et puis un lampadaire halogène, "On n'y voit rien ici !", et des rideaux, et de la musique, "Pourquoi diable cette chaîne est-elle dans un carton ? Installe-la *moi*, veux-tu !", "Et si on avait des plantes vertes, tu ne crois pas que ce serait un peu plus gai ?", "Je ne veux pas d'outils dans ma cuisine, allez, retire-moi tout ça !", sans omettre

l'inévitable : "Mais qu'as-tu donc fait sur cette moquette, comment veux-tu maintenant que j'ôte ces taches ?".

On comprend sans trop de peine qu'il ait choisi de fuir, retraite sans gloire certes mais frappée au coin de la sagesse, non sans s'exclamer douloureusement – évidemment pas devant elle, il n'est pas suicidaire – à l'adresse d'un Dieu absurdement réputé omniscient : "Vous avez dit, je vous cite : *il n'est pas bien que l'homme vive sans femme*, parce que vous croyez vraiment qu'avec c'est mieux, alors pourquoi n'en avez-vous pas pris une, vous, hein ?". Dieu, embarrassé, ne répond pas, se détourne lâchement.

Elle s'est attaquée en premier lieu à la bibliothèque, considérant avec quelque effroi les innombrables bouquins s'ébattant joyeusement, debout, couchés, en travers, menant une ronde infernale en braillant à tue-tête : "Non ce n'est pas pratique et alors ?". Sourde à leurs vociférations elle les a alignés sans pitié, puis s'est attaquée aux cassettes vidéo, enfin aux piles de revues. À grand renfort de battements de paupières suppliants, elle a embauché Lucien pour transporter la majeure partie de ces dernières au grenier, "Mais ne lui dites rien, n'est-ce pas, sinon il va crier".

Ce gros benêt s'est exécuté, il lui mangerait dans la main et elle le sait parfaitement, en use et abuse sans vergogne : "Oh! Lucien, vous seriez *si* gentil de me mettre une prise là, et une ici, et puis peut-être une autre aussi là, si c'est possible, qu'on puisse retirer ces rallonges, on ne peut pas marcher sans se prendre les pieds dedans". Re-battements de paupières, et le bonhomme, liquéfié d'attendrissement, installe, perce, visse, connecte, sans se départir de sa bonne humeur, tandis

*Béa je elle*

qu'Yves, lui, râle : "Et les enseignes, elles vont se faire toutes seules, il n'y a plus que moi qui bosse dans cette boîte, bonjour les échéances !". Encore ignore-t-il que ce Lulu de malheur a comploté avec sa petite peste l'installation d'une machine à laver dans la cuisine, "Il y a la place, là tu vois, en poussant le frigo et la cuisinière, je te mettrais un robinet, et ne crains rien, Princesse, il peut l'acheter, il a les sous".

"Lâche, traître, vendu à l'ennemi", a proféré amèrement son associé lorsqu'il a appris cette forfaiture, reçu ce coup de poignard dans le dos.

"L'ennemi" se porte comme un charme, d'une gaieté de fauvette, drôle, tendre, et passablement impertinente du reste; Yves ne récupère un peu d'ascendant sur elle que lorsqu'il l'installe devant le micro, hélas elle apprend vite. "Ce n'est pas si compliqué que cela finalement, il en fait tout un monde pour se rendre intéressant" a-t-elle confié d'un ton assuré un midi, à une Colette et à un Lucien hilares.

Mais bien sûr c'est le soir, la nuit, qu'elle affirme le mieux son pouvoir, qu'elle le prend le plus aisément dans ses rets, là il n'est plus qu'un pauvre homme désarmé, l'un de ces misérables hères si bien décrits par Fallet, justement, *"à l'image de tous les hommes quand les femmes, ces dockers insoupçonnés, les soulèvent comme plume entre leurs faibles bras, les emportent, les gardent, ou bien les jettent à la poubelle"*.

Elle ne le jette pas à la poubelle, pas encore, pas déjà, elle lui dit qu'elle l'aime, mendie même ces mots pour elle, il les arrache de sa poitrine pour les lui offrir tout palpitants, ruisselants de son sang.

*Béa je elle*

Une de ces nuits-là, une de leurs nuits, dans le silence de l'ombre, elle lui raconte sa jeune vie, une enfance dans une banlieue "sensible" de Lille, en butte à la violence banalisée de ses congénères, au milieu des immeubles aux entrées dévastées, maculés de tags, dans les rues jonchés de papiers gras, de crachats et d'excréments, est-ce de cette saleté tentaculaire qu'est issue sa religion de la toile à laver bénie, de l'O-Cédrar déifié ? Le départ de son père, plus ou moins ivrogne, la mort de sa mère quelques années plus tard, ses frères et sœur – respectivement deux et une – heureusement déjà élevés et établis, et elle, la petite dernière, traînant de caves en squats, de joints en seringues, de pâles types en mecs louches, trébuchant, glissant à l'abîme. Ce jusqu'au moment où son dernier compagnon lui a crûment intimé un soir l'ordre de servir de "meuf" collective à une bande de dealers pour payer ses doses, et qu'elle s'est enfuie, dans un sursaut de dignité humaine.

"Du Zola !" pense-t-il, effaré, torturé par l'effroyable plongée de sa petite fille dans les tréfonds d'une société à l'horreur ordinaire.

Récupérée par une assistante sociale de série télé (jeune, bonne, compatissante et dévouée, il faut croire que cela existe en vrai), désintoxiquée, elle s'est retrouvée ensuite pratiquement à la rue. Répugnant à envahir sa famille, elle a décidé alors de partir de la région, au hasard et au vent, dans sa pauvre voiture ultime cadeau de sa mère, avec pour seul viatique les quelques billets glissés par son frère aîné, "Pourtant il n'est pas riche, tu sais".

– Ne t'inquiète pas, on va le rembourser, dès demain.

Elle le remercie d'un sourire d'une tendresse infinie, poursuit.

*Béa je elle*

Oui elle est partie au hasard, au hasard est arrivée dans le Jura, là s'est saoulée de montagnes et d'air pur dans tous les sens du terme, "Et il y avait plein de vaches, tu sais, figure-toi que je n'en avais jamais vu", logée dans un petit hôtel dont les propriétaires n'étaient pas des plus avenants, mais où la vue était si belle, et la chambre si mignonne, "On aurait dit une maison de poupée".

Bien sûr les billets n'ont pas duré très longtemps, elle a cherché du travail, à Besançon d'abord, à Dijon ensuite, n'en a trouvé nulle part, a dû quitter sa dernière chambre d'hôtel, deux jours à dormir dans sa voiture, et puis...

– Et puis je suis venue ici, et tu étais là, et tu m'as recueillie, et maintenant... maintenant tu m'aimes.

Elle sanglote dans ses bras, dans son cou, lui qui a une sainte horreur des larmes sent avec reconnaissance ses pleurs mouiller sa peau, quel cadeau lui fait-elle en lui offrant ces petites perles de peine, de soulagement, d'amour. Et il se jure de la protéger toute sa vie, "Ma petite fille, murmure-t-il, ma Blanchette, n'aie plus peur, n'aie plus mal, oui je t'aime, et je suis là". Juste un silence, avant qu'il n'ajoute à mi-voix :

– Enfin, tant que tu voudras de moi...

– Pourquoi dis-tu cela ? Je t'aime, et c'est pour toute ma vie.

Il ricane, soudain plus amer qu'une citerne de fiel, avec la rage d'un gamin qui s'acharne à casser son jouet :

– Ne dis pas d'ânerie, tu ne te figures pas à quel point c'est long une vie. Et il y a vingt ans pour séparer les nôtres, n'aie crainte ils y parviendront, ils y parviennent toujours.

*Béa je elle*

Elle veut insister, se défendre, défendre son amour, mais il coupe court, prétexte qu'il est fatigué, qu'il faut dormir.

Et le lendemain il semble avoir oublié ses sombres prophéties, elle le retrouve souriant et aimant comme avant, davantage même peut-être, comme s'il voulait par sa tendresse effacer ses années d'infortune, l'entourer d'une infranchissable enceinte d'amour, la préserver à jamais de toute douleur.

Un soir pourtant c'est lui qui lui fait mal, un soir où il lui annonce qu'il sort, qu'il va chez Sophie.

– Quoi ? Que dis-tu ? Où vas-tu ?

Elle n'en croit pas ses oreilles, ce n'est pas possible, "Laisse-moi, ne me touche pas !" crie-t-elle comme il s'approche, "Va chez ta putain, mais n'espère pas me retrouver à ton retour." Elle éclate en sanglots, jette sa tête en tous sens, "Tu... Oh! je te hais".

Il la saisit fermement aux bras :

– Tu te calmes ?

– NE ME TOUCHE PAS !

Il est calme, lui :

– Si tu commences une crise de nerfs tu vas avoir une gifle, je ne connais pas de meilleur remède. C'est ce que tu veux ? Ou alors tu me laisses parler deux minutes. Deux minutes, d'accord ?

Elle cesse de se débattre, opine imperceptiblement, les joues ruisselantes. Il lui expose alors le plus doucement possible que l'autre jour il est parti de chez elle en claquant la porte, que l'on ne quitte pas une femme ainsi, que ce n'est pas bien, et que

*Béa je elle*

lorsqu'elle a téléphoné cet après-midi il lui a promis de venir ce soir pour lui expliquer.

– Elle t'a téléphoné et tu ne me l'as pas dit ?

– Je te le dis.

– Et tu ne pouvais pas lui expliquer par téléphone, tu dois coucher avec elle pour ça ? Et si elle n'a pas bien compris la première fois, tu lui expliqueras une seconde ?

Les traits d'Yves se durcissent :

– Écoute-moi bien Béatrice : je n'ai nullement l'intention de coucher avec elle mais je te répète que l'on ne quitte pas quelqu'un qui ne vous a jamais fait de mal de cette manière, et surtout pas par téléphone, ce serait lâche, moche. Et personne, ni toi ni quiconque, personne m'entends-tu, ne me forcera jamais à faire quelque chose de moche. Et si toi un jour tu t'en vas d'ici, j'espère qu'au moins tu le feras proprement.

Ce "Béatrice" sec l'a glacée, elle baisse la tête :

– Excuse-moi. Tu... tu as raison.

Elle ne vit pas durant l'éternité de son absence (deux heures), quand il rentre elle se précipite dans ses bras, cherche sans nulle discrétion dans son cou des fragrances suspectes, en vain, Dieu soit loué.

– C'est fini n'est ce pas, tu n'iras plus ?

Il hoche négativement la tête, lui sait gré de ne pas lui poser de question sur cette entrevue où il a tenu le rôle du salaud, celui qui fait pleurer et s'en sent monstrueusement coupable, sans pouvoir d'ailleurs s'empêcher de penser que demain ce sera son tour d'être identiquement jugé et condamné, et exécuté

*Béa je elle*

sans le secours même d'un dernier verre d'amour, d'une ultime bouffée de tendresse.

Les semaines passent, elle ne s'est pas trompée il l'aime davantage encore depuis qu'elle lui a exposé ses souffrances d'hier, il lui est reconnaissant de ne rien lui avoir celé. Il renâcle pourtant lorsque c'est à son tour de passer au confessionnal, de lui narrer sur ses instantes prières son existence passée, "C'est une vie banale je te l'ai déjà dit, pas de quoi en faire un roman, rien d'intéressant".

– Moi ça m'intéresse.

Elle devine bien qu'il n'a guère de goût à parler de lui, insiste pourtant, évidemment avide de savoir, essayant de l'aider :

– Comment étais-tu quand tu étais petit ?

– Pas grand, rigole-t-il.

Elle se fâche, "Tu n'es pas gentil tu sais, moi je t'ai tout dit", il l'apaise, promet, l'invite à venir plus près de lui, dans son bras, sans doute pour qu'elle ne le regarde pas. Posant une main de propriétaire sur un petit sein niché dans sa chemise de nuit (une nouvelle, mais strictement identique à l'autre, il s'est montré intraitable sur ce point), il entame narquoisement une biographie concise :

– Un gamin fils unique de famille bourgeoise, tu vois, rien de commun avec toi, un gamin qui détestait l'école – et celle-ci le lui rendait bien, partant des études plus que moyennes – un gamin traînant dans les fourrés en mâchonnant des brins d'herbe au goût de liberté, rêvant de voyages, de carabines et de fusées interplanétaires. Un petit garçon aimant les petites voitures et méprisant solidement les "quilles", raffolant les faire hurler à l'aide des classiques orvets dans le cartable, mais

*Béa je elle*

brûlant cependant d'apercevoir leur culotte, quand je te disais que c'était banal.

Elle l'imagine très bien en tireur de nattes de petites filles piaillardes, déjà hanté par l'éternel mystère de leurs dessous – même Petit-Bateau – se sent reconfortée de ce juvénile appétit de chair féminine, allons elle conservera longtemps son empire sur ses sens, les enfants précoces font les amants obsédés, et cela lui va très bien.

Elle s'égayé lorsqu'il plisse la peau de son genou de manière à figurer un lisse sexe d'Ève : "Regarde ce qu'on faisait quand on était môme : le zizi des grandes sœurs", c'est assez réaliste, elle l'embrasse, amusée, rougissante quand il lui dit qu'il aimerait bien la raser là pour la voir aussi nue, ne perd pourtant pas de vue son interrogatoire :

– Et après ?

– Après mes parents ont divorcé, j'avais seize ans, j'en ai aussitôt profité pour partir vivre avec une fille qui en avait vingt-six. Deux ans plus tard, à dix-huit ans donc, j'ai été classé P4 - pas dingue mais presque - par les psychiatres militaires et réformé au bout de trois semaines, je suppose qu'ils considéraient qu'ils avaient déjà suffisamment de fêlés chez eux. Ensuite, à l'issue de sept années, nous nous sommes séparés, ensuite quelques autres aventures, puis un mariage - no comment - et puis... c'est à peu près tout.

– À peu près ?

– À peu près, oui. Le boulot, les boulots plutôt, enfin ma rencontre avec Lucien il y a quelques mois, et notre association. Voilà.

– Et... Sophie.

– Ouais.

– Et moi.

– Ben oui.

Elle jurerait qu'il a on ne peut plus volontairement sauté un chapitre, elle le presse, "Entre ton divorce et cette Sophie tu n'as eu personne ?", "Non", "Menteur", "Je n'ai pas envie d'en parler".

Elle se relève, darde ses prunelles dans les siennes, véhémence :

– Si tu n'as pas envie d'en parler c'est que c'est important. Si c'est important et que tu ne veux rien me dire c'est que tu n'as pas confiance en moi, c'est que tu ne m'aimes pas. Tu crois que cela a été agréable pour moi de t'avouer que je m'étais droguée, entre autres choses ? Tu crois que je n'ai pas eu honte ? Mais moi je t'aime assez pour ne rien te cacher, je t'aime assez, même, pour avoir honte devant toi.

C'est d'une voix neutre qu'il lui répond, au bout de quelques instants :

– OK. Alors écoute : avant Sophie j'ai rencontré une fille, je suis tombé amoureux, comme un fou, comme un con, en l'occurrence c'est pareil, jusqu'à l'heure où elle a disparu dans la nature en compagnie de ma carte bancaire, en délestant mon compte au passage.

Il agrippe une cigarette dans son paquet, l'allume, souffle très fort la fumée.

– Alors du jour au lendemain tu te retrouves seul, et un peu dans la merde quand même, du jour au lendemain en tout cas tu comprends que la vie c'est une traversée en solitaire, et non une aimable régates.

– Ce n'est pas vrai, tu te trompes, la vie c'est une traversée à deux.

*Béa je elle*

– Mouais... Enfin tu vois, tu parlais de honte tout à l'heure, eh bien j'ai honte. C'est bizarre, on a toujours honte de se faire larguer.

– Ben c'est idiot.

Un silence, puis elle reprend :

– Tu l'aimais... beaucoup?

Elle s'en veut de fouiller sa plaie mais tient le scalpel sans défaillir, il le faut, pour la désinfecter, la cautériser à jamais :

– Oui.

– Tu as eu mal ?

– Oui.

– Tu l'as aimée encore après ?

– Oui

– Et maintenant, tu... tu l'aimes toujours ?

Cette fois-ci c'est lui qui la regarde bien en face :

– Non. Pas depuis que je t'ai touchée. Et la dernière fois, la toute dernière fois qu'elle m'a fait souffrir, c'est lorsque tu mettais ton linge et le mien dans la machine, à la laverie, simplement parce que je l'ai revue faire de même. Et puis elle s'est évanouie, d'un coup, complètement. Maintenant c'est toi, uniquement et entièrement toi. Et c'est bien du reste ce qui me fait peur.

– Tu as peur de *moi* ?

– Oui, c'est drôle hein, on ne peut pourtant pas dire que tu aies la stature d'un lutteur de foire.

Il tente un sourire mais l'esquisse en est pitoyable, doucement elle prend sa tête dans ses mains, le berce contre elle, chuchote :

*Béa je elle*

– Tu as tort d'avoir peur, moi je ne te ferai jamais de mal, je te le jure entends-tu, je te le jure.

## XII

Elle se prend d'un amour immodéré pour la poésie, pour les rimes, "Que j'étais bête à l'école, je trouvais ça ennuyeux", pourtant elle ne veut pas les lire ces poètes, "Non, c'est mort sur du papier, dis-les moi toi".

Il lui obéit, retrouve des bouquins, les lui lit d'une voix maladroite au début mais qui s'affermite au fil des soirs à la voir ainsi l'écouter, transportée, ébahie de beauté, emportée dans les étoiles des mots. Sans ordre, sans thème, au hasard de ce qu'il aime, Ronsard, Prévert, Rimbaud, il récite des fables de La Fontaine, déclame Corneille, scande Hugo.

Mais ce qu'elle préfère c'est lorsqu'il ferme la lumière et qu'il la prend dans ses bras pour lui murmurer les strophes, les quatrains, les sonnets qui se sont gravés dans sa mémoire, "*Que j'aime à voir, chère indolente, de ton corps si beau, comme une étoffe vacillante, miroiter la peau*", "*Ô lac l'année à peine a fini sa carrière, et près des flots chéris*

*Béa je elle*

*qu'elle devait revoir, regarde je viens seul m'asseoir sur cette pierre, où tu la vis s'asseoir", "Suffit-il donc que tu paraisses, de l'air que te fait rattachant, tes cheveux ce geste touchant, que je renaisse et reconnaisse, un monde habité par le chant, Elsa mon amour ma jeunesse"...*

Il lui semble alors que la vie peut s'arrêter, la Terre cesser de virer, eux voleront à jamais dans l'éther de l'amour, éternellement embrassés.

### **XIII**

Tout à l'heure, alors que j'étais dans la cuisine et qu'il tournait, encombrant, dans mes pieds (je le gronde alors mais j'adore le sentir rôder ainsi autour de moi), il m'a chuchoté : "Ne prends pas le balai pour passer la toile". J'ai obéi, ai reposé l'ustensile, me suis agenouillée. J'ai tordu la serpillière dans le seau, et j'ai commencé à laver le sol. Je savais qu'il me regardait, je savais – évidemment – ce qu'il regardait, je bougeais devant ses yeux, et puis j'ai senti ses mains sur moi, fébrilement il a dégrafé mon jean, l'a baissé avec mon slip et il m'a prise comme ça, courbée devant lui au milieu du carrelage mouillé.

J'aime quand il use de moi égoïstement, sans se soucier de mon plaisir, j'aime quand il agrippe mes seins, à ce moment-là j'ai l'impression d'en avoir, qu'il empoigne mes fesses, qu'il me souffle "Montre-moi ton cul", alors je m'ouvre pour lui, et j'attends, j'attends qu'il jouisse dans mon ventre en criant, comme un bébé crie à sa naissance.

*Béa je elle*

L'autre, est-ce lui qui a le pouvoir de l'éloigner, quand je suis dans ses bras je ne l'entends même plus. Mais dès qu'il s'en va elle me happe à nouveau, je me réfugie alors dans l'atelier avec Lucien, j'aime son affection bourrue, son rire et sa grosse voix, qui me fait pourtant toujours un peu sursauter comme la première fois, lorsque je m'étais si témérairement aventurée dans son domaine.

Mais j'évite soigneusement les miroirs, mon amour ne comprend pas pourquoi je repousse sans cesse l'acquisition d'une nouvelle armoire de toilette. Il se rase comme il peut dans le vestige qui subsiste, moi je ne me maquille pas, pourtant je sais qu'il aimerait bien, prends patience mon chéri, pas tout de suite. Et puis attends que je sois plus vieille, je me fardrai alors pour continuer à te plaire, pour t'offrir une nouvelle femme, différente mais que tu aimeras aussi, parce que tu m'aimeras toujours n'est-ce pas ? Je sais ce qui te fait peur, que je te quitte parce que je suis plus jeune que toi, si tu savais mon chéri, tu ne risques rien je t'aime trop, et je parviendrai bien à t'en convaincre.

Il m'a emmenée chez des clients comme il l'avait dit, j'ai détesté cela, soudain il n'était plus à moi, ses sourires n'étaient plus pour moi, nous devions nous vouvoyer, parler de commandes, de dossiers. J'étais sa "collaboratrice", je devais sourire moi aussi à des hommes qui, pour certains, se demandaient si je ne serais pas par hasard comprise dans la livraison, déployant des grâces de soudard pour tenter de me séduire, alors que j'aurais voulu leur hurler que j'étais sa femme à lui, et que plus jamais aucun autre homme ne me toucherait.

Je le lui ai dit le soir alors que nous rentrions, pâle de rage et au bord des larmes, il a arrêté sa voiture

*Béa je elle*

sur le bord de la route pour me prendre contre lui, m'a appelée sa "petite fille sauvage", a tenté de m'expliquer que c'était son travail d'aller voir des clients, que même s'ils n'étaient pas toujours des plus raffinés finalement peu importait, "Ils n'allaient pas te sauter dessus devant moi".

J'ai grondé, farouche : "Il ne me plaît pas ton travail, maintenant tu me laisseras au bureau, chez nous".



#### **XIV**

Au début de l'été, Yves, pourtant de tempérament assez casanier, est soudain pris d'une frénésie de sorties. Il renoue avec de vagues relations à peu près perdues de vue, accepte toutes les invitations à dîner, les barbecue-parties, fréquentes en cette saison, jusqu'à d'austères réceptions municipales.

Elle comprend bien qu'il veut la montrer à tous ceux qui l'ont vu solitaire, par fierté d'elle, par amour d'elle, et elle, par amour de lui, accepte de se prêter au jeu, de surmonter sa timidité craintive, son insociabilité de façon apeuré.

Il la présente en effet à tous et à toutes, rayonnant d'orgueil et de tendresse attentive, et elle fait front bravement sous son regard à ces autres regards qui la jaugent, la jugent, la déshabillent même pour certains, mais il faut avouer à leur décharge qu'elle est de plus en plus belle, et qu'il serait parfaitement anormal qu'elle ne suscitât point de sensuels désirs.

Pas seulement des désirs, la jalousie et l'agressivité aussi, c'est assez logique, elle a pâli un soir en

*Béa je elle*

entendant une femme – passablement laide – déclarer dédaigneusement dans un groupe, suffisamment fort pour être certaine d'être perçue : "Vous savez, le genre fillette pas formée on s'en lasse vite, en tout cas je suis contre une trop grande différence d'âge dans un couple, cela me choque comme un manque de tenue, de vertu". Bien mal lui en a pris, Yves également l'a entendue, c'est à voix aussi haute et sans se départir de son plus gracieux sourire qu'il l'a suavement cueillie : "À ce dernier propos, connaissez-vous l'aphorisme d'Anatole France : *La vertu est comme les corbeaux, elle ne niche que dans les ruines*" ? Vertueuse, chère Madame, nulle ne doit l'être davantage que vous-même".

Le regard indiciblement haineux de la femme et les rires plus ou moins étouffés de ses interlocuteurs ont été pour Béatrice le plus apaisant des baumes, oh! comme il a bondi pour la défendre.

Le mois d'août est arrivé, et avec lui les vacances, ils en parlaient depuis longtemps, chez Colette le midi, "Où allez-vous Yves et toi ?" demandait, curieuse comme une belette, l'imposante restauratrice, "On ne sait pas encore, répondait la jeune fille, Yves n'aime pas se sentir prisonnier d'un programme, de réservations, et moi ça m'est égal". "Du moment que tu es avec lui, hein ?" lui chuchotait la patronne, et elle hochait la tête en souriant, oui, du moment qu'elle était avec lui tout le reste lui était indifférent.

– Et vous Lucien, interrogeait-elle à son tour, où partez-vous avec votre femme ?

– Oh! nous on va rester tranquilles, le gamin ira en Espagne avec sa copine, on sera bien peinards tous les deux, je bricolerais à la maison. Mais tu

n'oublieras pas de me laisser les clés et les papiers de ta 4L, que je la fasse rouler de temps en temps.

C'est Yves qui un soir lui a proposé, "Tu ne veux pas qu'on aille voir un peu ta famille ?", "C'est vrai, tu voudrais bien ?", "Évidemment, pourquoi non ?".

Et aujourd'hui ils roulent vers Lille, sur l'autoroute où les panneaux se succèdent, Troyes, Reims, Saint-Quentin, elle hésitant tour à tour entre la joie de retrouver ses frères et sœurs et l'appréhension de revoir certains lieux, lui tout d'abord heureux comme un gamin de partir, sifflotant et chantonnant – faux du reste – puis devenant plus taciturne au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de la métropole nordique. Elle s'en aperçoit, bien sûr, s'en inquiète, bien sûr :

– Qu'as-tu ?

– Rien.

– Tu es fatigué ?

– Non, ça va.

– Tu ne me parles pas. J'ai fait quelque chose, j'ai dit quelque chose qui ne t'a pas plu ?

Il sourit, la regarde tendrement, "Mais non, ne sois pas bête, c'est juste que...", il se tait, "Dis-moi !" insiste-t-elle, il soupire, tente de blaguer :

– Ta famille va sans doute penser que tu aurais pu ramener comme souvenir de voyage autre chose qu'une antiquité.

Ah! c'est ça, encore ça... C'est à son tour à elle de soupire :

– Tu sais, j'en ai assez de t'entendre toujours répéter la même chose. Crois-tu vraiment que nous soyons le premier couple où l'homme et la femme n'ont pas le même âge ?

*Béa je elle*

Il hausse les épaules sans répondre, mue par une soudaine inspiration elle fouille dans la boîte à CD, en choisit un, l'insère dans le lecteur, pianote le numéro d'une plage, "Écoute", "Quoi ?", "Tais-toi, écoute !", c'est Gainsbourg qui prend le relais, "*Elisa*", et lorsqu'il souffle de sa voix éraflée :

*"Elisa, Elisa, Elisa les autres on s'en fout*

*Elisa, , Elisa, Elisa rien que toi, moi, nous*

*Tes vingt ans mes quarante*

*Si tu crois que cela*

*Me tourmente*

*Ah! non vraiment, Lisa"*

Elle serre la main du conducteur, reprend en écho : "Rien que toi, moi, nous...".

– Ouais, quarante ans et le pouce, persifle-t-il.

– Vingt ans et l'index, égalité. Quant à ma famille, je vais te dire ce qu'elle va penser : que j'étais malheureuse et que je ne le suis plus. C'est tout. Et si je me trompe, si ça ne lui fait pas plaisir, alors on s'en ira.

Elle ne veut pas l'emmener dans son ancien quartier, évidemment il n'insiste pas, tout de suite il vont à leur hôtel, là ils se rafraîchissent un peu, se préparent pour le dîner qui doit avoir lieu chez Hervé, l'aîné, son petit pavillon étant le plus à même d'accueillir la bonne quinzaine de frères et sœurs, beau-frère et belle-sœurs, neveux et nièces enfin, composant l'auguste aréopage de ces retrouvailles.

Quand leur voiture stoppe devant la grille du jardinet, Béa prend la bouche de son amant, pour lui dire qu'elle l'aime, que tout ira bien, qu'il n'a rien à craindre, qu'ils seront très gentils. Et puis elle murmure, très vite :

*Béa je elle*

– Je voudrais juste te demander quelque chose. Est-ce que cela t'ennuie si je dis que nous allons nous marier ? C'est idiot, bien sûr, mais... je crois qu'ils préféreraient. Tu sais, chez nous...

– Mais non, cela ne m'ennuie pas, fais comme tu voudras.

C'est vrai qu'ils sont très gentils, tous. La soirée a été ce qu'elle devait être, avec des embrassades, des bouteilles, la visite du potager, le barbecue, les attendrissements sur les gamins, "Ce qu'ils ont grandi", les conciliabules essoufflés entre deux frères et deux sœurs soudainement ramenés à leur adolescence, des assiettes cassées, des verres renversés, des fous-rires. Yves ne s'est pas trop senti le doyen qu'il était pourtant indubitablement, il a été prodigieusement bien accueilli et son aisance souriante de commercial blanchi sous le harnais a fait le reste. Et les tendresses ostentatoires de son petit chaton à son égard l'ont comblé, "Je l'aime" proclamait-elle ainsi à chaque seconde, à la face du monde et accessoirement des siens, les yeux pétillants de bonheur.

Pourquoi, après cette soirée si douce la nuit a-t-elle été si dure à sa Blanchette, il s'est réveillé en l'entendant gémir, crier : "Non, vas-t'en, vas-t'en, ne me touche pas", à peine le temps d'émerger pour la prendre dans ses bras, "Qu'est-ce que tu as ?", elle tremblait comme une feuille, pleurant, répétant "Non, non", trempée de larmes et de sueur, tandis qu'il l'étreignait maladroitement, stupide d'incompréhension et de reste de sommeil.

Elle s'est brusquement dégagée, "Laisse-moi, je suis sale", est allée prendre une douche – à trois heures ! – il s'est rendormi sans même s'en rendre compte, ne l'a pas sentie regagner leur couche.

## *Béa je elle*

Bien sûr ce matin il l'a questionnée, "Ce n'est rien, un cauchemar" a-t-elle obstinément répété, il a bien fallu qu'il se contente de ces quelques mots, lâchés du bout des lèvres avec l'évidente résolution de n'en pas dire davantage.

Maintenant elle somnole dans la voiture, sa petite figure appuyée contre un coussin qu'il lui a déniché dans le coffre, de temps à autre il lui jette un regard attendri, un souffle d'enfant qui dort blotti dans ses songes, une mèche de cheveux sur son front, une veine sur sa tempe, qui palpite. Terrorisé il se dit qu'il fonce droit dans un mur de granit, qu'il va s'y exploser le jour où elle articulera, implacable : "Je ne t'aime plus, je pars", déjà il sent la bête noire de l'absence lui dévorer le ventre.

Il suffoque soudain, vraiment, la première sortie qui s'ouvre est pour lui, le changement d'allure de la voiture éveille sa passagère, sitôt arrêté il la serre contre lui à l'étouffer, elle se retrouve roulée dans un tourbillon de baisers et de "Je t'aime", éblouie elle n'en croit pas ses oreilles, comment il le lui dit sans qu'elle le lui demande ? "Mon amour, mon amour, balbutie-t-elle, moi aussi je t'aime, oh! si tu savais comme je t'aime", et elle meurt d'envie qu'il la prenne, là, tout de suite.

Hélas, mille fois hélas, une aire d'autoroute au mois d'août s'avère tout de même un lieu peu propice à ce genre d'ébats, il peut juste la chiffonner un peu, tandis qu'elle le fixe de ses yeux pâles qui lui brûlent impitoyablement la chair et l'âme.

– Où allons nous maintenant ? murmure-t-elle.

– À Étretat, tu en avais envie.

Soudain elle le découvre emprunté et timide en face d'elle, sourit, "Toi, tu as envie de quelque chose que tu n'oses pas me dire", il hoche

*Béa je elle*

approbativement la tête, les yeux plissés de confusion et de malice.

– Dis vite, allez !

Il se décide, "Puisqu'on passe à Paris, je voudrais... euh... t'acheter... ", "Quoi ?", non décidément il n'ose pas, en tout cas pas à voix haute et pas sous son regard, c'est dissimulé dans son cou qu'il lui murmure à l'oreille quelques phrases hésitantes.

– Ça te ferait plaisir ? s'écrie-t-elle.

– Oui. Enfin, si toi...

Elle rit, heureuse et flattée de ce qu'il vient de lui demander, "Bien sûr, souffle-t-elle, oh ! oui bien sûr, tout ce qui te plaira mon chéri".

Classiques embouteillages aux abords de la capitale, première-point mort, Yves dont la patience n'est certes pas la cardinale vertu maugrée sans retenue, passé le périphérique la situation s'éclaircit un peu, enfin, il accélère, gagne sans trop d'encombre le boulevard de la Chapelle, celui de Rochechouart, plonge dans un entrelacs de ruelles où il parvient, miracle, à dénicher une place tout ce qu'il y a de plus légale.

– C'est loin Montmartre ? s'enquiert-elle.

– Non, c'est tout près.

– Tu m'y emmèneras ?

Il acquiesce, enlacés il remontent la petite rue, débouchent au boulevard de Clichy, marchent sans se presser le long de vitrines plus ou moins masquées, elle regarde clignoter les enseignes de Peep-Show, considère sans se départir de son air sérieux et appliqué les photos des filles qui s'exhibent, s'écartèlent.

*Béa je elle*

Enfin ils arrivent devant une boutique, il la consulte du regard, elle bat des cils, il pousse la porte, une moquette rouge, des murs blancs et noirs recouverts d'étranges objets métalliques, de fouets, de ceintures cloutées, de masques, de bâillons, des portants où s'alignent des tenues de cuir, de latex. Des hommes déambulent, le regard perdu dans d'inavouables songeries, quelques couples aussi, gênés, s'appliquant soigneusement à l'indifférence.

Béatrice regarde son amant se saisir de vêtements au fil des rayons, sans mot dire elle le suit, sans mot dire pénètre sur ses pas dans une vaste cabine d'essayage, dont il tire derrière elle le rideau de velours écarlate.

– Déshabille-toi.

Toujours muette elle obéit à cette injonction jetée d'une voix brève, se retrouve nue devant lui, encore dans une cabine mais cette fois c'est elle qui évite son regard. Elle a un geste dérisoire pour masquer sa poitrine de ses mains mais il les écarte, la scrute quelques instants, puis dit enfin "Mets cela !" en désignant du menton les effets qu'il a déposés sur le tabouret.

Elle s'exécute, enroule un porte-jarretelles autour de sa taille, enfile maladroitement des bas noirs, un slip ouvert à l'entrejambe, un soutien-gorge arachnéen; il lui fait incliner la tête pour ceindre son cou d'un collier d'esclave, enfin il s'éloigne de quelques pas, la considère.

– Écarte un peu tes jambes.

Elle disjoint ses chevilles, s'offre à son examen, les bras noués derrière le corps, il arbore un air satisfait, puis semble penser à quelque chose, lui enjoint : "Reste comme cela, ne bouge pas, je reviens".

*Béa je elle*

Il revient en effet, pas seul toutefois, une femme d'une quarantaine d'années l'accompagne, la propriétaire du magasin sans doute, enfin elle était à la caisse lorsqu'ils sont entrés.

Béatrice devient cramoisie sous la brûlure de ses yeux, n'ose pourtant désobéir à l'ordre reçu, demeure exposée, les prunelles rivées au sol. "Qu'en pensez-vous ?" interroge Yves, "C'est... très bien. Oui, très bien. Une jolie petite soumise". Ensuite elle ajoute :

– Mais vous avez raison, il lui faut une jupe, et un corsage. Je vais vous chercher cela.

Quelque instants plus tard elle est de retour, porteuse d'un chemisier pratiquement transparent et d'une jupe de cuir noir incroyablement courte et étroite. Yves l'examine un instant et la tend à la jeune fille, "Essaie", elle se contorsionne devant eux pour l'enfiler, le corsage ensuite, ça c'est plus facile, "Tourne-toi" lui commande-t-il, lentement elle pivote sur elle-même.

– Vous voyez, c'est parfait ainsi.

– Oui. Bien, je vais venir vous régler.

– Prenez votre temps. Je vous laisse.

Dès qu'elle est repartie, Yves s'approche de son amante, relève un peu la jupe, fébrilement il parcourt sa chair, la pénètre de ses doigts par l'ouverture du slip, "Tu es à moi", gronde-t-il, clouée sur sa main elle hoche la tête, souffle un "Je t'aime" à peine audible.

Il la laisse se rhabiller, retrouver ses vêtements "normaux", son chemisier sage, son jean, elle est à nouveau juvénile et lisse.

Elle demeure en retrait pendant qu'il règle à la caisse, le débarrasse du sac de leurs achats sitôt

*Béa je elle*

sortis, un grand sac de papier noir à cordelettes rouges, insistant, "Laisse, je veux le porter". Il l'entoure de son bras, elle appuie sa joue contre son épaule en marchant, abandonnée, amoureuse.

Soudés l'un à l'autre ils grimpent la rue des Martyrs, plongent à droite dans la rue d'Orsel, passent la place Charles Dullin, poursuivent, tournent à gauche, gravissent la rue Steinkerque.

– Tu l'as fait exprès ?

– Quoi ?

– Qu'elle me voie.

Il acquiesce silencieusement, elle sourit légèrement, à peine, allons il doit bien l'aimer un peu pour avoir envie de la soumettre ainsi, de la montrer ainsi.

Soudain il la pousse sous un porche, la plaque contre le mur, prend sa bouche, fourrage dans son corsage à la recherche fiévreuse de sa peau nue, de ses seins dont elle ne se souvient plus du tout à cet instant qu'elle les juge trop petits, puisqu'il les aime, puisqu'il les veut. Elle a effleuré son bas-ventre d'une main légère, l'a trouvé durci pour elle, tendu vers elle, elle voudrait déjà être à ce soir pour le sentir se répandre dans son ventre.

Ils repartent, il lui fredonne un refrain de Béart, "*Il n'y a plus que nous sur Terre, pour s'embrasser en plein midi, debout dans les portes cochères, tes mains ne m'ont rien interdit, Paris au mois d'août, n'est là que pour nous...*". Elle est une bulle de savon qui voltige au dessus des toits de zinc, irisée d'amour.

Au pied du funiculaire elle s'écrie "Mais ce n'est pas celui-là !", "Comment, s'éberlue-t-il, *ce n'est pas celui-là*, il n'y en a pas trente-six à Paris, tu sais",

*Béa je elle*

elle n'en démord pas, "Non, non, ma mère avait un livre sur Paris, je le regardais tout le temps quand j'étais petite, et ce n'était pas ça, le wagon".

– Ben oui, mais depuis que tu étais petite, ils ont été remplacés les "wagons".

– Ah!...

Elle en est chagrine, après un petit soupir elle ajoute pourtant : "Remarque, après tout c'est possible, parce que le livre elle l'avait déjà eu quand elle était à l'école, à une distribution des prix. Évidemment, ça a pu changer depuis".

Évidemment... Nonobstant sa déception elle n'a de cesse qu'il prenne les billets, sitôt montée dans l'engin elle exulte, trépigne comme une fillette en attendant le départ, il s'amuse à la voir et elle s'en aperçoit, "Pourquoi ris-tu ?", "C'est tout à l'heure, tu as dit *quand j'étais petite*, parce que tu te crois très grande maintenant ?

– Ça dépend, murmure-t-elle.



## XV

Cela dépend, en effet. De lui tout d'abord, je crois que je sais toujours lorsqu'il a envie que je sois petite ou grande, et je passe indifféremment de la fillette à la femme pour lui plaire, que ne ferais-je pour lire dans ses yeux son amour amusé et protecteur, ou son désir abrupt.

Et d'elle ensuite hélas, pas question évidemment de se révéler une enfant lorsqu'elle revient à la charge, je n'ai pas trop alors de toutes mes forces d'adulte pour lutter contre elle, la repousser, m'arracher à ses griffes. Et pour faire en sorte qu'il ne s'aperçoive de rien, oh! Mon Dieu surtout pas cela, jamais, je vous en supplie.

Oui elle est toujours là, obstinée et mauvaise, j'ai frissonné lorsque dans la voiture il a mis un disque de Georges Moustaki – il aime à me faire découvrir les chanteurs de sa jeunesse – et qu'elle a repris en écho, implacable, quelques mots de l'une des chansons : "*Elle ne me quitte pas d'un pas, elle sera à mon dernier jour ma dernière compagne*", je le sais,

*Béa je elle*

elle me poursuivra jusque dans ma tombe, et m'y torturera encore, et encore, pour l'éternité.

Nous sommes repartis de Paris, que j'ai aimé cette escale, ce funiculaire – même modernisé – cette Place du Tertre où rien, pas même ses exclamations horrifiées, n'a pu me dissuader d'acheter un poulbot laid à souhait, ce Sacré-Cœur, "un Saint-Honoré auquel il ne manque que la crème chantilly" selon lui mais qu'il n'a pas refusé de visiter à mes côtés, et, surtout peut-être, cette exhibition de mon corps pour son plaisir.

Et puis ce fut la mer, soudain, là, devant moi, je suis demeurée muette de saisissement et de bonheur après mon "Oh!" émerveillé qu'il n'a pas raillé, il savait bien que c'était la toute première fois que je la voyais. Et d'ailleurs, m'a-t-il avoué peu après, lui aussi éprouve à chaque fois le même choc en la redécouvrant, la même joie mêlée, à chaque fois, de la même peine en songeant à son grand-père, "Lui est parti sans l'avoir jamais vue".

– Ma mère non plus...

Nous avons communié dans le regret de nos morts qui se glissaient peut-être, amicaux, à nos côtés, il m'a parlé aussi de son oncle également disparu, "Tu n'as pas de bons souvenirs de ton père, moi non plus du mien, tu vois pour moi mon vrai père c'était lui, comme je voudrais le revoir un jour, comme il me manque". Je l'ai aimé davantage encore pour cet aveu d'enfant perdu, pour cette tristesse qu'il me donnait, comme un cadeau, dans les cris des mouettes.

Vous ne connaissez pas Étretat ? Si, je suis bête vous connaissez sûrement, cette arche de craie qui se détache témérairement de la falaise et dans laquelle, m'apprend-il, Guy de Maupassant voulait

*Béa je elle*

voir un éléphant plongeant sa trompe dans la mer, et cette sorte d'immense pain de sucre qui veille sur elle. C'est beau et fascinant, mystérieux, je suis demeurée longtemps à fixer ce pan de craie comme si Arsène Lupin lui-même allait sortir de "L'aiguille creuse", pour nous entraîner dans ses aventures.

J'avais envie de me baigner comme il m'y invitait, mais je tremblais de devoir me déshabiller, de devoir confronter mon corps inexistant à celui des pulpeuses estivantes qui peuplaient la plage, "Il ne m'aimera plus quand il me comparera à elles" songeais-je, affolée.

"Je n'ai pas de maillot" ai-je prétexté à mon refus, "La belle affaire, nous allons t'en acheter un".

Il n'a rien voulu savoir quand je l'ai supplié d'en prendre un d'une pièce, "Non, non, regarde comme celui-ci t'ira bien", je lui ai obéi, pourrais-je jamais ne pas le faire, ensuite nous sommes allés à l'hôtel pour nous changer.



## XVI

Elle est fine, gracile, la foule qui l'entoure s'estompe il ne voit plus qu'elle, des enfants crient mais leurs clameurs ne parviennent pas jusqu'à lui, tout entier empli de la fragile silhouette se hasardant à pas frileux à la frontière du sable et de l'eau, hésitant à quitter celui-ci pour épouser celle-là, comme lui se hasarde en tremblant de tous ses membres dans les vagues de l'amour.

"Qui me la prendra, se murmure-t-il, le vent, un simple souffle suffirait, ou un autre homme ?". Il s'écorche le cœur à ses mots tandis qu'elle l'appelle : "Mais viens avec moi, pourquoi restes-tu en arrière ?", tout en tendant une main suppliante, orpheline de la sienne jusqu'à ce qu'il la rejoigne.

– Je te regardais, tu es si belle.

Comme à chaque fois qu'il le lui dit elle le croit, même si cela ne lui dure que quelques instants, que le temps de la caresse de sa voix, mais tout ce temps-là elle est heureuse.

*Béa je elle*

Ils sacrifient sans retenue aux délices des baignades impudiques des amants fiers de l'être, s'étreignent, se pressent, roulent dans les flots, reprennent leur souffle aux lèvres salées qui se tendent, il l'éclabousse pour le plaisir d'entendre ses cris de petite fille enchantée d'avoir peur, et pour la rassurer ensuite contre lui. Bien sûr il s'égare dans son maillot, bien sûr elle proteste à son oreille, "Tu es fou, pas devant tout le monde !", "Mais c'est sous l'eau, on ne peut pas nous voir" et elle pouffe, mi-choquée mi-ravie, tentant sans trop de conviction – et sans nul succès – d'échapper à ces mains qui se glissent partout où elles ne devraient décemment pas.

Et finalement non, il ne lorgne pas les autres femmes, enfin pas excessivement, elle le surveille du coin de l'œil tandis qu'entrelacés ils regagnent la plage, surprend juste ses prunelles s'attarder quelques instants sur quelques poitrines impudemment dénudées, allons, il ne faut tout de même pas trop lui en demander. Elle chuchote, amusée :

– Tu fais provision de grosses doudounes pour cet hiver ?

Il proteste confusément, "Mais non, pas du tout, je ne regardais pas", "Menteur, menteur, il y a ton nez qui s'allonge, et peut-être même pas que ton nez...". Il l'embrasse pour la museler, avant de proférer, les sourcils froncés d'une jalousie farouche : "Moi en tous cas, je ne voudrais pas que tu fasses comme elles, tu es à moi, personne n'a le droit de te voir, que moi !".

Ils se frictionnent mutuellement, s'étendent au soleil, laissent le vent les parcourir, achever de les sécher, leurs doigts jouent à s'emmêler, à se séparer, à se reprendre. Elle a fermé à demi ses paupières, contemple entre ses cils l'azur parfois

*Béa je elle*

rayé de la flèche blanche d'un oiseau de mer, elle vole avec eux, est-il possible d'être plus heureuse ?

Oui c'est possible bien sûr est-elle bête puisque soudain il se rapproche d'elle, qu'il n'a de cesse qu'elle s'assoie pour pouvoir poser sa tête au triangle de ses cuisses, et que, ainsi enfantinement blotti au creux de son giron il la regarde, éperdu, pour lui demander au bout de quelques instants d'une voix altérée : "C'est vrai que tu m'aimes, dis, c'est bien vrai ?".

\*\*\*

– Et à Paris ? s'enquiert-elle malicieusement.

– Quoi, à Paris ?

– Tu ne veux pas que je fasse comme les autres filles, que je retire le haut de mon maillot sur la plage, mais là-bas dans le magasin, elle ne m'a pas vue cette femme ?

Il grommelle d'une voix butée :

– Ce n'est pas la même chose.

Elle le sait, évidemment elle le sait que "ce n'est pas la même chose", mais elle a envie de ressusciter son trouble d'alors, de voir à nouveau son regard se rétrécir de désir, elle le scrute tandis qu'elle articule, aussi nettement qu'elle le peut : "Je t'ai plu à ce moment là ? Je t'ai excité ? Tu avais envie de moi ?", "Oui" souffle-t-il, "Dis-le moi", "Tu m'as excité, comme une petite putain"; elle ferme les yeux, "Embrasse-moi, vite, là", il a juste à tourner un peu la tête pour lui obéir, ses lèvres se posent sur le tissu de son slip, insistent, se font pressantes, elle

*Béa je elle*

murmure, égarée, "Je suis à toi, tu sais, je suis à toi".

## **XVII**

– POUSSE-LE ! POUSSE-LE !

Elle a hurlé, un voile de sang obscurcit le ciel, la falaise de craie blanche, et la silhouette d'Yves qui se découpe sur l'horizon, au bord du précipice. Elle prend le contrôle de mes jambes, me tire vers lui, me fait tendre les bras, je vais le heurter, il va tomber dans un hurlement qui résonnera dans ma tête comme son rire à elle se fracasse aux parois de mon crâne, je me rapproche de lui, non, je crie à mon tour, NON, NON, MON AMOUR !

Non je ne le tuerai pas, jamais, vas-t'en, vas t'en, je me jette à terre, heurte de mon front une pierre à demi enterrée, une fois, deux fois, c'est toi qui va mourir, je vais te réduire en bouillie.



## XVIII

Perplexe il la dévisage, cherche son regard mais ses yeux le fuient obstinément, se détournent sans cesse, "Que s'est-il passé ?" interroge-t-il pour la dixième fois, pour la dixième fois elle réplique : "Je suis tombée".

Le soir s'avance, assise au bord du chemin elle grelotte de tous ses membres, "Tu as froid ?", "Oui" ment-elle, "Viens, nous allons rentrer", elle ne répond pas.

À l'horizon le soleil rougeoit comme pour tenter d'échapper à l'étreinte de la mer, mais déjà ses rayons s'affaiblissent, chavirent, happés par les flots.

– Viens, nous allons rentrer, répète-t-il, et puis il faut soigner ton front.

– Non, laisse ça, je ne veux pas qu'on y touche.

– Mais tu n'y songes pas, il faut te soigner, cela peut s'infecter.

– Tant mieux.

Il s'agenouille près d'elle, "Mais enfin qui y a-t-il, Béatrice ?", elle secoue la tête sans mot dire, les yeux emplis d'eau, les lèvres tremblantes. Lui est grave, il s'est passé quelque chose qu'il ne comprend pas, qu'il n'arrive pas à définir, mais il a tout à coup éprouvé une impression... bizarre, comme la prescience d'un danger, a senti soudain un souffle de haine le gifler, l'envelopper tout entier.

Mais c'est complètement absurde, pourquoi le haïrait-elle ? Il scrute le mince visage fermé, au front sanglant, s'étonne de ne plus y trouver "ses marques", ses repères familiers d'amour, elle lui est devenue étrange, et étrangère. Il ne parvient même pas à la prendre dans ses bras.

– Je vais partir, tu dois m'oublier.

Elle a laissé tomber ce bout de phrase presque sans desserrer la bouche, Yves reçoit le coup sans broncher, à peine une crispation des sourcils, elle se lève, fait trois pas, vacille, instinctivement il la retient, un sanglot la secoue, aussitôt il l'attire rageusement contre lui, elle s'abat contre sa poitrine en gémissant, "Mon amour, mon amour".

Le sentier qui redescend de la falaise est escarpé, Yves passe devant elle pour la guider, dans la demie obscurité, "Fais attention, là il y a un trou", il lui tend la main dans les endroits plus difficiles, à chaque fois elle serre cette main comme pour l'incruster dans sa propre chair, ne la lâchant qu'à regret une fois le passage franchi.

Au parking il lui ouvre sa portière, va dans le coffre chercher une petite trousse de pharmacie, il nettoie sa blessure, la désinfecte. "Bon, je pense que ça ira", il déniche un plaid dont il la recouvre, "Il fait frais maintenant mais je vais mettre le chauffage, dans

*Béa je elle*

cinq minutes tu auras chaud", s'appliquant soigneusement à des mots banals, à des gestes anodins. Elle pose une main timide sur sa cuisse tandis qu'il dirige la voiture vers l'hôtel, il ne la repousse pas mais ne s'en empare pas non plus comme à son habitude, elle refuse de s'en apercevoir, s'efforce d'adopter un ton léger :

– Je n'ai pas envie d'aller au restaurant, tu ne voudrais pas que nous achetions des sandwiches, ou quelque chose comme ça ?

– Si tu veux.

Justement ils arrivent devant un fast-food, Yves se gare, "Laisse, j'y vais" dit-elle, prestement elle se débarrasse du plaid, il la regarde s'éloigner à pas glissés, aérienne et ténue. Il se mord les lèvres, quand même que s'est-il passé tout à l'heure, et qui est-elle au fond ? Et pourquoi l'aime-t-il ainsi, aussi fort, aussi... douloureusement ?

Les lumières étourdissent la jeune fille, le bruit aussi, heureusement qu'il n'y a pas de file d'attente au comptoir, elle passe la commande sans hésitation, connaît ses goûts en matière d'hamburger – elle se surprend à sourire – il lui faut le plus gros, le plus garni, le plus dégoulinant de sauce, et des frites comme s'il en pleuvait. Et une bière. Pour elle le modèle de base, infiniment plus raisonnable, avec un Coca, tant pis s'il la raille, où plutôt non, pourvu qu'il se moque d'elle et de sa dilection immodérée pour cette "boisson frelatée", oh! oui, qu'il se moque d'elle, et que tout soit gommé.

Ils prennent leur dîner-dînette dans la voiture, presque face à la mer, elle a glissé dans le lecteur un CD de Chopin, les Nocturnes, c'est lui qui lui a fait découvrir cette musique, et celle de Mozart, de

*Béa je elle*

Bach, c'est lui qui l'a fait naître, et s'il la chassait maintenant, elle avale machinalement des bouchées salées de pleurs qu'il ne voit pas couler.

De retour à l'hôtel, elle passe dans la salle de bains, lui s'est jeté sur le lit où il feuillette vaguement une revue, quand elle ressort il la remplace, elle l'entend se brosser les dents, ouvrir la douche.

Elle tourne dans la chambre, va à la porte, revient vers le lit, puis s'approche de la fenêtre, la fixe intensément, semble hésiter... Soudain elle arrache sa chemise de nuit, se précipite sur sa valise, en extirpe le grand sac de papier noir, le vide, ceint à la hâte le porte-jarretelles, enfile fébrilement les bas, le slip fendu, le soutien-gorge, le chemisier maintenant, à peine boutonné oui comme ça, elle peine à fermer le collier d'esclave, vite, vite, il va revenir elle doit être prête, la jupe enfin, ça y est.

Elle s'étend sur le lit, écarte les jambes à s'en déchirer, attend.

\*\*\*

Stupéfait, il a contemplé cette fille harnachée comme une pensionnaire de bordel, ouverte devant lui, au teint pâle, aux yeux cernés de peines, "Je vous appartiens, prenez-moi". Ce vouvolement inattendu l'a fouetté et l'a jeté sur elle, furieusement il s'est emparé de ses seins, de ses cuisses, la meurtrissant, "Faites-moi mal, battez-moi, je suis votre putain", et il a eu envie de la battre, oui, de lui faire mal, pour l'arracher de lui alors même qu'il entraît en elle. Elle a obéi à tous ses ordres, s'est prêtée à tous ses regards, à tous ses mots, à tous

*Béa je elle*

ses gestes, a-t-il été satisfait lorsqu'il a vu deux larmes rouler sur ses joues, ou atrocement malheureux, pourtant c'est à ce moment là qu'il a joui, dans sa bouche, en la tenant aux cheveux.



## **XIX**

Précautionneusement il soulève le drap, elle dort à moitié sur le ventre, il s'abîme dans la contemplation de son petit derrière impertinent, brûle d'y poser sa bouche, et d'y mordre comme l'on mord dans une pêche mûre, avec faim, avec soif.

– Voyeur...

Sa voix plaintive s'est échappée de l'oreiller, tout de suite après elle emprisonne sa main, l'embrasse longuement puis réclame : "Mes bisous", rite matinal immuable, il lui est paraît-il IMPOSSIBLE de se lever avant d'avoir reçu sur ses fesses alanguies une myriade de baisers, tribut amoureux de son amant captif.

Enfin elle consent à se retourner, à s'étirer, "J'ai faim, j'ai envie de faire pipi", "Eh bien, va, moi je vais te faire ton café".

Hier soir, "après", elle s'est jetée dans ses bras en sanglotant, "Tu me gardes, dis, tu me gardes près de toi, tu ne me chasseras jamais, je ferai tout pour

*Béa je elle*

toi, tout ce que tu voudras, tout ce que tu aimes, et puis tu sais, si tu veux, je ferai le trottoir pour toi, je gagnerai de l'argent, tu n'auras plus besoin de travailler...". Il a failli s'en étrangler, "Hein, *faire le trottoir*, c'est quoi cette nouveauté ?", mais elle est demeurée imperturbable, "Oui, parfaitement, tu ne peux pas savoir tout ce que je ferais pour toi, pour que tu me gardes, tu ne peux pas savoir comme je t'aime".

– Ne profère donc pas d'âneries, je n'ai pas besoin que tu fasses le trottoir pour te "garder", comme tu dis, d'ailleurs, je te rappelle que c'est toi qui voulait partir tout à l'heure. Et... pourquoi au fait ?

Un instant elle a flotté, a failli lui crier qu'elle n'était pas seule en cause, pas seule en elle, jamais, qu'*elle* était là, puissante et dangereuse, et que si elle avait voulu s'en aller c'était pour le protéger lui, parce qu'elle avait eu peur pour lui. Oui, oh! oui comme elle a eu envie de déposer son fardeau dans ses mains, une fugitive seconde, et puis elle s'est reprise, il ne la croirait pas, la taxerait aussitôt de démente, et quel homme pourrait aimer une aliénée ?

Mais partir elle n'en a pas le courage, alors elle se dit qu'elle saura lui résister, elle a bien su à ce moment-là, et l'autre s'est tue, jamais je ne te ferai de mal mon amour, je te l'ai juré un jour souviens-toi, et c'est moi qui ai gagné tout à l'heure, tu verras je gagnerai toujours, et alors elle disparaîtra, et je serai libérée, il le faut, il le faut.

– Je ne sais pas, je... un coup de cafard sans doute, j'ai... parfois j'ai peur de ne pas pouvoir te rendre heureux, alors je suis triste et... je dis des idioties. Mais c'est passé.

*Béa je elle*

– Que tu es bête, je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie, ne dis plus jamais ça, c'est si tu partais que je serais désespéré.

Naturellement il ne lui a pas parlé de l'appréhension qu'il avait ressentie, d'ailleurs ce frisson qui lui a un instant parcouru l'échine, qu'était-ce sinon un petit coup de fraîcheur, le souffle de la mer s'engouffrant sous sa chemise, tout de même ce qu'on peut se figurer comme âneries.

Et ce matin il n'y songe évidemment plus, il la presse, "Vas vite te laver, je voudrais partir tôt", elle tend des bras séducteurs, "Viens m'embrasser", impitoyable il la repousse, "Non, je t'ai dit que je voulais partir tôt"; vivement elle se lève, "Tu es méchant je ne t'aime plus, je suis prête dans cinq minutes, dix peut-être, quinze dernier délai".

\*\*\*

Les grues démesurées tendent leurs colossaux bras de métal vers le ciel comme pour le défier de leur formidable puissance, se mouvant hiératiquement sur les rails noyés dans le bitume craquelé; de gros chariots de manutention bourdonnent autour d'elles en crachant de malodorants panaches de fumée, dans un recoin du quai une barcasse délabrée abandonnée sur cales exhibe sans pudeur ses dessous mités, taraudés de coquillages, et une hélice vert-de-grisée à jamais immobile. À perte de vue s'alignent des portes de hangars à la peinture verte écaillée, des dockers s'activent sans échanger une parole sous de labyrinthiques tapis de convoyage, à quelques encablures du rivage un dock flottant emprisonne entre ses flancs d'acier un cargo

*Béa je elle*

noir d'encre, et, dans le chenal, sur la toile de fond des lointaines cuves de pétrole alignées comme à la parade, glisse un porte-conteneurs appareillant pour une destination inconnue. Et des mouettes, et des goélands, lançant encore et toujours leurs cris rauques et désarticulés, et des pigeons qui ont trouvé refuge dans les bureaux désaffectés du quai des paquebots, ultimes vestiges d'une époque irrémédiablement révolue où les sirènes saluaient de leur voix profonde et grave les dames distinguées embarquant en compagnie d'importants messieurs, à bord d'assemblages titanesques de fer, de cuivre, et de bois précieux.

Béa épie son amour qui marche le nez au vent du large, les joues rougies, les yeux rieurs, essoufflé de plaisir, tournant la tête en tous sens, l'apostrophant sans cesse : "Regarde la drague, là-bas !", "Et les torchères !", "Et le remorqueur, oh! c'est un gros qu'il amène, viens vite, on va le voir accoster !", et elle rit, tellement contente de le voir content, se tordant les pieds dans les pavés disjoints pour parvenir à le suivre, qui l'entraîne comme un gamin entraîne sa mère par la manche, en piétinant d'impatience.

En effet "c'est un gros", transportant des substances inflammables sans doute, elle distingue maintenant l'énorme "NO SMOKING" vermillon éclatant sur le château arrière; le remorqueur haletant tire sa proie vers le quai, l'abandonne à son erre, une aussière jaillit du pont du navire, prestement ramassée par un homme en bleu, fermement amarrée, puis une autre, les machines rugissent de colère, l'eau bouillonne fouaillée par les hélices, lentement l'énorme masse métallique crochée par l'avant pivote sur son axe, rapproche sa poupe du béton, arc-boutée sur les câbles. Fasciné, Yves s'est approché, un agent de la capitainerie du

*Béa je elle*

port délaisse un instant son talkie-walkie pour lui conseiller civilement : "Pas trop près, Monsieur, si ça lâche, ça part comme un fouet", inquiète elle le tire en arrière, "Viens, c'est dangereux".

La manœuvre terminée ils reprennent leur marche, "Allons jusqu'à la jetée", tout au bout du port ils tombent en arrêt devant un grand navire de croisière, élancé, d'un blanc éclatant, "Qu'il est beau !" s'exclame la jeune femme, "Oui, superbe !" renchérit son compagnon, "De plus il est bien joliment baptisé", ajoute-t-il en découvrant le patronyme VAN GOGH frappé sur la poupe.

Par le panneau de cale grand ouvert, ils distinguent des hommes qui s'affairent à ranger une masse de marchandises déchargées du semi-remorque stationné juste devant, "Ils vont sans doute partir aujourd'hui" présume Yves, en effet au pied de la passerelle stationnent déjà de petits groupes de voyageurs animés, visiblement sur le point d'embarquer.

– Où crois-tu qu'ils vont ? interroge Béatrice.

– Je ne sais pas, en partant du Havre, sans doute vers le Nord, peut-être en Norvège, voir les fjords.

Ils longent l'imposant bâtiment, scrutent les rangées de hublots, les ponts, jettent un œil avide à l'intérieur par la passerelle couverte, "Tu imagines, souffle Béa, si nous partions aussi ?", il soupire, "Je voudrais bien tu sais, mais c'est cher, et...". Il n'achève pas, c'est elle qui poursuit d'une voix soudain amère : "Et à cause de moi tu n'as pas de sous, puisque tu dois m'entretenir".

Il s'arrête brusquement pour la saisir aux épaules :

– Écoute-moi : je ne t'entretiens pas, tu travailles, tu fais d'ailleurs plus que largement ta part, au

*Béa je elle*

bureau comme chez nous. Dis-toi bien que ce n'est pas à *cause* de toi que je n'ai pas de sous, mais que c'est *grâce* à toi que j'ai envie d'en avoir. Avant que tu n'arrives, ma vie ce n'était rien, tu comprends cela, rien. Je vivais parce que je n'avais pas le courage de faire autrement, et c'est toi qui a tout changé. Maintenant je t'ai, maintenant je t'aime, alors ce bateau, ou un autre, nous le prendrons plus tard, mais à deux. Tu sais, sans toi, je n'aurais pas envie de monter dessus, mais de passer dessous. Parce que sans amour, tu sais...

## **XX**

– Mais elle est neuve !

Incrédule, Béatrice tourne autour de sa 4L métamorphosée en jeune première, à la tôlerie impeccable, à la peinture brillante, dont le moteur ronronne tel un chaton repus, et dont les portières s'ouvrent sans encombre et sans grincement, pour laisser admirer une sellerie irréprochable.

– Je rêve, je rêve, ce n'est pas possible.

Côte à côte Lucien et Yves, plus émus qu'ils ne l'avoueraient sous la hache du bourreau, observent l'émerveillement de la jeune fille. "Bon anniversaire" s'écrient-ils en chœur, elle en pleurerait, elle en pleure, "Si vous saviez comme...", "Bon allez, allez, la coupe Lucien, tu ne veux pas l'essayer plutôt ?"

– Si, oh! si, montez, je vous emmène !

Cérémonieusement elle convie les deux hommes à s'asseoir dans son carrosse, prend fièrement place au volant; Yves a fermement décliné son invitation de s'asseoir près d'elle, "La place du mort je ne suis

*Béa je elle*

pas fou, vas-y toi Lulu, lance-t-il, si tu ne sais pas encore comment elle conduit...". Elle lui tire la langue, Lucien s'installe en rigolant.

Sur la route Béatrice n'en finit plus de louer sa "nouvelle" voiture, "Comme elle accélère bien, et elle va vite, et elle tient bien la route, Lucien vous êtes un magicien".

"J'espère que tu n'as pas oublié les freins" lance un Yves inquiet au "magicien" qui n'entend pas qu'on touche à sa petite princesse : "Tais-toi donc, elle conduit mieux que toi !". Ce qui le vexa au-delà de toute expression, et le fait se tenir effectivement coi pour le restant du trajet.

\*\*\*

Béatrice à eu droit à un déjeuner de gala chez Colette, avec même à la fin un superbe gâteau d'anniversaire, tout illuminé de ses vingt-six bougies, vingt-six bougies qu'elle a soufflées magistralement sous les applaudissements du restaurant tout entier. "Tu te marieras dans l'année" a prophétisé la patronne, c'est à peine si la jeune fille a lancé à Yves un bref regard. Puis elle s'est levée pour embrasser ses amis, et son homme bien sûr, à qui elle a glissé dans l'oreille : "Je vieillis, hein, tu m'aimeras toujours quand même ?".

Le gâteau achevé, sans pitié, par les convives, elle a voulu savoir :

- Alors dites-moi Lucien, c'est pour ça que vous avez pris les clés et les papiers pendant les vacances ? Et que vous retardiez toujours le moment de me la rendre ?

- Ben oui ma poulette. Tu es contente au moins ?

*Béa je elle*

– Contente, le mot est faible. Mais comment avez vous fait ? En à peine un mois ?

– Oh! c'est tout une histoire...

Avant de poursuivre il sucre son café, avale une petite gorgée de calvados, son péché mignon d'après un bon repas, allume un cigarillo, puis se carre sur sa chaise :

– Ça me turlupinait depuis longtemps ta poubelle; te voir rouler là-dedans, je me disais que tu n'étais pas en sécurité et que de toute manière elle allait être pulvérisée au contrôle technique. Bon, alors j'en ai parlé à l'affreux (là, grimace d'Yves), d'abord on s'est dit qu'on allait refaire les freins, les amortisseurs, les phares, réviser le moteur, enfin le minimum, et puis petit à petit, j'ai pensé que j'avais toujours eu envie de restaurer une voiture ancienne, que ce serait un bon entraînement, alors j'ai fouiné dans les casses le dimanche. Yvon a trouvé sur Internet les pièces qui me manquaient, j'ai tout stocké chez moi en attendant que vous partiez en vacances, et puis là je m'y suis mis, j'ai commencé par la mécanique, j'ai changé le faisceau électrique, après j'ai attaqué l'intérieur... Y a un copain qui m'a donné la main pour la tôlerie, le ponçage, ça, ça a été long, j't'ai pas bénie je te jure, et puis on l'a emmenée chez un autre copain peintre. Et puis voilà !

En dépit de l'air modeste qu'il s'applique à arborer, tous les plis de son visage rayonnent de plaisir et de fierté, "Tu es contente ?" répète-t-il, la jeune fille hoche la tête, puis, doucement :

– Vous savez Lucien, je suis sûre que ma mère la voit de là-haut, c'est elle qui me l'avait offerte, et elle doit être bien... contente... aussi.

*Béa je elle*

Sa voix s'érafle de pluie sur les derniers mots, les deux hommes se regardent en silence, happés au ventre.

\*\*\*

– Je t'assure que c'est une super affaire !

Scotché à la vitrine, Yves n'en finit plus de dévorer l'affichette publicitaire : "PROMOTION, 100 PIECES DISPONIBLES SEULEMENT, APPAREIL PHOTO NUMERIQUE, 50% DU PRIX AFFICHE".

– Tant pis, je le prends !

À peine dit aussitôt fait, heureusement qu'il a toujours sur lui le chéquier de l'entreprise, négligeant les filandreuses explications du vendeur il s'empare de son butin, tend fébrilement la facture à Béatrice, "Tiens, tu l'enregistreras en équipement", ils regagnent la voiture, c'est tout juste s'il ne court pas, impatient de retourner au bureau pour déballer son nouveau joujou.

– C'est cher ce machin ? Et ça va servir à quelque chose ?

Dubitatif son associé devant cet achat dispendieux, patiemment Yves lui explique que non ce n'est pas cher pour ce que c'est, que oui ça va beaucoup servir, pour prendre des clichés de leur production, les présenter sur le micro portable lors de ses prospections, les afficher sur leur prochain site Internet, envoyer aux clients - via le même Internet - les photos de leurs réalisations en cours, enfin une foule d'applications dont l'urgence hurlait depuis d'interminables mois.

*Béa je elle*

– Et tout ça instantanément, et sans payer un sou de développement et de tirages ! D'ailleurs tu vas voir, aujourd'hui je fais les prises de vues et demain, demain m'entends-tu, je te montre ce qu'on peut faire avec ce *machin*.

Un haussement d'épaules, quelques mots grommelés, "Et ma fraiseuse, je suppose que c'est du luxe ma fraiseuse, ben tu prendras des photos des murs parce que moi j'arrête de bosser, j'en ai marre de m'emmerder figure-toi".

– Ta fraiseuse, tu l'auras le mois prochain, juré !

La main levée, Yves ponctue son serment d'un petit jet de salive, Béa bondit, "Mais ça va pas de cracher sur la moquette ?", l'immonde Lulu en profite fielleusement : "Je t'ai toujours dit que c'était un porc, maintenant en plus c'est un porc dépensier".

L'après-midi, Yves réquisitionne un coin de l'atelier, le tend soigneusement des draps blancs qu'il a subtilisés dans les piles bien rangées de l'armoire, "Tu vas entendre ta louloute" a prophétisé son copain (réponse hargneuse : "T'es pas forcé de lui dire, à ta petite chérie !"), fixe l'appareil sur un pied, installe des lampadaires halogènes, et, pas mécontent de son studio improvisé, immortalise consciencieusement le stock d'enseignes.

Fatalement Béatrice "vient voir", inévitablement elle rugit : "Mes draps propres par terre dans l'atelier, non, ah! ça non, c'est tout de même vrai que tu es un porc !". Lucien se tord tandis qu'Yves, les épaules courbées, laisse philosophiquement passer l'orage.

Le soir venu il n'a de cesse qu'elle finisse la vaisselle, pousse même - ô miracle - l'impatience jusqu'à l'aider vaguement, elle s'en éberlue jusqu'à

*Béa je elle*

ce qu'il lui souffle, "Viens, je vais faire des photos de toi", ah! c'était donc cela.

Elle proteste bien un peu, timide au delà de tout, et si peu assurée d'elle-même, mais quand il affiche son air de cocker abandonné de Dieu et des hommes elle fond, bien entendu.

Il capture son visage, ses yeux, sa bouche, "Regarde-moi, souris-moi", bientôt elle se prête au jeu, fixe l'objectif, se cache dans ses cheveux, tour à tour rieuse, pensive, amoureuse, il veut son corps elle se met nue, se dissimule dans les draps, en émerge à demi, en entier, ses lèvres dessinent des "je t'aime" de statue, insatiable il l'entraîne dans la douche, "Mouille-toi", l'eau ruisselle, infatigable il appuie sans cesse sur le déclencheur, change de carte mémoire à la volée, elle se dulcifie dans la brume de vapeur, il fige en gros plans ses courbes déliées, ses hanches, son ventre à peine bombé, un sein emperlé de gouttes de cristal.

Toute la matinée du lendemain il travaille d'arrache-pied, personne n'a le droit de pénétrer dans son bureau, même son petit chaton - fort marri - en est banni, à midi pile il en sort un sourire vainqueur aux lèvres, "Béa, va vite chercher Lulu, crie-t-il dans l'escalier, dis-lui que je lui paye le champagne".

- Et pas à moi ? s'exclame-t-elle, scandalisée.

- On verra, si t'es sage.

Le "pop" engageant du bouchon retentit, prestement Yves emplit les flûtes, "Pas une goutte à côté il s'améliore" remarque - intérieurement - l'élue de son cœur, élue de son cœur qui a bien un peu tiqué en découvrant l'écran d'un des micros curieusement dissimulé sous son drap de bain, mais bon, elle ne va pas passer sa vie à crier sur lui

*Béa je elle*

non plus. Elle se tient coite tandis qu'il lève solennellement son verre :

– Mademoiselle, Monsieur. La difficile tâche que j'ai accepté d'assumer à la tête de cette société serait indéniablement moins lourde si les décisions, les choix, les douloureux arbitrages – qui sont notre lot quotidien à nous autres chefs d'entreprise – ne se voyaient parfois, souvent hélas, haineusement critiqués. Dans ces pénibles circonstances, le rôle du capitaine est de garder le regard fixé sur l'horizon, sans faillir jamais, sans désertir jamais, afin de mener le navire à bon port, en bravant la furieuse tempête et les traîtres écueils.

"Vous croyez qu'il en a pour longtemps ?" chuchote Béa à Lucien, "Quand il commence comme ça y'a tout à craindre" lui répond l'autre sur le même ton, "C'est que j'ai soif, moi" gémit-elle, avant qu'un coup d'œil courroucé du "capitaine" ne la fasse revenir à un prudent mutisme.

– Pourtant, grâce en soit rendue au Très-Haut, ces rudes épreuves portent – en leur rudesse même – leur récompense légitime, et, l'heure du succès venue, le Juste peut ceindre sans rougir la méritée couronne de lauriers du triomphateur, sans jamais se départir toutefois de sa modestie foncière - J'AIMERAIS QU'UNE CERTAINE PERONNELLE FASSE SILENCE (la péronnelle n'a pu se retenir de murmurer à Lulu : "Le Juste modeste, c'est lui ???") - modestie dont il s'honore, à bon droit. Je pourrais vous détailler les affres dans lesquelles se débat ce valeureux créateur mais je préfère laisser la parole aux faits, place aux actes Mesdames et Messieurs, place aux réalisations de ceux qui œuvrent inlassablement, sous les lazzis des béotiens.

Dans un geste théâtral à souhait il dévoile le moniteur, pianote sur le clavier, "Voilà !" s'exclame-

t-il, tout d'abord rien ne se passe, l'écran demeure noir et impavide, les deux assistants pouffent, soudain, tel un soleil au jour naissant, une boule lumineuse tournoyante se lève à l'horizon, grossit, se pare de chatoyantes couleurs, enfin se transforme, le logo de l'entreprise apparaît, éclate de mille feux. Un "Oh!" admiratif s'échappe des poitrines des spectateurs, le présentateur agite une main qui promet "Ce n'est rien, ce n'est rien, attendez", le logo s'enfle démesurément, se mue en une vue de l'usine, si adroitement prise en vérité que l'on jurerait un immense site de production, où les noms des principaux clients courent sur les murs à la façon d'une projection mouvante; puis, lentement, tout s'estompe dans une mer de saphir d'où émergent, une à une, les photos des plus belles enseignes.

Subjuguée, Béa saute au cou de son homme, "Mon chéri tu es un génie !", le petit père Lucien, bluffé, fait chorus, "C'est bien, vraiment, chapeau !", ils trinquent, "Alors, j'achète des conneries ? Vous croyez pas que ça va leur plaire aux clients ? Et encore c'est juste une maquette", superbe et généreux il emplit à nouveau les verres, sous les applaudissements.

Tandis qu'Yves initie son ami au fonctionnement de l'appareil, Béatrice continue de contempler la présentation animée, soudain elle pousse un hululement horrifié, glapit "Mais ce n'est pas possible !", alertés les deux hommes se rapprochent aussitôt, pour découvrir l'intégralité des vues de l'anatomie de la jeune fille, se succédant pleine page à l'écran.

Lucien explose littéralement d'hilarité, "Ah! ben t'as raison... ça va leur plaire... aux clients" hoquette-t-il entre deux quintes, Béa s'égosille, "Mais arrête ça,

*Béa je elle*

tu es fou !" en tapant sans succès sur toute les touches. Yves intervient, stoppe fébrilement le logiciel, consterné. Péniblement Lulu reprend son souffle, s'essuie les yeux, il en pleure d'allégresse, alors qu'Yves marmonne, penaud, "Je ne comprends pas, j'ai dû me planter dans les cartes mémoire, mais j'ai fait ça si vite...", évitant soigneusement de croiser le regard furibond de sa dulcinée, d'un très seyant rouge tomate.

- Bon, ce n'est pas très grave, tente-t-il de la calmer, affreusement embêté.

- AH ! TU TROUVES ?

Dressée de tout son mètre soixante-cinq elle le fusille de ses prunelles enflammées, il doit user de toute sa diplomatie, faire montre de la plus extrême contrition, multiplier les marques de soumission pour qu'elle consente, du bout des lèvres, à lui accorder son pardon. Et c'est à peu près réconciliés qu'ils gagnent le restaurant de Colette, où sitôt assis, Lucien déclare tranquillement :

- Tu sais Princesse, il faut quand même que je te dise : tu as vraiment des fesses superbes !

Elle flotte un peu, puis finalement éclate de rire.



## **XXI**

La trêve n'aura duré que peu de temps. Depuis les vacances, depuis la falaise et ma victoire dans notre affrontement, elle semblait avoir abandonné, avoir déserté son poste; je n'osais m'en réjouir mais j'espérais malgré tout, un petit peu. Hélas c'était un faux espoir, un fol espoir, une manœuvre pour me laisser croire un instant à ma délivrance, et pour que son retour m'anéantisse plus sûrement, comme le pêcheur ne laisse filer sa ligne quelques mètres qu'afin de mieux assurer sa prise, et la noyer plus aisément.

Elle use maintenant d'une nouvelle stratégie, ne hurle plus, ne me provoque plus, se contente de murmurer sans trêve dans ma tête des phrases décousues, d'insidieux conseils, d'insupportables prophéties. Elle s'empare de mon cerveau, l'enrobe de bruit, de nuit, je ne parviens plus à travailler, les papiers se troublent devant mes yeux, je dois relire vingt fois la plus banale des phrases avant de parvenir à en saisir le sens, j'ai l'impression que du coton emplit mon crâne. Je vis dans la terreur

*Béa je elle*

qu'Yves s'en aperçoive, qu'il ne me juge plus apte à assurer mon poste, qu'il engage une autre fille, qu'il me remplace.

La nuit ne m'apporte nul repos, bien sûr elle ne me laisse pas dormir, et même quand il me fait l'amour elle est là, à chuchoter continûment pour m'interdire le miséricordieux anéantissement de la jouissance.

Il s'aperçoit qu'il ne me fait plus crier, je ne veux pas feindre dans ce domaine, je considère que c'est la forme la plus hideuse du mensonge, je sais du reste qu'il ne me le pardonnerait pas. Mais cela le ronge, je le vois bien.

Il tente de comprendre, "Mais qu'as-tu, tu n'aimes plus ?", se met en colère parfois, de plus en plus souvent en fait, "Si tu n'as plus envie de moi dis-le franchement, tu me trouves trop vieux c'est cela, et bien vas-t'en alors !" et il quitte la chambre en claquant la porte; je cours derrière lui, le supplie, balbutie que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas ça, que je suis juste fatiguée parce que je ne dors pas, mais que je veux qu'il jouisse lui. Il a obéi quelquefois, s'est laissé faire, maintenant il refuse, se sentant trop coupable sans doute de prendre sans plus jamais me donner. Le lendemain il affecte de ne se souvenir de rien, mais je sens son regard se poser sans cesse sur moi, un regard qui a mal et qui me fait mal, tellement mal. Et je ne peux rien faire, je ne peux rien dire, je ne parviens presque plus à parler du reste, et il doit penser que je le déteste, chaque seconde près de moi le fait souffrir davantage, Mon Dieu, Mon Dieu.

Les jours passent ainsi, terrifiants de désespoir, c'est un gouffre qui s'ouvre devant nous, un gouffre de nuit à l'haleine froide de tombeau, et nous allons y chuter, l'un et l'autre.

*Béa je elle*

Je ne parviens qu'à voler péniblement quelques heures de sommeil, me force pour avaler un peu de nourriture, il m'a menacée si je maigrissais encore de m'emmener chez un psychiatre, je ne veux pas, il m'enfermerait, dirait que je suis folle, mais je ne suis pas folle, je ne suis pas folle.

Je sais que je le torture, elle me l'a dit d'ailleurs, elle me le dit sans cesse maintenant, cette nuit elle m'a fait me lever, me planter devant son corps endormi, "Regarde, regarde-le, il est malheureux à cause de toi, moi je le sais parce que je vois aussi dans sa tête, je vois ce qu'il pense, il t'aime trop pour te quitter mais il n'en peut plus, il songe à se supprimer, je te jure que c'est vrai, souviens-toi d'ailleurs de ce qu'il t'a dit sur le port, *Sans toi ce bateau je ne voudrais pas monter dessus mais passer dessous*. Tu vois bien qu'il y pensait déjà, mais toi tu sais que le Diable existe, qu'il s'en emparera s'il le fait, et qu'il sera damné pour l'éternité". Je tremblais comme une feuille, j'ai eu le geste dérisoire de me boucher les oreilles de mes mains, en pure perte évidemment, elle a poursuivi, insinuante et persuasive : "Toi seule peut le sauver maintenant, ce qu'il veut faire c'est toi qui doit le faire à sa place, si tu l'aimes vraiment, ainsi il ne sera pas puni". Comme je ne bougeais pas elle a agrippé mes cheveux à les arracher, m'a tirée à la cuisine, m'a arrêtée devant le tiroir du buffet, "Ouvre-le, prends un couteau, le grand". J'ai tenté de résister mais elle a accentué sa prise sur ma chevelure, la tordant haineusement, j'avais mal, à tâtons je me suis emparée de l'instrument. "Retourne dans la chambre maintenant", je me suis cognée dans la porte, elle était sur mes talons, "VA !", elle m'a poussée jusqu'au lit, je touchais presque la peau que j'aime, "Délivre-le !", dans un brouillard pourpre j'ai brandi la lame.



## XXII

Pétrifié il fixe la feuille de papier, "*Je pars, ne cherche pas à me revoir, jamais*", comme seule signature le monogramme B-A dont elle a coutume d'user en guise de paraphe. Il demeure à fixer le rectangle blanc pendant des secondes dont chacune se fiche dans sa chair, soudain il bondit à la fenêtre, sa voiture n'est plus là, égaré il balaye le salon du regard, son sac à main non plus, il se précipite dans la chambre, dans la salle de bains, appelle "Béa, Béa", pourquoi ?, il sait que c'est vrai, qu'elle est partie pour toujours, il le sent dans son ventre, anéanti il s'abat sur le canapé.

"*J'ai reconnu le bonheur au bruit qu'il a fait en partant*", c'est de Sacha Guitry, enfin il lui semble, "Béa" appelle-t-il encore, le bruit de son silence rebondit sur les murs, explose dans la pièce.

Il gît, prostré, pendant des minutes ou des heures, entend vaguement Lucien fermer le portail roulant de l'atelier, pourvu qu'il ne monte pas, non, sa voiture démarre, s'éloigne, heureusement que c'est

*Béa je elle*

le week-end, il a jusqu'au lundi pour ingérer cette ciguë goutte à goutte, et tenter d'y survivre.

Peu à peu la pénombre envahit l'appartement, il demeure à fumer dans le clair-obscur, ses yeux grands ouverts se posent sur des ombres mouvantes qui palpitent, comme un souvenir d'elle.

Le samedi matin le trouve à la même place, il a bien dû dormir puisqu'il se réveille, sait-il encore faire du café c'est elle qui le lui préparait, elle qui tissait inlassablement autour de sa vie un cocon d'attentions et d'amour.

Il se traîne, pathétique, d'une pièce à l'autre, vide de sa voix, vide de ses gestes, vers onze heures il va se laver, se raser dans ce miroir toujours brisé, pourquoi défendait-elle si obstinément qu'il le change, pourquoi cet éternel refus de son reflet ? Et pourquoi son mutisme déchiré de ces dernières semaines ?

Il descend au bureau, allume un micro, va dans l'armoire aux fournitures, s'empare d'une ramette de papier glacé format affiche, cherche ses photos dans le disque dur, lance l'impression, en noir et blanc, il ne veut pas de couleurs, toutes les couleurs de la vie se sont enfuies avec elle.

Puis il grimpe l'escalier quatre à quatre, va dans la chambre, fait tomber tous les livres des étagères, les cassettes, va les porter en vrac dans le salon, les lance au hasard, sur le divan, par terre, il descend à l'atelier, prend un tournevis, une agrafeuse électrique, un marteau, remonte, s'attaque furieusement aux rayonnages, dévisse, cogne sur les équerres quand elle lui résistent, les arrache du mur en entraînant des grands morceaux de plâtre; il pousse le meuble de la télévision hors de la pièce, s'essuie le front, le lit maintenant, jamais plus il ne

*Béa je elle*

s'y couchera, il retire les draps, les oreillers, peine un peu à soulever le matelas, le tire à la cuisine, le sommier suit le même chemin, sans reprendre son souffle il redescend dans le bureau où la machine crache, indifférente, ses feuilles imprimées; il s'empare de sa moisson d'images, à nouveau gravit les marches, retrouve la pièce dévastée. Juché sur un escabeau il agrafe furieusement un à un, aux murs, au plafond, les éclats de son âme en deuil, les morceaux de son amour, de charbon et de neige.

Au bout de deux heures de cet ouvrage de forcené il n'y a plus un centimètre carré vierge autour de lui, il n'y a plus qu'elle, partout, plus que ses yeux, plus que sa bouche, plus que sa peau, elle est à lui, c'est à lui qu'elle sourit, pour lui qu'elle s'est dénudée, elle va parler, va lui dire "Viens ! Prends-moi !", il se jette sur elle pour lui obéir, son front cogne durement la muraille, ses bras tentent d'enlacer la pierre, sa bouche se pose sur une surface glacée, annihilé il glisse au sol, et pleure, pleure.

Il a couché par terre, enroulé dans ces draps où il a cherché, millimètre par millimètre, à retrouver son odeur, en vain ses Gitanes ont tout dévoré, alors il est allé dans la pаниère rechercher du linge qu'elle avait porté, Dieu merci il y en avait, Dieu qui ne peut sans doute pas tout retirer à un homme d'un seul coup. Il a respiré, embrassé, et mordu, et trempé de ses larmes ces étoffes qui l'avaient touchée, caressée, comme lui la caressait hier, là-bas, dans un autre temps, dans un autre monde.

Au petit matin gris, un gris de bateau de guerre, de prison, d'exécution capitale, il s'est traîné hors de sa chambre de tortures, sa chambre ardente; tout le dimanche il a vagué sans but de l'atelier au bureau, du bureau à la cour. Vers la fin de l'après-midi il a

*Béa je elle*

entrepris de boire, méthodiquement, la bouteille de whisky du bar des clients, renversé dans son fauteuil il a erré longtemps dans des lambeaux d'ivresse, traversé des plaines de brouillard où des oiseaux funèbres lançaient des cris de peur, a escaladé des montagnes mortes, s'est enlisé dans des marais frémissants de spectres.

Et puis il s'est levé, a cherché longtemps ses clés de voiture, a enfilé son vieux blouson de cuir, est sorti.

\*\*\*

– SALAUD !

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Tu vas me dire où elle est où je te crève, je te jure que je te crève.

Médusé, Lucien regarde son copain qui se tient sur le seuil, les yeux brillants, le visage âpre et tendu, semblant ne tenir debout que par un effort de volonté inouï, la voix agressive et rauque, "Salaud, répète-t-il, dis-moi où elle est". Arraché à son dîner, la serviette à la main, Lucien ne comprend rien, mais alors rien de rien, sa femme derrière lui pas davantage, "Yves, commence-t-elle, que se passe-t-il, vous...", il ne prête même pas attention à elle, "C'est parce que tu as vu son cul l'autre jour, alors t'as eu envie de la sauter, hein, ORDURE, mais elle n'a pas voulu alors tu l'as virée, tu lui as dit de se tirer, mais tu vas me le payer ça je te le jure, tu vas crever pour ça, j'avais te buter, t'entends, J'VAIS TE BUTER". Subitement il sort de son blouson la masse qui s'y trouve dissimulée, se précipite pour frapper,

*Béa je elle*

frapper, oui qu'il crève ce pourri, comme lui est en train de crever.

Vingt kilos d'écart à l'avantage de Lucien, les muscles qui vont avec et encore ma foi d'assez bon réflexes, les deux hommes ne boxent pas à l'évidence dans la même catégorie, il ne lui faut pas plus d'une fraction de seconde pour s'emparer du poignet du forcené, écarter vivement le lourd marteau, et cueillir au visage d'une impeccable droite l'autre qui s'écroule, convenablement sonné, et nullement sauvé par le gong.

\*\*\*

– Tu ne l'as pas tuée au moins ?

Elle s'affole Lucienne - Lucien et Lucienne, ça ne s'invente pas - en bassinant abondamment de vinaigre les tempes du vaincu étendu de tout son long sur le carrelage de l'entrée, "Mais non, grommelle son mari, mais non".

Tout de même il est content de le voir émerger, "Ça va ?", Yves hoche péniblement la tête, aussi subitement dégrisé par le coup que par un seau d'eau glacée, "Excuse-moi, murmure-t-il, je... je ne sais pas ce qui m'a pris, je... j'avais picolé".

Lucien le relève, "Tu peux marcher ?", un grognement approbatif, "Allez, viens t'asseoir", d'un pas plus ou moins assuré Yves le suit à la cuisine.

– Je vais vous faire du café, s'empresse Lucienne.

– Si vous voulez...

– Finis ton steak, toi, il va être froid.

*Béa je elle*

Lucien obtempère, pas fâché au fond de gagner quelques minutes, bien sûr il a compris que la gamine l'a quitté, et il ne sait trop quoi dire au mannequin pantelant affalé sur la chaise en face de lui, jamais il ne l'a vu dans cet état.

– Raconte, se décide-t-il quand même à prononcer, sa dernière bouchée déglutie.

– Oh ! il n'y a pas grand chose à raconter. Quand je suis rentré vendredi soir, j'ai trouvé un mot sur la table me disant qu'elle était partie, qu'il ne fallait pas que je cherche à la retrouver. C'est tout. Et puis aujourd'hui j'ai bu, et je me suis mis dans la tête que c'était toi qui... enfin, des conneries quoi. J'espère que tu m'en veux pas trop.

Lucien a un geste pour dire que c'est secondaire, dérisoire.

– Vous vous étiez eng... enfin, disputés ?

– Non. Depuis deux trois semaines elle ne me parlait presque plus, mais je ne sais pas pourquoi, moi je ne lui avais rien dit, rien fait...

Un haussement des épaules où l'incompréhension se mêle au découragement, il remercie à peine Lucienne quand elle pose une tasse devant lui, se perd dans la contemplation de la légère vapeur qui s'en élève. Lucien échange un regard avec sa femme, se racle la gorge, "Écoute ce n'est sans doute rien, ça va s'arranger, elle va revenir", Yves ne se donne même pas la peine de répondre, fait seulement "non" de la tête. Au bout d'une interminable minute de silence, à la mémoire de son amour mort, enterré sans fleur ni couronne, il se lève : "Bon, je vais y aller, excusez-moi encore pour... pour tout à l'heure".

*Béa je elle*

– Tu es sûr que ça va ? Je te vois demain matin comme d'habitude ?

– Oui, comme d'habitude.

Jamais l'expression "s'enfoncer dans la nuit" n'aura été davantage fondée, Lucien, pourtant peu porté au lyrisme, se dit en le voyant regagner sa voiture d'un pas éreinté que la nuit qui l'entoure n'est pas prête à se dissiper, que le jour ne se lèvera plus qu'en vain pour lui.

– Quelle histoire, hein ? Il l'aime donc tant que ça cette petite ? l'interroge sa femme quand il revient dans la cuisine.

– Ouais, mais je croyais qu'elle l'aimait autant. Je ne comprends pas... Bon, baille-t-il, je suis vanné moi, je pense que j'vais roupiller pas tard.

Il pense faux, car à peine couché il se voit soudain sommé d'expliquer – et fort minutieusement – à une Lucienne transpercée sur le tard du poinçon de la jalousie, comment il se fait qu'il a contemplé le *cul* de la jeune fille et l'assurer, tout aussi longuement, que non, au grand jamais non, il n'a eu la moindre velléité de la *sauter*.



## **XXIII**

Mais le lendemain matin Yves n'est pas "comme d'habitude" à son bureau, Lucien s'en étonne qui ne l'a jamais vu se lever autrement qu'à l'aurore, il hésite à monter chez lui, s'y résout pourtant brusquement, on ne sait jamais, une connerie c'est vite fait.

Précautionneusement il emprunte l'escalier qui débouche dans l'appartement, écarquille les yeux devant le capharnaüm délirant, le sol jonché de bouquins et de cassettes jetés pêle-mêle, le lit dans la cuisine, la télé dans le couloir, il a le trac soudain, oui sûrement il a fait une connerie, il se précipite dans sa chambre où il pénètre sans frapper, non il est là, sur des coussins posés à terre, une cigarette à la main, vaguement enroulé dans une couverture. Médusé, Lucien découvre les centaines d'immenses clichés d'elle cloués au mur, ce décor de fou furieux le désarçonne, le fait bredouiller :

– Tu... Tu ne viens pas travailler ?

*Béa je elle*

- Non, pas ce matin, mal au crâne, articule péniblement d'une voix pâteuse la forme affalée. Cet après-midi. Sois sympa, prends le téléphone.

- Oui, bien sûr, t'en fais pas. Tu n'as... besoin de rien ?

- Si, mais tu peux pas me le donner.

- Bon, heu... eh bien... repose-toi.

Avec des précautions d'infirmière il referme la porte, redescend en songeant qu'il ne va pas être facile de le tirer intact de là, oh! le mal au cheveux ne l'inquiète pas, le tord-boyaux d'hier soir finira bien par passer, mais le reste...

Pourtant l'après-midi Yves est en bas, fidèle au poste à défaut d'y être extrêmement solide, il ouvre le courrier, enregistre des factures, des commandes, mécaniquement, les yeux vides, le geste las.

Deux semaines passent ainsi, il dort peu et mange mal, les boîtes de conserve à peine entamées s'entassent dans la poubelle qu'il descend de temps à autre, quand elle déborde vraiment trop.

Pas un mot, pas un appel, il se remémore cette phrase d'un ses amis plus âgé lorsqu'il était adolescent, à ses premiers émois : "*Quand une femme cesse d'aimer un type, en une seconde il n'existe même plus pour elle, elle ne lui jetterait pas un quignon de pain dans la rue*". Il ne l'avait pas cru, "*Tu verras*" avait pronostiqué l'autre, ben il avait vu, n'avait même pas cessé de voir durant toute son existence. Mais elle... Il pensait tellement qu'elle était autre.

Il travaille comme il peut, plutôt mal que bien, se contente en fait d'expédier les affaires en cours, ne démarché pas de nouveau client, ne sort plus, et ne fait plus même aucune tentative pour conclure son

*Béa je elle*

plus gros contrat en pourparlers, celui d'une chaîne d'hôtels s'implantant sur la France, plus de trois cents établissements à équiper sur trois ans.

C'était son bébé, des mois d'efforts et d'espoirs, mais il n'a plus envie, plus la force. Il descend les heures de ses journées comme l'on descend les barres d'une échelle trop haute, l'une après l'autre, lentement, en s'interdisant de regarder le vide autour de soi. Le soir enfin il peut s'abattre dans sa chambre, s'hypnotiser à loisir sur ses murs d'épreuves, au sens photographique comme au propre, son seul réconfort, son implacable supplice.

\*\*\*

– Tu as eu des nouvelles pour les hôtels ?

– Non.

– Tu les a appelés ?

– Non.

– Mais...

– Je m'en fous.

Lucien sursaute :

– Comment ça tu t'en fous, tu rigoles non ? C'est la seule chance qu'on a de s'en sortir vraiment, jusqu'ici on a vivoté, si on décroche le contrat on est peinarde, tu te rends compte, TROIS CENTS jeux d'enseignes complets, trois ans de boulot *sûr* ! Tu n'as pas le droit de laisser tomber, de *nous* laisser tomber, j'ai Lucienne et mon gamin moi, et j'ai mis tout mon pognon dans cette boîte, c'est à eux aussi tout de même !

*Béa je elle*

– Je sais, j'y ai réfléchi. Je vais te laisser mes parts, tu les payeras quand tu pourras, et puis renoncer à mon salaire, comme ça tu pourras embaucher un commercial, il va finir le truc, et puis ça ira bien. Moi j'arrête.

Son associé s'emporte, hausse le ton :

– Mais tu n'y penses pas enfin, c'est n'importe quoi, on va parachuter un type qui n'y connaîtra rien, et il va décrocher la commande, comme ça, hop ! Tu crois qu'on est tout seuls sur le coup ? T'es vraiment devenu con mon pauvre vieux, ou inconscient ! Ou alors un salaud !

Yves baisse la tête sans répondre, son ami s'approche, pose sa main sur son épaule :

– Écoute, je sais bien que ça ne va pas, ne crois surtout pas que je m'en fous, ça me rend malade de te voir comme ça, mais quand même, tu ne peux pas tout lâcher. Et comment vivras-tu ensuite ? Et qu'auras-tu à lui offrir si elle revient ?

– Elle ne reviendra pas.

– Et si elle revenait ? Moi je ne peux pas croire qu'elle ait cessé de t'aimer du jour au lendemain. Mais même, même si elle ne revenait pas, tout ce que je te demande c'est d'aller prendre la commande, tu peux faire ça pour moi, non ?

– Bien sûr je peux faire ça pour toi, rétorque Yves après un court silence, mais "prendre la commande" c'est une chose, seulement c'est gros tu sais, après il faudra engager du monde, commander des nouvelles machines, les matières premières, enfin tout quoi... Et ça j'ai plus le courage, mon vieux, plus le courage du tout... Je n'y arrive plus, c'est pas que je ne veux pas, *je n'y arrive plus*. Je m'en rends bien compte, chaque geste est un calvaire

*Béa je elle*

maintenant, chaque phrase, chaque mot à prononcer. Qu'est ce que tu veux que je te dise ? Je l'aimais trop, tu comprends, et je crève d'elle. Je sais bien que c'est con, mais je n'y peux rien. Et je sais que je n'aurai pas la force.

– Mais tout ça je peux le faire, embaucher des gus, commander les bécanes – de toute manière tu n'y connais rien – et les fournitures aussi, tu parles d'une affaire ! Bon, écoute, voilà ce que je te propose : tu prends le marché, tu te démerdes comme tu veux mais TU LE PRENDS, et pour le reste je me débrouille. Tu pourras même partir après te reposer un peu si tu veux, les protos sont déjà faits, Lucienne viendra m'aider pour le secrétariat, et mon gamin aussi le soir, il connaît bien l'informatique, tu lui montreras juste un petit peu, et on y arrivera. Alors ? C'est d'accord ?

Un temps, Yves semble hésiter, puis il relève la tête :

– Bon, OK, c'est d'accord.

Il tient parole, reprend dans l'heure qui suit contact avec la direction du groupe, le lendemain il est à Paris, rencontre les responsables, discute, argumente, persuade, les invite le soir à dîner, il rit, raconte des histoires, qui reconnaîtrait cet homme plaisant dans le lamentable fantôme qui regagne son hôtel tard dans la nuit ? Les tractations se poursuivent sur deux jours, enfin le contrat est signé, il remarque distraitemment qu'il n'en ressent pas la moindre émotion, se dit simplement que même amputé de l'entièreté de son cœur il peut encore servir à quelque chose.

À quelque chose peut-être mais pas à quelqu'un, pas à elle en tout cas puisqu'elle ne veut plus de lui,

*Béa je elle*

et il chiale à son volant, et il rage de sentir la misérable humidité qui coule sur ses joues.

"*Un homme ça ne pleure pas !*" lui répétait sa grand-mère lorsqu'il était petit, il lui répond par delà les années et la mort : "Je ne suis plus un homme grand-mère, pour être un homme il faut une femme, il faut *sa* femme, et ma femme c'était elle, je n'en aurai plus d'autre, jamais".

Au moins il ne s'est pas mis à boire, non par force d'âme mais plus prosaïquement parce qu'il supporte mal, il a encore dans sa bouche le dégoût de son unique cuite, "Il n'y a que le foie qui sauve" raille-t-il.

À son retour à Dijon il tend le contrat à Lucien, "C'est fait", l'autre le remercie sans excès cependant, il semble avoir quelque chose à lui dire. Il se lance, après quelques secondes d'hésitation :

– Tu... tu as eu un coup de fil pendant ton absence.

Yves lui lance un regard si brusque, si avide qu'il a mal pour lui, "Non, le déçoit-il, ce n'était pas... Enfin c'était son frère aîné, il n'est au courant de rien d'après ce que j'ai compris, moi j'ai simplement répondu qu'elle n'était pas là et que toi non plus; évidemment il a pensé que vous étiez partis ensemble, il a dit que ce n'était pas grave, que c'était juste pour lui donner le bonjour".

Yves ne parvient pas à articuler une syllabe, il détourne la tête. Lucien ouvre la bouche, la referme, se décide enfin :

– Tu devrais le rappeler, tu sais.

– Pourquoi faire ? Pour lui dire qu'elle m'a largué ? Pour passer pour un con ?

Lucien hausse les épaules :

*Béa je elle*

– C'est grave ça de passer pour un con ? Moi y a un truc qui m'emmerde chez toi, tu vois, tu vas peut-être pas être content mais tant pis, ça fait trois semaines qu'elle est partie, et tu ne t'es même pas demandé où elle était, et comment elle était.

Yves le toise, siffle haineusement :

– Où elle est ? Avec un mec, ou plusieurs même ! Comment elle est ? Les pattes écartées pour se faire mettre ! Alors excuse-moi si je n'ai pas envie d'y penser.

– Qu'est-ce que tu en sais ? Ça lui ressemble ça ? Et ce ou ces mecs ils seraient tombé d'où ? Du ciel ? Ça ne tient pas debout.

Le front plissé, les mains enfoncées dans les poches, Lucien pivote deux trois fois sur lui-même, embarrassé, il n'aime pas trop se mêler de ce genre de trucs; il poursuit néanmoins :

– Tu n'as jamais rien remarqué avec elle ? Eh bien je vais te dire, moi, à mon avis il y avait quelque chose qui ne collait pas, je ne sais pas, quelque chose qui la tourmentait. Quand même il me semble que tu étais mieux placé que moi pour t'en apercevoir, non ? En tout cas si j'étais à ta place je m'en inquiéteraient sûrement, et je voudrais savoir ce qu'elle est devenue. Et je m'en foutrais de passer pour un con.

– Ouais, mais t'es pas à ma place. Bon, tu as ta commande, t'es content, alors maintenant tu me les laisse pendre !

Il quitte l'atelier en claquant la porte.

\*\*\*

– *Quelque chose qui ne collait pas !*

À pas rageurs il arpente la moquette de son bureau, qu'est ce qui ne "collait" pas ? Il l'aimait, non ? Il ne la cognait pas, ne se bourrait pas la gueule, ne la trompait pas, et – il ricane – il paraît même qu'elle aussi l'aimait ! Bon, ils n'étaient pas riches mais pas pauvres non plus, et elle ne manquait de rien, bordel !

Il attrape une cigarette, lance rageusement le paquet à travers la pièce, cinq secondes plus tard son briquet suit le même chemin.

– Et merde, et merde, ET MERDE !

Il tombe dans son fauteuil, parbleu, évidemment qu'il y avait des trucs bizarres. Cette phobie des miroirs, le voile de tristesse qui obscurcissait ses yeux si souvent, cette impression qu'elle donnait parfois d'émerger d'un cauchemar, et tiens, à propos de cauchemar, celui qu'elle avait fait après cette soirée dans sa famille et duquel elle n'avait jamais voulu souffler mot, pourquoi, un rêve, bon ou mauvais, on le raconte que diable !

Son soupir exaspéré fait voleter les papiers du bureau, il s'applique à revoir son visage, à chercher dans ses souvenirs saignants ce qui...

Soudain c'est sur la falaise qu'il se retrouve, qu'il la regarde se frapper le front contre cette pierre, "Elle le faisait exprès" marmonne-t-il, à voix haute sans s'en rendre compte, oui, *exprès*, comme si elle voulait se réduire au silence, ou réduire quelque chose au silence. C'était juste après cette rafale de haine froide qui l'avait happé soudainement, et laissé interdit d'appréhension.

Machinalement il attrape un stylo, griffonne sur son bloc des losanges, des carrés, des triangles qui s'imbriquent, des effets miroirs qui se poursuivent

*Béa je elle*

jusqu'à l'infiniment petit, et une spirale, qui s'enfonce dans la nuit.

C'est drôle cette spirale il la reconnaît, c'est celle qu'il dessinait à vingt ans quand il s'imaginait être un artiste et qu'il demandait à d'hallucinantes substances de lui apporter l'inspiration dont il était banalement dépourvu. En vain comme de bien entendu, et dans ses délires fabriqués oui c'est cette seule spirale qu'il peignait inlassablement, fasciné par sa plongée obscure comme par une image de son incapacité à créer, par un reflet de sa propre chute.

Il ne s'était pas vanté de ces errements lorsqu'elle lui avait confessé qu'elle s'était droguée, avait scellé soigneusement dans sa mémoire cet épisode lugubre, bien recouvert, comme un chat recouvre de sable ses déjections.

Mais lui aussi à l'époque – hors de ses moments d'artificielle animation – avait perpétuellement l'air triste, lui aussi criait "Non !" la nuit, lui aussi se cognait la tête contre les murs pour en faire sortir dieu sait quoi, des choses, des êtres, les rires et les voix qui y explosaient parfois... Mais elle, elle ne se camait plus. Et puis elle avait été soignée.

Mal à l'aise et agacé il fixe le téléphone, va pour s'en emparer, tergiverse, se résout enfin à le décrocher, à composer un numéro.

– Hervé ? C'est Yves, vous savez le... enfin l'ami de Béatrice. Non elle n'est pas là. Je ne... sais pas où elle est. Elle est partie, il y a trois semaines environ. Oui. Oui. Mon associé m'a dit que vous aviez appelé pour lui parler, j'en conclus donc que vous n'avez pas eu non plus de ses nouvelles.

Comme son interlocuteur s'étonne, s'inquiète, il le rassure comme il peut :

*Béa je elle*

– Oui, oui, elle avait de l'argent, d'ailleurs elle avait un compte bancaire, un chéquier et une carte. D'autre part sa voiture avait été entièrement refaite, ah vous le saviez, elle vous l'avait dit, oui, bon, donc elle ne devrait pas avoir de problème au plan matériel.

Il veut allumer une Gitane, où sont-elles passées, zut, là-bas, par terre, il essaye d'aller les ramasser, tire sur le fil et tend le bras, renonce, trop court.

– Si, si, bien sûr je vous écoute. Pourquoi je n'ai rien fait ? Mais parce qu'elle me l'a interdit, figurez-vous. Dans sa lettre d'adieu, oui. Enfin une "lettre", c'est un bien grand mot... La police ? Oh vous pouvez y aller, mais elle va vous rire au nez la police, elle va vous dire que votre sœur est majeure et libre de faire ce qu'elle veut, ce qui est exact du reste. Mais non, je me tue à vous répéter que je ne sais pas où elle est !

Il a presque crié, s'en veut aussitôt, sent bien que son frère est réellement soucieux.

– Mais non, je ne m'énerve pas Hervé, excusez-moi, simplement c'est... un peu dur, comprenez-moi.

Son correspondant insiste :

– Écoutez Yves, il faut que vous fassiez quelque chose. Personne ici n'a eu de ses nouvelles. Je ne comprends pas pourquoi elle est partie, parce que je peux vous dire qu'elle vous aimait, ça j'en suis certain, vous m'entendez, *certain*. Mais, vous savez, Béatrice...

Un court silence, il reprend :

– Elle a beaucoup souffert, vous ne l'ignorez sans doute pas, elle a vécu des situations très... difficiles.

– Je sais.

*Béa je elle*

– C'est pour cela que je pense... Enfin je crois qu'elle a besoin de vous en ce moment, quoiqu'elle ait pu vous dire ou vous écrire. Yves, il faut *absolument* que vous la retrouviez.

– Comment ?

– Je ne sais pas, mais...

Un frisson parcourt Yves, contagieuse l'anxiété de son frère le gagne, l'envahit, et si effectivement elle n'était pas partie à cause de lui mais pour autre chose, même s'il n'est pas capable de mettre un nom sur cette chose ?

– Je ne sais pas, vous avez peut-être raison. Bon, écoutez, je vais essayer de trouver un moyen et je vous rappelle. Oui, oui, entendu.

Pensivement il repose le récepteur, trouver un moyen, ouais, plus facile à dire qu'à faire.

Débarrassé de son entrave il va récupérer ses cigarettes et son briquet, inhale des bouffées dubitatives, replace machinalement un catalogue dans l'armoire, assis sur un coin de son bureau il étale distraitemment la pile du courrier reçu en son absence. C'est une enveloppe de la banque qui le fait se frapper le front, il ne s'écrie pas "Bon dieu ! Mais c'est bien sûr" comme le Soupleix-Bourrel des "Cinq dernières minutes" de son enfance, mais il se rue sur un micro.

Il peste et jure contre la lenteur de celui-ci à s'éveiller, "Ce Windows quelle daube !", en prenant tout leur temps les paramètres défilent, au bout d'un temps infini le papier peint apparaît, les icônes des raccourcis s'affichent une à une, paresseusement des logiciels se lancent, le sablier s'incruste, le nargue.

*Béa je elle*

Finalement il a la main, fébrilement il lance la connexion Internet, "*Vérification du nom d'utilisateur et du mot de passe*", oui, bon, ça va, ça va, insoucieuses de sa hâte les machines s'échangent leurs cargaisons d'octets à un train de sénateur.

Le site de la banque, son code il le connaît par cœur, son solde est toujours créditeur tant mieux mais ce n'est pas ce qu'il cherche, "*Relevé des opérations carte bancaire*", ah voilà, enfin.

Ça n'était pas une mauvaise idée, loin de là, la jeune femme étant une inconditionnelle de ce mode de règlement. Il l'en plaisantait du reste – lui si farouchement attaché aux espèces – "*Les sanisettes aussi tu les payes par carte ?*", elle haussait des épaules boudeuses, le traitait de "*vieux machin passéiste*", en lui tirant un adorable petit bout de langue...

Pas d'attendrissement, il imprime la page, coupe la connexion, épluche le relevé, tout s'y trouve en effet, les dates, les noms, les lieux, les sommes; il peut exactement reconstituer son trajet, presque sa vie, depuis son départ.

Le premier jour une station-service à Dijon, bon ça c'est son plein de départ, ensuite des autoroutes, il se perd un peu dans les noms des péages, file dans sa voiture chercher une carte routière, en revenant demande à Lucien de prendre le téléphone quelques instants, "*Je ne suis là pour personne, je t'expliquerai*". L'accordéon coloré largement déployé sur la table des plans, il s'empare d'un surligneur, coche les localités au fur et à mesure.

– Ah! ça mais...

Non il n'a pas la berlue, elle a refait exactement le parcours de leurs vacances, l'autoroute, Lille, le même hôtel, Paris, là aussi le même gîte, puis la

Normandie... Son dernier achat de carburant date de trois jours, il n'y a plus de facture d'hôtel mais si elle y est en pension c'est normal.

Il peut téléphoner, soudain il est sûr qu'elle est là-bas, il a oublié le nom mais peut-être a-t-il gardé sa note, comme un illuminé il se précipite à l'étage, cherche le carton de ses papiers personnels, non c'est vrai elle avait tout classé en bas, il manque s'étaler dans l'escalier en redescendant quatre à quatre, où est-ce bon dieu de merde, elle lui avait dit pourtant... Ah! oui, au dernier rayon de l'armoire à dossiers suspendus, "EDF", "Téléphone", "Voitures", non, "Factures diverses", voilà. D'un bond il est à l'appareil, pianote les chiffres sur le clavier... Puis il raccroche, ce n'est pas cela qu'il faut faire, si elle a décidé de le fuir, se sachant découverte elle s'en ira, et ensuite pour la retrouver...

Il manœuvre l'interphone, "Lulu, tu peux venir une seconde, à l'appart ?", son sac de voyage, dans la penderie de la chambre il attrape un peu de linge au sein des piles bien rangées par sa petite fille, sa petite chèvre enfuie dans la montagne, il serre les dents, ta gueule. Quelques affaires de toilette, ça ira, le pas de Lucien dans l'escalier, sa stature solide et rassurante, son amitié.

– Tu voulais me voir, fils ?

– Oui Lulu, écoute : j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit, et puis j'ai appelé Hervé, son frangin, il pense comme toi, alors... Bon, après j'ai eu une idée, j'ai regardé tous ses achats par carte bancaire, et je pense que je l'ai retrouvée.

La bonne trogne de Lucien se fend d'un large sourire :

*Béa je elle*

– Tu vois, t'es pas trop con quand tu veux. Alors où est-elle ?

– À Étretat. Enfin j'en suis presque sûr, presque sûr aussi qu'elle est à l'hôtel où nous sommes descendus cet été.

– Tu as appelé ?

Yves lui explique pourquoi il a renoncé à le faire, l'autre l'approuve, "Alors tu y vas ?", "Oui, maintenant".

– Tu m'as bien dit que tu te débrouillerais sans moi ?

– Mais oui, mais oui, pars vite.

Yves va pour empoigner son sac, Lucien l'arrête en désignant le capharnaüm de l'appartement :

– Tu ne ranges pas un peu ? Au cas où...

Un vague assentiment, un vague "Après tout".

– Attends, je vais te donner la main.

À eux deux il ont vite fait de rapatrier le lit, le téléviseur, entasser les cassettes et les livres dans des cartons. "Et... tout ça ?" interroge Lucien en désignant les murs et le plafond tapissés de photos, "Non", laisse brièvement tomber Yves.

Il ne veut pas y toucher, surtout pas, a bien trop peur de défier le sort.

\*\*\*

Sans souci des radars-rackets il précipite sa voiture à l'assaut du bitume, engrange les bornes kilométriques, happe dans un souffle les camions, les cars, les berlines. Les traits tendus, les

*Béa je elle*

mâchoires tétanisées, il n'est plus qu'un moteur grondant, qu'une aiguille de compte-tours tutoyant la zone rouge, qu'une pédale d'accélérateur obstinément soudée à la moquette. Surtout ne pas penser, à rien, seulement grignoter les secondes, ces secondes qui lui murmurent toutes avant de mourir : "Tu arriveras trop tard".

C'est à l'aube qu'il parvient à destination, au jour naissant qu'il se gare au pied de l'hôtel, enfin un peu plus loin, un peu plus loin que sa voiture, qui est là, dieu ou diable soit loué.

Trop épuisé pour avoir la force d'être ému, et pour avoir peur, il demeure à son volant, le regard rivé à la porte de l'hôtel.

Vers sept heures celui-ci commence à s'éveiller, la rue aussi, un camion passe pour vider les poubelles, des autos démarrent, une odeur de café corruptrice vient effleurer ses narines, peine perdue il n'a ni faim ni soif, c'est un bloc monolithique d'attente.

À huit heures quarante trois une mince silhouette se faufile hors du bâtiment, se dirige à pied vers la mer, il lui laisse prendre quelques mètres, quitte son siège, ferme la portière, actionne la télécommande qui fait claquer sèchement le verrouillage des serrures.



## XXIV

Elle marche devant lui. À son pas régulier, à sa manière de ne pas regarder autour d'elle, il devine qu'elle a pris l'habitude de faire quotidiennement ce parcours; il s'applique soigneusement à laisser intacte la distance qui les sépare, elle gagne la jetée, descend sur la plage, s'immobilise à quelques enjambées de l'eau, le visage tourné vers le large. Lentement il s'est rapproché, la gorge nouée il a laissé passer quelques secondes, puis a appelé :

– Béa...

D'un seul mouvement elle s'est retournée, les yeux agrandis de surprise, pétrifiée d'incrédulité. Il n'a pas bougé, n'a pas succombé au vertige de la capture, de l'anéantir contre lui, "Je t'aime Béa, a-t-il simplement murmuré, je t'aime... plus que tout". Alors c'est elle qui s'est précipitée dans ses bras, pleurant, pleurant de joie présente et de peines passées, le cœur émietté de bonheur, l'âme illuminée d'étoiles d'amour scintillant à l'infini,

*Béa je elle*

balbutiant des "mon chéri" éclaboussés de perles de larmes.

Il s'est emparé de cette petite chose tremblante, hoquetant et reniflant, de cette mauviette plus précieuse qu'un trésor ruisselant de pierreries, l'a emprisonné en jurant au Ciel de ne plus jamais, jamais la lâcher.

\*\*\*

– Il n'est pas question de repartir maintenant, tu as roulé toute la nuit je veux que tu dormes.

Il a obéit, s'est couché dans "leur" lit, le lit de la chambre qu'ils avaient cet été, "Je l'ai demandée, tu sais, je n'en voulais pas d'autre".

Elle s'est allongée à côté de lui, lui à fait "Chut" de son doigt sur ses lèvres lorsqu'il a tenté de lui parler, "Tout à l'heure, maintenant dors, je reste là, tout près de toi, ne crains rien". Il s'est endormi d'un coup, elle est demeurée à le veiller, sans bouger, durant les deux heures de son sommeil d'homme épuisé.

À son réveil ils ont fait l'amour, très doucement, elle l'a gardé longtemps en elle, avide de lui, avide de se sentir à nouveau à lui.

\*\*\*

– Pourquoi, Béa ?

Elle détourne les yeux à son interrogation grave, "Je ne peux pas te dire", "Mais tu ne *peux pas* ne

*Béa je elle*

pas me dire", elle fait à la fois oui et non de la tête, elle ne sait plus.

Il la regarde, anxieux, aimant, alors elle se rend à ce regard, de toute manière si lui ne peut la comprendre nul autre ne le pourra.

– Prends-moi dans tes bras, et dis-moi que tu m'aimes.

Doucement il la couche contre lui, prononce à voix basse les mots bénis.

– Jure sur ma tête que tu m'aimeras toujours, toute ta vie, quoique je puisse te raconter.

– Je te le jure. Sur ta tête.

Un silence qui coule goutte à goutte, longtemps, puis elle commence d'une voix atone :

– Peut-être je suis folle, non ne dis rien, attends. Voilà je... je ne suis pas seulement moi, il y a...

Elle secoue la tête, c'est trop difficile, l'*autre* s'est tue mais c'est pire, elle lui tord le ventre de sa poigne haineuse, l'empêche de respirer, pourtant il faut, il faut le dire, il faut lui dire. Elle avale l'air comme une naufragée, suffoque, parvient à peine à jeter des mots :

– Elle est là Yves, elle est là, dans moi tu comprends, elle va me tuer, j'ai peur, elle me hait, sauve-moi, sauve-moi.

Soudain elle s'arrache de ses bras, se lève brusquement, tourne dans la chambre comme un papillon affolé, heurtant les murs, d'un bond il est sur elle, "Calme-toi, calme-toi", avec peine il l'immobilise, la force à regagner le lit, à reposer sa tête sur l'oreiller blanc, il la tient serrée, "Dis-moi, dis-moi exactement ce que tu ressens".

*Béa je elle*

Elle respire vite, il sent contre son bras son cœur battre comme celui d'un oisillon pris au piège, "Je ne veux pas que tu m'envoies chez des psychiatres", "Mais qui t'a parlé de psychiatre ?", "Toi, l'autre jour".

– Mais c'était parce que tu ne mangeais plus, je m'inquiétais, alors j'ai dit ça comme ça...

– Je ne veux pas y aller !

– Mais non.

– Ils me prendraient à toi, ils m'enfermeraient, et c'est ce qu'elle veut, tu comprends, c'est ce qu'elle veut, elle veut que je sois toute seule, comme ça elle pourra... continuer...

Désorienté il ne sait que dire, que faire, il repousse de toutes ses forces le mot "folle" qui s'inscrit dans son esprit, se contraint à ne pas chercher à qualifier ce qu'il ne conçoit pas, s'applique à admettre, à la rejoindre :

– Qui est-ce ?

Oui c'est bien, elle se détend instantanément, puisqu'il lui pose cette question c'est qu'il peut tout comprendre.

– Je ne sais pas. Ça fait longtemps, peut-être avant la clinique, tu sais quand... Ou après. J'ai oublié. C'est sa voix tu comprends, tout le temps dans ma tête, et puis elle me prend mon visage aussi, quand je me regarde elle est là, elle est laide tu sais...

– C'est... pour ça que tu ne veux pas de miroirs chez nous ?

– Oui.

Il se passe la main sur le front, attrape une cigarette, "Moi aussi" demande-t-elle, il cherche son paquet sur la table de nuit, "Elles sont dans mon

*Béa je elle*

sac", il va les chercher, lui en tend une, "Non, je veux que ce soit toi qui l'allume".

Il s'exécute, elle avale avidement la fumée, ils se taisent durant tout le temps de cette trêve de volutes entrelacées de tabac blond et brun. Il la voit frissonner, "Mets-toi sous les couvertures", "Si tu viens avec moi", il acquiesce.

Elle se lève pour qu'il ouvre le lit, "Je veux que tu me déshabilles. Toi.", elle se laisse faire comme une poupée, comme un enfant, "Retire ma culotte aussi, toi !" souffle-t-elle.

Elle se tient debout devant lui, délicatement il fait glisser la bande de tissu, dévoile son sexe à peine ombré, elle ferme les yeux :

- Dis-moi que je suis ta petite fille.
- Oui tu es ma petite fille, ma toute petite fille.
- Et je suis toute nue devant toi.
- Oui, tu es toute nue devant moi.

Il la fait se tourner, par jeu il lui applique deux petites tapes sur les fesses, "Oui, chuchote-t-elle, oui".

Comme elle a joui, balbutiant des mots d'amour, gémissant, criant, s'est-elle déjà donnée ainsi, après ce simulacre de correction, cette ébauche de fessée qu'elle a réclamée d'une voix enfantine, en répétant sans cesse : "Dis-moi que je suis ta petite fille".



## XXV

Leur retour s'effectue à une allure infiniment plus sage que la chevauchée sauvage d'Yves, la vénérable 4L – même rénovée de fond en comble – ne présentant que fort peu d'analogies avec un dragster. Il s'en agace parfois, prisant peu les vitesses réglementaires, mais un simple coup d'œil à la brave puce rouge qui chemine devant lui, à la petite tête qui la mène avec application suffit à anéantir son irritation, à l'ensoleiller tout entier. Lorsqu'il juge que son pilote a assez conduit il la double, l'invite à se garer sur une aire de repos.

– Tu n'es pas fatiguée ?

– Pas du tout, et toi ?

Il rigole :

– Non, mais ça va pas très vite !

– C'est parfait, pour une fois tu ne roules pas comme un fou, comme ça tu n'auras pas de PV. Et pas d'accident, surtout.

*Béa je elle*

Ils s'embrassent passionnément, repartent en s'arrachant le cœur, et cahin-caha abattent les kilomètres.

La jeune fille est – évidemment – émue de retrouver la grande cour de l'usine, les bâtiments noyés de nuit, elle ne pensait plus jamais les revoir, soigneusement elle se gare à sa place.

– Ouf ! Je suis contente d'être arrivée, s'exclame-t-elle en se jetant dans ses bras.

Yves récupère les sacs dans son coffre, "Vite, supplie-t-elle, vite, j'ai hâte d'être chez nous". Lui semble soudain un peu moins pressé, prudemment il demande :

– Euh... Tu ne vas pas crier ?

– Pourquoi veux-tu que je crie ?

– Ben... Tu sais, le ménage, pendant trois semaines...

Elle éclate de rire :

– C'est très sale ?

Il lève des épaules prudentes :

– Peut-être pas *très* sale mais... peut-être pas rigoureusement propre non plus.

– Tant pis. Ou plutôt tant mieux, comme ça je me dirais que je t'ai manqué un peu.

– Oui, tu vois, tu m'as manqué un peu.

De fait sitôt arrivée à l'appartement elle fronce son museau, "Qu'as-tu ?" s'inquiète-t-il, "Ça pue, fait-elle sobrement, le tabac, et les poubelles".

– Tu ne les vidais jamais ?

– Si, des fois.

*Béa je elle*

– Et tu aerais ?

– Des fois aussi.

Elle a un hochement de tête entendu, ouvre grandes les fenêtres du salon et de la cuisine, prestement lie le sac-poubelle, "Descend-moi ça, tout de suite !". Il s'exécute en soupirant d'importance, allons elle est bien rentrée, dans l'escalier quand elle ne peut plus le voir il sourit, allons elle est bien rentrée.

\*\*\*

– Yves ! Oh! Yves...

Debout au seuil de la chambre elle l'appelle, stupéfaite, abasourdie devant les centaines d'images d'elle qui la fixent.

– Yves...

Elle ne peut plus articuler une syllabe, défaite, comme il a dû avoir mal pour constituer ce musée poignant, cette exposition dantesque, comme ces fantômes monochromes ont dû le déchirer, nuit après nuit. Elle se tourne vers lui qui se tient immobile derrière elle, "Tu as cru que j'étais partie parce que je ne t'aimais plus ?", "J'ai cru que tu étais partie avec un autre homme".

Bouleversée elle entr'aperçoit deux larmes qui flottent au fond de ses yeux, en dépit de son sourire bravache.



## XXVI

La vie, notre vie a repris, presque comme avant. Bien sûr je n'ai pas voulu conserver toutes ces photos de moi, pourtant il m'avait traînée devant chacune d'elle, "Regarde, regarde bien, tu vois bien que c'est toi, et personne d'autre". C'est vrai, elle n'était pas là, peut-être lui faut-il la palpitation du vivant pour exister, pour s'en nourrir comme une goule, comme un vampire monstrueux.

Il a refusé de les ôter lui-même, c'est moi qui ai dû le faire, je ne les ai pas déchirées mais brûlées, je ne sais pas pourquoi, peut-être pour effacer plus sûrement ces heures de souffrance, les exorciser.

J'ai allumé un grand feu dans un coin de la cour, les y ai jetées une à une, je me suis regardée me tordre dans les flammes, mon front se boursouffler, mes yeux se crever, ma peau se cloquer et noircir. J'ai pensé que ce serait bien si je brûlais vraiment, ainsi elle mourrait, disparaîtrait, je suis demeurée longtemps devant le tas de cendres fumantes comme l'on demeure devant un sépulcre

fraîchement creusé, avant que la terre ne vienne recouvrir une dépouille haïe.

Presque comme avant oui, presque parce je sens bien qu'il n'est plus tout à fait pareil avec moi, quoiqu'il s'en défende il a à mon égard un peu les mêmes attitudes que celles que l'on observe vis-à-vis d'un malade, un mélange d'attentions précautionneuses et de bonne humeur jouée, des regards inquiets et perplexes dont il croit que je ne m'aperçois pas. Et il ose à peine me faire l'amour, pas une fois il ne m'a demandé de revêtir à nouveau mes atours d'esclave, j'ai toujours l'impression qu'il me juge trop fragile, qu'il a peur de me briser, alors que je voudrais qu'il m'anéantisse de désir furieux comme la toute première fois.

Mais moi aussi j'ai changé je le sais bien, je la crains trop, j'évite de rester très longtemps seule avec lui, le soir je m'abrutis de somnifères pour être certaine de ne pas lui nuire.

Le matin, de bonne heure, je prends ma voiture pour gagner seule la campagne, la forêt, je marche dans des feuilles mortes, je respire les brumes de cette fin d'octobre grise, en écoutant le vide de mon cerveau, le faux silence qui y règne désormais, un silence de tombe traversé sporadiquement de hurlements de damnés.

Je ne lui ai pas avoué pourquoi j'étais *réellement* partie, pouvais-je lui annoncer calmement que j'avais failli le tuer ? Était-ce une si bonne idée de lui conter ma démence, ma dualité, je l'ignore, sans doute pas, il me semble que nous sommes maintenant tous deux prisonniers d'un cercle infernal, au sens propre du terme, et que la mort seule pourra nous en délivrer.

*Béa je elle*

À l'issue de cette errance froide je rentre, il y a beaucoup de travail au bureau avec le gros contrat qu'il a pris, au moins je me dis que si je ne le rends pas heureux je lui suis utile.



## XXVII

– Lulu, les bécanes, c'est toujours pour la semaine prochaine ? Béa, tu as passé les annonces, comment se fait-il qu'il n'y ait pas encore de réponses ? Non mademoiselle je ne quitte pas, mais non c'est le commercial que je vous ai demandé.

Un téléphone dans chaque main, une souris dans l'autre (?), des cendriers débordants, un bureau que sa petite chèvre – la mort dans l'âme – a définitivement renoncé à ranger, Yves déploie une activité d'abeille gavée d'E.P.O., fébrile, tonitruant et rongé d'anxiété : "Les délais bon dieu, jamais nous ne serons prêts pour la première tranche, et les pénalités, merde !".

Placide, Lucien fait son boulot en silence, efficacement, Béatrice le sien en s'affolant un peu, la cadence s'est considérablement accélérée ces derniers jours, mais cette agitation de fourmilière attaquée de toutes parts lui fait du bien, elle ne paraît plus penser à autre chose, semble retrouver la joie de vivre, et de rire.

*Béa je elle*

"Mais comment fais-tu pour supporter ce type, il est encore plus odieux que d'habitude ?" s'exclame invariablement Lucien le midi chez Colette, tout aussi invariablement la jeune fille lui répond en souriant : "Peut-être bien que je l'aime aussi comme ça".

Finalement les machines ont été installées, la matière première livrée, deux ouvriers embauchés, et les premières enseignes ont été présentées au client, et acceptées.

La fabrication a pris son rythme, Yves commence à retrouver des ongles d'un aspect décent, un après-midi il jette négligemment à sa "secrétaire" :

– Bon, maintenant que ça va mieux question sous, tu vas pouvoir travailler normalement, avec un contrat, des fiches de paye, la sécurité sociale, enfin tout le toutim. Appelle-donc la comptable pour qu'elle prépare ça, je lui en ai vaguement parlé, elle est au courant. Ah! et puis tant que nous sommes dans les régularisations légales, nous pourrions aussi bien nous marier.

Estomaquée, la jeune fille lève le nez de son écran, le contemple semblant captivé par un imprimé de déclaration de TVA, a-t-elle bien entendu, elle avale sa salive plusieurs fois, s'évertue à prendre une voix aussi dégagée que la sienne :

– Pour le... dernier point, je dois voir aussi avec la comptable ?

Toujours enfoui dans son papier, il grommelle :

– Pour ça, tu ferais peut-être mieux de consulter mademoiselle Martin.

Pendant quelques siècles elle tente de réprimer les bringuebalements de son cœur, articule enfin : "Je crois que mademoiselle Martin sera d'accord"

*Béa je elle*

– Tu crois ou tu es sûre ?

– Je suis certaine, mais si tu l'es aussi, Yves, uniquement si tu l'es aussi, si tu as bien réfléchi à... tout.

Alors seulement il la regarde, "Il n'y a rien à réfléchir, je t'aime, tu m'aimes, et c'est ça *tout*".

Bien entendu ils se retrouvent aussitôt dans les bras l'un de l'autre, empêtrés d'émotion.

– Tu sais, lui souffle-t-il le soir dans leur lit, à l'abri de l'obscurité et bien enfoui dans ses cheveux comme à son habitude lorsqu'il a quelque chose à lui avouer, je n'ai pas vécu tout le temps de ta réponse. Si tu n'avais pas voulu...

\*\*\*

– Je vais vraiment finir par croire que tu es un con !

Cette sentence définitive c'est Colette qui l'assène à un Yves grincheux, un Yves qui – tout en se brûlant copieusement avec son café – vient de lui soutenir que "Un mariage c'est dans le cœur et pas dans une cérémonie ou dans des fringues", et qu'en ce qui le concerne c'est bien parce qu'il faut en passer par là, mais que "C'est l'affaire de dix minutes à la mairie, point à la ligne !".

– Avec peut-être un petit gueuleton après – tu en seras du reste – mais sinon...

– Tu lui en as parlé à la petite ?

– Non, mais c'est tellement évident !

Elle hausse les épaules en essuyant machinalement son comptoir, "Si c'est si évident

*Béa je elle*

que ça, explique-moi pourquoi depuis une semaine elle dévore les machins de mode, et qu'elle vient pratiquement toutes les heures me demander mon avis sur telle robe ou telle autre ?".

– BEA ???

– Oui, *Béa*, pas Lucien.

La stupéfaction de son consommateur n'est nullement feinte, Colette hoche la tête avec commisération, "Mais enfin Yves, réfléchis un peu, tu sais ce que ça représente pour elle ce mariage ?"

– Tu sais d'où elle revient, non ? Quand elle est arrivée ici elle n'avait plus rien, elle *n'était* plus rien, elle avait honte d'elle, de sa pauvreté, de sa solitude, d'être la seule de sa famille à ne pas avoir une vie normale, tu ne crois pas qu'elle a envie de leur montrer qu'elle aussi elle pouvait s'en sortir ? Et puis qu'un homme l'aime vraiment ? Et tu voudrais l'épouser à la sauvette ?

– Je sais pas, évidemment, vu comme ça...

– Eh oui, *vu comme ça*. En plus tu dis la mairie, mais il y a l'église aussi. Dans sa tête, il y a l'église, figure-toi.

– L'église !!!

– Bien sûr l'église, elle est très croyante, tu ne vas pas me dire que tu n'es pas au courant ?

– Ben, tu sais... On n'en parle pas beaucoup.

Colette s'égaye devant la moue dubitative d'Yves, "Ouais, à part ce qu'il y a sous ses jupes, toi...", il proteste mollement, elle conclue en refermant d'un coup sec le sucrier en inox du comptoir :

– Enfin ça c'est votre affaire, pour le reste maintenant tu es prévenu !

## XXVIII

Il est rentré en me demandant ce que j'avais prévu pour notre mariage, si j'avais invité ma famille, si j'avais choisi une robe, "Je ne veux pas t'épouser à la sauvette" a-t-il déclaré d'une voix forte.

J'en ai été éberluée, bien sûr je m'amuse en cachette à jouer à la future mariée qui épluche les catalogues nuptiaux, mais sans y croire, je sais qu'il déteste tellement tout ce qui ressemble de près ou de loin à une cérémonie. Et jusqu'ici il n'était question dans sa bouche que d'une "formalité légale".

Je m'explique mal son revirement, soudain je me souviens qu'il aime bien aller boire le café chez Colette avant de partir pour ses rendez-vous, certainement elle a dû lui parler, lui conter mes extases puériles devant des voiles de tulle blanc.

– Colette t'a dit quelque chose ?

Comme il ment mal, ses dénégations bafouillées sont autant d'aveux, il n'y pense plus du reste

*Béa je elle*

trente secondes plus tard, se trahit allègrement :  
"Colette dit que tu crois en Dieu, c'est vrai ?"

Oui c'est vrai, en dépit de tout, "Alors tu voudrais... enfin, qu'on aille aussi à l'église ?", j'aimerais bien en effet, il me semble que sinon nous ne serions pas vraiment unis. Et que ce serait mal de le tenir à l'écart, de ne pas le remercier de nous avoir fait nous rejoindre, je veux croire toute ma vie que c'est Lui qui fait se rencontrer les hommes et les femmes promis l'un à l'autre, Lui qui est à l'origine de chaque amour. Et tant pis si l'on me prend pour une idiote.

- Cela te pose un problème ? Tu n'as pas été baptisé ?

- Ça a dû m'arriver, si, ça se faisait beaucoup à l'époque. De là à te dire que j'ai gardé un souvenir très vif de la chose... Et depuis, je dois bien t'avouer que j'ai pas vraiment forcé.

Moi non plus je n'ai pas "forcé" dans mes rapports avec le Tout-Puissant, me contentant de lui parler dans ma tête lorsque celle-ci était encore à moi, il me semblait que cela pouvait lui suffire pour savoir que je n'étais pas quelqu'un de trop moche, pour m'aimer un peu même, comme les autres, qui sait. Depuis évidemment... Mais peut-être à cette occasion va-t-il me délivrer, soudainement il me semble que c'est possible.

En maugréant un peu, pour la forme, mon futur époux accepte le principe du sacrement, m'enjoint à nouveau d'inviter toute ma famille et d'organiser une réception dans les formes, je mesure à ses propos la force de son amour lui qui déteste tellement se trouver en point de mire, il est timide au fond.

*Béa je elle*

En ce qui le concerne le problème des invités est vite réglé (à part Lucien et sa famille, et Colette bien entendu), ses parents décédés, son oncle aussi, les vagues cousins qui lui restent lui sont parfaitement indifférents, "Tu vois, je n'ai que toi".

De cela je suis féroceement heureuse, j'en ai un peu honte mais tant pis, oui maintenant je veux qu'il n'ait que moi au monde, pour toujours.

J'ai donc annoncé la grande nouvelle aux miens, leur concert d'exclamations heureuses m'a emplie de bonheur, et j'ai accepté d'enthousiasme l'offre de ma grande sœur de venir passer quelques jours ici pour m'aider à composer ma toilette. Mon chéri a chaleureusement applaudi cette initiative, sans doute n'appréciait-il que modérément la perspective d'être contraint de m'escorter dans mes matrimoniales emplettes.

De toute façon j'ai toujours entendu affirmer chez nous que le fiancé ne doit pas voir la robe avant le jour des noces, que cela porte malheur.



## **XXIX**

Une fée, une petite fée blanche s'avançant à pas émus dans l'église au bras de son frère aîné, menue, grave et émerveillée, allons, Yves ne regrette pas de s'être plié à son désir de bénédiction nuptiale, la vision qu'elle lui offre est sans conteste le plus insigne présent qu'il aura jamais reçu sur cette terre. Et le "Oui" qu'elle prononce en tournant vers lui des yeux éperdus d'amour se grave à jamais dans son âme.

Merveilleuse, sublime, touchante, délicate, émouvante, elle est tout cela. Bien plus encore mais il ne trouve pas comment le dire, les qualificatifs se bousculent dans sa tête. Sa robe a été conçue pour elle sur commande spéciale du Ciel, ce n'est pas possible autrement, comme il n'est pas possible qu'une autre femme, jeune fille, femme-enfant - pour cela non plus il ne parvient pas à définir le terme juste ou plutôt il le sont chacun tour à tour - puisse jamais porter ce même modèle qui exprime si parfaitement sa fragilité, sa pureté. C'est cela "sa

*Béa je elle*

pureté", voilà il a trouvé le mot, sa pureté qui le bouleverse, et l'intimide.

Oui l'intimide, c'est à peine s'il se risque à la frôler, cette sylphide vêtue de cette liliale parure, un bustier de soie, une jupe éthérée dont il n'ose pas même imaginer le corps qu'elle recouvre, une capuche arachnéenne où se devine un visage de vierge surprise sortant de l'onde.

– Je suis ta femme maintenant, complètement, jusqu'à ma mort.

Il a cherché ses lèvres pour la remercier de ce don absolu, et pour la faire taire, la mort n'est pas invitée aujourd'hui, ni jamais, jamais.

Des invités il y en avait du reste d'autres, beaucoup d'autres, Yves garde un souvenir confus de la suite de cette journée, du repas, des rires, il a tenu bravement son rôle mais pouvait-il penser à autre chose qu'à elle, espérer une autre heure que celle où ils se retrouveraient seuls, l'un à l'autre ?

Il lui a fait l'amour comme un collégien emprunté et maladroit, pervers aussi, il a voulu la prendre sans qu'elle quitte sa robe, sans qu'elle ôte seulement une seule pièce d'étoffe. Après uniquement il l'a dévêtue, lentement, comme l'on écarte doucement les pétales d'une rose pour en découvrir le cœur, jamais elle ne s'était sentie aussi nue sous son regard, jamais il ne l'a autant aimée.

\*\*\*

Une escapade de trois jours en Provence a constitué leur – modeste – voyage de noces, "Nous ferons mieux l'an prochain" a-t-il promis.

*Béa je elle*

– C'est que maintenant il va falloir en gagner des sous pour payer tes dépenses somptuaires.

– Quoi *mes* dépenses ? Tu n'as pas mangé, toi ? Et pas bu sans doute ? Et ton costume il n'a pas coûté cher ?

– C'est toi qui n'a pas voulu que j'en loue un !

Ça non elle n'a pas voulu, les vêtements de son mariage on les achète, il sont bien à soi, et on les garde toute sa vie. Il n'a pas le cœur de la plaisanter sur ses principes surannés, sur sa morale de petite fille pauvre, au fond il lui déplairait qu'elle soit autrement.

– Tu étais beau tu sais...

– Comment cela *j'étais*, je le suis toujours, non ?

Elle néglige l'interruption, continue de caresser ses souvenirs tout neufs et tout magnifiques :

– Ta veste longue, ton gilet, ta grande cravate de soie... Oh que tu m'as plu !

Il s'embrassent à pleine bouche, pourtant il a envie de l'embêter un peu :

– C'est dommage qu'elle ne soit pas restée plus longtemps ta sœur, elle est rudement mignonne hein, je l'aurais bien...

C'est une tigresse qui le coupe, en le repoussant loin d'elle :

– Quoi ? Tu voudrais coucher avec ma sœur ?

– Ben, si elle disait oui... je ne dirais pas non !

– OH ! Tu... Tu es *marié*, je te signale. Et elle aussi du reste !

*Béa je elle*

Comme il a un geste qui balaie largement ces désuètes arguties, comme il s'applique à arborer un air émoussillé, elle rugit :

– Tu me dégoûtes !

Il s'amuse ferme, cependant cesse le jeu assez vite, parole elle va lui arracher les yeux. Et pleurer peut-être ensuite, et regretter, mais bon...

– Je blague, on se calme, on se calme.

Elle se radoucit aussitôt, "Ma petite chèvre, fait-il en souriant, ma petite chèvre toujours prête à foncer, les cornes en avant".

– Oui, et bien toi tu n'as pas intérêt à m'en faire porter des cornes, parce que moi je te... je te couperais le zizi !

Toute sa vie elle entendra son éclat de rire qui a salué cette tranchante – si l'on ose écrire – profession de foi, finalement elle rit aussi, en se promettant toutefois in petto de ne pas réinviter sa sœur tout de suite, quand même, on ne sait jamais.

### **XXX**

Tout plutôt que ce désert d'encre où je la sens aux aguets, je hurle "Parle, mais parle, je sais que tu es là", en vain, seul me répond le halètement de mon sang battant furieusement à mes tempes.

Et si je m'étais trompée, si elle faisait partie intégrante de moi, si j'avais besoin d'elle ? Soudainement j'ai peur qu'elle disparaisse vraiment, peur de me retrouver seule face à un incommensurable vide.

C'est une nuit qu'elle revient, elle me réveille, étrangement sa voix est douce, caressante, "Tu vois, tu as compris, je ne te hais pas, je t'ai juste éprouvée comme Dieu éprouve toutes ses créatures, et surtout celles qu'il aime. Et moi je t'aime, je ne veux que ton bien, je n'ai jamais voulu que ton bien".

Alors je la crois, et tout à coup tout devient simple et évident. "Veux-tu être enfin heureuse, reprend-elle, éternellement heureuse avec lui ?", je lui

*Béa je elle*

réponds avec force : "Oui, oh! oui", "Alors tu vas faire ce que je te dis".

Elle m'enjoint de me lever, je lui obéis en prenant garde de sortir doucement des draps afin de ne pas le réveiller, comme je me sens légère, comme c'est bon de se sentir guidée vers la lumière. Elle me fait retrouver dans sa boîte à outil le marteau dont il s'était servi quand il avait cru que c'était Lucien qui m'avait fait m'en aller, il m'a avoué cet épisode en rougissant, "Un coup de folie" a-t-il murmuré, gêné, non, moi je sais maintenant que c'était un signe.

Je n'ai plus peur, de rien, mon chéri nous allons être heureux, je ne vieillirai jamais et toi non plus, nous serons éternellement beaux, nous nous aimerons éternellement.

"Après je te ferais t'endormir, m'a-t-elle promis, et tu ne te réveilleras que là-haut, dans ses bras".

Cette fois-ci je ne tremble pas, mon amour et ma foi me donnent la force de soulever la lourde masse à deux mains, et de l'abattre sur sa tête.

## XXXI

Un hurlement qui me pétrifie, je le regarde se dresser comme un spectre, agripper son crâne de ses mains, gémir sa douleur, je ne sais plus où je suis, c'est comme si je regardais au ralenti une cassette sur un magnétoscope; la pièce tourne lentement, les sons m'arrivent amplifiés et décalés, "Mais tu as voulu me tuer ?" articule-t-il péniblement, je lâche le marteau qui tombe à terre avec un bruit mat, étouffé par la moquette, je balbutie "Non", en titubant il se jette sur moi, me saisit aux épaules, me secoue violemment, "Tu as voulu me tuer, me *tuer*!", ma tête va dans tous les sens, je répète "Non, non".

– C'EST ELLE QUI A VOULU, C'EST ELLE !

J'ai crié, il me considère un long moment, dans ses yeux je lis de la crainte, du dégoût, de la pitié peut-être, mais plus une parcelle d'amour, plus un atome.

Il me libère, je vois du sang couler dans ses cheveux, je m'empresse, "Tu saignes, je vais te

*Béa je elle*

soigner", le regard qu'il me lance en me repoussant me donne envie de m'engloutir sous terre.

Il va dans la salle de bain, des bruits de flacons me parviennent, il doit désinfecter sa plaie.

Il revient, enfile un jean, une chemise, un pull, je demande timidement "Où vas-tu ?", il ne me répond pas.

Je le regarde disparaître dans l'escalier, je tombe sur le lit, incapable de penser, incapable de réaliser que je l'ai perdu, définitivement.

Engourdie je quitte le matelas, m'habille, descend à mon tour les marches, traverse mon bureau comme une somnambule, pénètre dans le sien, il s'y trouve.

– Vas t'en.

Je n'obéis pas, m'assois par terre près de la porte, adossée au mur. Il ne réitère pas son ordre, reste prostré dans son fauteuil, absent, indifférent aux choses, et à moi. Mais je n'en demande pas plus, qu'il m'oublie, qu'il me méprise, qu'il me haïsse, mais qu'il me laisse demeurer dans la même pièce que lui, vivre en respirant le même air que lui.

*"Laisse-moi devenir l'ombre de ton ombre, l'ombre de tes mains, l'ombre de ton chien"*, c'est une chanson de Jacques Brel, "Ne me quitte pas", non, je t'en supplie, ne me quitte pas.

Des minutes s'entassent les unes sur les autres, inutiles, déléteres, puis des heures, ni lui ni moi ne bougeons, quatre coups de cloche un peu dans le lointain, j'aimais bien jusqu'à lors entendre ce carillon discret, il n'y en avait pas près de chez moi quand j'étais petite et je ne comprenais pas les histoires que ma mère me racontait, où toujours les heures se scandaient de cette voix amicale, "la voix

*Béa je elle*

de Dieu" disait-elle. Dieu ? Quelle pitié, quelle escroquerie...

Enfin je me relève, il ne bouge même pas la tête pour me regarder quitter la pièce, je remonte à la chambre, en définitive il n'y a plus qu'une seule chose à faire, la seule chose qui m'empêchera à coup sûr de menacer sa vie. J'entends déjà le fracas de la tôle se tordant autour d'un pilier de béton, peut-être une boule de feu, oh! oui, et je me tordrai dans cet embrasement comme mes photos dans les flammes l'autre jour, exaucez cette ultime prière Vous qui avez commis l'inexpiable crime de nous créer.

Comme je finis de m'habiller il paraît, blême, criant, "Et sur la falaise, tu as voulu me tuer aussi, hein, sur la falaise ?", je ne m'étonne même pas qu'il sache, je hoche silencieusement la tête, à quoi bon me défendre, à quoi bon lui répéter que ce n'est pas moi, il ne me croirait pas, comme je ne parviens plus tout à fait à le croire moi-même.

– Et combien d'autre fois dont je ne me suis pas rendu compte ?

Ma voix est mate, indifférente :

– Une autre fois.

– Et qu'avais-tu choisi ? Un revolver ? De la dynamite ?

– Un couteau.

– Ah oui, c'est bien aussi, on s'amuse comme on peut.

Je détourne la tête pour qu'il n'aperçoive pas les larmes qui envahissent mes paupières, il marmonne "Ce n'est pas possible, c'est moi qui devient dingue", soudain je sens la rage le submerger, il m'empoigne, hurle "Mais dis-moi que ce n'est pas vrai, tu

*Béa je elle*

m'aimais pourtant, bon dieu, tu m'aimais !". J'arrive à peine à émettre "Je t'aime toujours, je n'ai jamais cessé de t'aimer", il me lâche, tourne dans la chambre comme un fauve prisonnier, je le contemple aller et venir, le front strié de rides d'incompréhension et de mal.

Il finit par s'asseoir sur la chaise où il jette pêle-mêle ses vêtements le soir, les épaules basses, les mains serrées l'une contre l'autre entre ses cuisses disjointes. Je tombe à ses genoux sans oser le toucher, je l'entends respirer lentement, comme s'il s'exhortait à recouvrer un semblant de calme, peut-être à contraindre son cerveau de réfléchir autrement. Je tressaille lorsqu'il laisse enfin échapper, d'une voix sourde, incrédule :

– Mais alors c'est vrai que ce n'est pas toi, alors elle existe vraiment ?

Je murmure un "Oui" inaudible, perdu il me dévisage, semble frappé d'un coup d'une illumination, m'empoigne : "Tu vas lui dire de partir, pour toujours, allez, dis-le lui".

Le Ciel m'est témoin que je cherche à lui obéir mais cette fois aucun son ne peut franchir mes lèvres, elle a repris son mortel ascendant, plus forte et plus terrifiante que jamais, mes poumons me brûlent atrocement, mes viscères se liquéfient, elle me force à me dégager de son étreinte, me fait lacérer son visage de mes dix ongles écartés, me jette sur le lit, me fait arracher ma robe, mon slip, m'ouvre les jambes, c'est sa voix qui éructe : "Baise-la, baise-la cette chienne, devant moi, et bats-la, oui bats-la de toutes tes forces, ET ENSUITE ETRANGLE-LA, ELLE A VOULU TE VOIR MOURIR !", une voix rauque et venimeuse jaillie des entrailles de l'Enfer, et un rire monstrueux qui n'en finit pas.

*Béa je elle*

Il tombe sur moi, m'immobilise, "Tu n'as jamais *vraiment* voulu qu'elle parte, tu as peur de vivre sans elle, elle n'existe que parce que tu l'acceptes, dis-lui de partir, je te l'ordonne, dis que tu ne veux plus qu'elle soit dans toi, jamais".

Je lance ma tête de gauche à droite, non je ne le veux pas, il continue à parler, à supplier, à menacer, ses mots criés résonnent dans la pièce, durant des siècles, je regarde sur ses joues la marque de mes ongles, la marque des griffes du Diable, pendant près d'une heure il s'obstine ainsi, s'acharne, la sueur ruisselle sur son front, dans ses yeux, doit l'aveugler à moitié, "Dis-lui de partir, dis-le lui !" répète-t-il inlassablement, criant, suppliant, c'est tout mon corps qui brûle maintenant, oui, le feu, le feu, je me débats, tente d'échapper à sa poigne mais il tient bon, "JE T'AIME ! hurle-t-il, ALLEZ, DIS-LUI, PAR AMOUR DE MOI, PROUVE-MOI QUE TU M'AIMES", dans un effort surhumain j'ouvre enfin la bouche : "OUI JE VAIS LE DIRE : VAS T'EN, JE NE VEUX PLUS DE TOI, VAS T'EN !".

Un éclair, la foudre, tout explose dans ma tête, puis le silence envahit l'univers, je tombe dans un puit sans fond, au bout d'un temps démesuré je me retrouve étendue sur le sable bleu d'une nouvelle planète, à la lisière de flots apaisés, un soleil inconnu se lève, toute l'eau de ce monde neuf coule de mes yeux, il me soulève dans ses bras, "C'est fini, me murmure-t-il, c'est fini, maintenant nous allons être heureux", je me serre contre lui, oui mon amour, mon amour absolu, maintenant nous allons être heureux.



- FIN -



À paraître, du même auteur :

- Un peu plus d'une semaine
- Zone sensible
- Passé composé



**Première publication de Béa Je Elle  
Décembre 2002 sur le site**

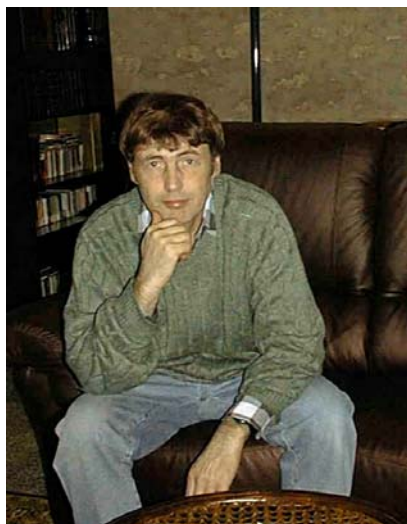
**DIAMEDIT**

<http://www.royalement-votre.com/diamedit>

ou

<http://www.diamedit.fr.st>

**Editions électroniques  
Delta Industries Arts Media  
20 rue de Bourgogne 45000 Orléans  
France**



Pierre Fougères s'est promené un peu dans toutes les régions, un peu dans tous les métiers, avec pour seule passion d'écrire les "petites histoires" (c'est ainsi qu'il tient à les qualifier) qui lui passent par la tête. Il s'est écorché à quelques peaux, déchiré à quelques cœurs, l'amour, selon lui *la seule chose qui rende les êtres humains un peu moins moches*, demeure le fil conducteur de ses ouvrages, et sans doute de son existence.

Une quête éternelle, l'éternel voyage des hommes vers les femmes, contre leur corps et dans leur âme, qui fait naître des romans à l'érotisme incandescent, mais dont le romantisme n'est jamais absent.

\* \* \*

Béa est une fille courageuse mais un peu paumée qui partait à la dérive. Elle a la chance de rencontrer deux types sympas, généreux et chaleureux, qui la remettent en selle. Mais pas si simple ! Béa n'est pas seule... Il faudra compter avec « Elle »...

« Une petite histoire » comme dit modestement l'auteur, au vrai un psychodrame, un véritable roman, magnifiquement écrit et dessinant en pointillés l'âme troublée d'une héroïne qui pourrait ressembler à n'importe qui parmi les gens ordinaires qu'on croise tous les jours sans leur porter attention...  
Mais justement... ATTENTION !